

Le Samedi ^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

NOTRE ROMAN COMPLET :

Il était une fois . . .

Par MARCEL IDIERS

▼ ▼

NOTRE FEUILLETON :

Le Suprême Amour

Par EMILE RICHEBOURG

▼ ▼

Chronique documentaire :

L'Inerte Maya

Par LOUIS ROLAND

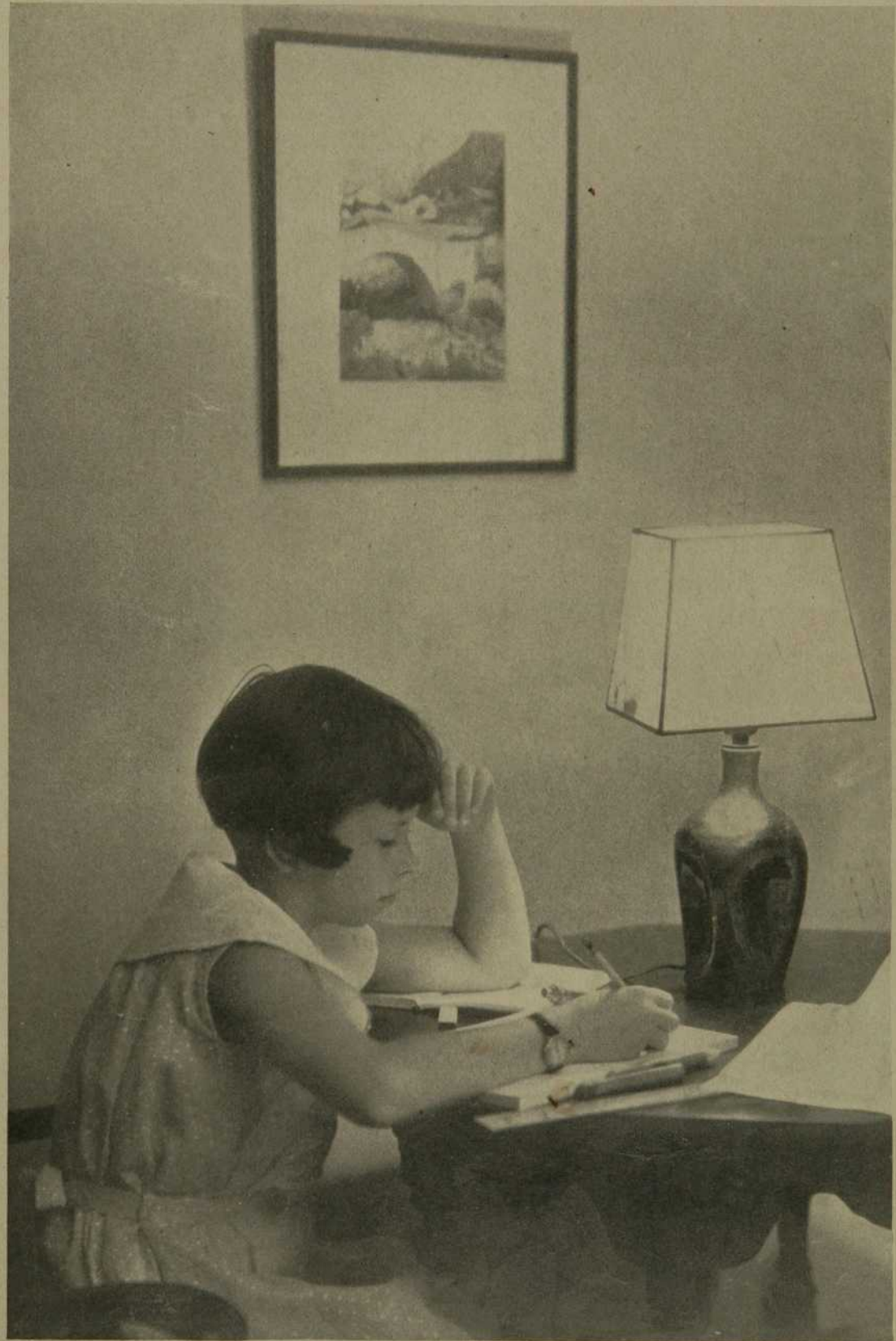
▼ ▼

NOUVELLE :

Le Noël de Solanges

Par JEANNOT MARLI

▼ ▼ ▼



SOUS LA LAMPE



Ce qu'est le TERRAPLANE 1936

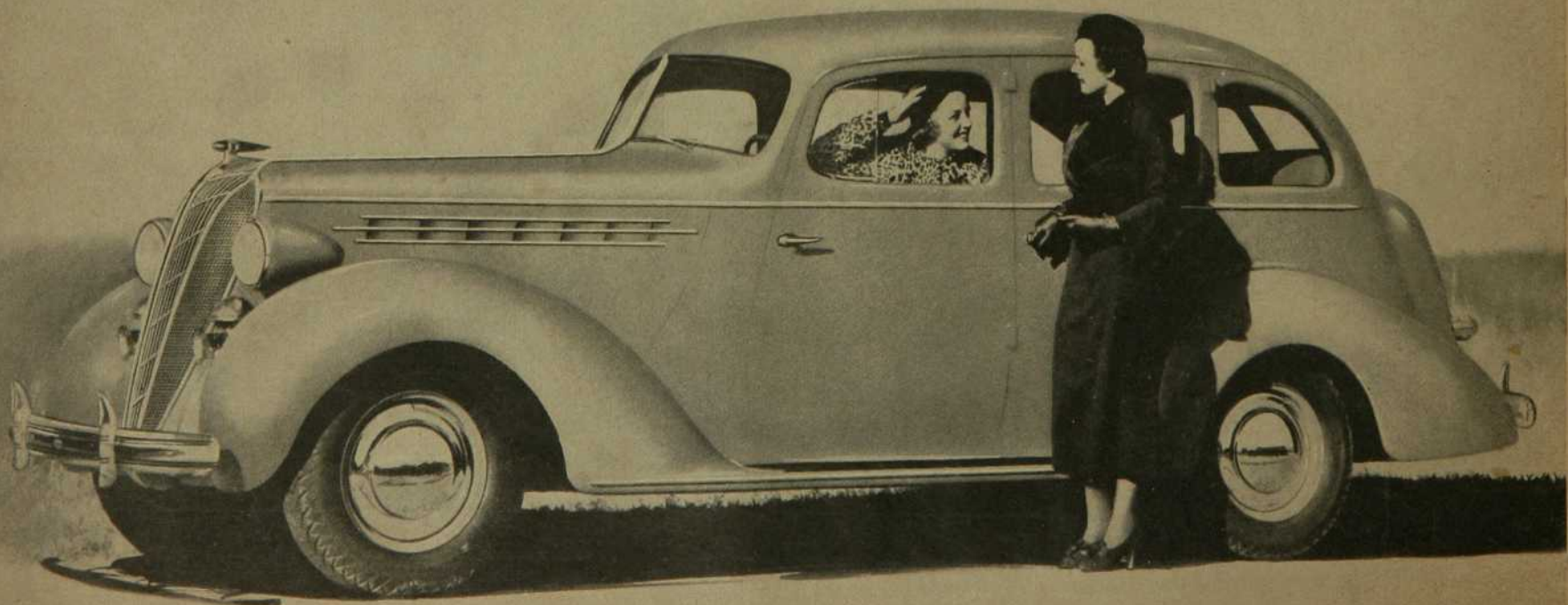
*La Qualité d'une Voiture de Grande Classe
à un Prix Modéré*

Le Terraplane marque un pas en avant dans tout sauf dans son prix et se classe par sa qualité parmi les voitures qui se vendent des centaines de dollars plus cher. Aucune des voitures bon marché ne peut lui être comparée et il faut chercher bien au delà de la catégorie des bas prix pour trouver une voiture qui lui soit comparable. Tout d'abord, aucune autre voiture, quel qu'en fût le prix, n'a jamais offert garantie de sécurité égale à celle que donne le *Contrôle de Sûreté Radial*, principe de construction nouveau d'où est sorti le *premier châssis entièrement protégé*, que complète la carrosserie *tout acier* du Terraplane. Sécurité dans la direction, dans la tenue de route et sécurité dans le freinage, car le Terraplane est pourvu des nouveaux freins hydrauliques *Duo-Automatiques*, les seuls freins hydrauliques supplémentés par

un système de freinage de réserve, qui agit automatiquement. En élégance et en grosseur, le Terraplane décline même des voitures deux fois plus chères, avec son empattement de 115 pouces et sa carrosserie de 20% plus spacieuse. Le confort et la douceur de marche sont assurés par la *tenue de route rythmique*, une innovation en fait de suspension, et par la *direction infallible*, qui vous donne aisance de manœuvre et maîtrise complète de votre voiture. La *Main Electrique*, qui simplifie le changement des vitesses, vient compléter cette supériorité incontestable, qu'appuient la résistance, l'économie et la performance reconnues du Terraplane. Si vous voulez marquer un pas en avant, mais sans payer plus cher, le Terraplane est *votre* voiture, Faites-en l'essai et vous déciderez ensuite qu'il vous faut un Terraplane.



HUDSON MOTORS OF CANADA LIMITED • Tilbury, Ontario



La Remplaçante

Editorial:

Un an s'en va, l'autre s'en vient,
Cycle infini des temps, fait de tout et de rien.

C'EST FUT une vision fugitive comme il en passe devant les yeux de l'âme aux instants de somnolence dans le bien-être après le labeur quotidien; quand, échoué confortablement dans un fauteuil, on se sent pénétré de la bienfaisante chaleur dont les vagues invisibles s'échappent du foyer où chante le bois ou bien rougeoit le charbon.

Ce fut peut-être aussi tout simplement un rêve.

A moins, toutefois, que le tableau que j'ai vu n'ait pris forme dans les spirales bleutées qui s'allongent et se déforment en ces capricieux dessins que connaît tout bon fumeur, j'oserais dire professionnel. Car fumer est une science autant qu'un plaisir et, comme celle de la cuisine, elle a ses gourmants et ses gourmets.

Ce que j'ai vu, c'était une forêt mystérieuse, déjà noyée dans l'ombre du soir; elle était peuplée de grands arbres desséchés et n'ayant plus que des espèces de moignons à la place des branches, pas un bruit, pas un chant d'oiseau, pas même un léger souffle de brise dans cette forêt morte qu'on devinait favorable aux fantômes invisibles.

Pourtant, voici qu'un pas léger fit bruisser les feuilles mortes, et je vis une belle jeune fille, à l'air pensif, avancer lentement dans ce paysage de désolation.

Elle s'agenouilla devant l'énorme tronc d'un arbre abattu par les hommes et abandonné par eux, puis, les coudes appuyés sur l'écorce rugueuse, les yeux au ciel, elle s'abîma dans une profonde méditation.

— C'est la nouvelle année qui vient prendre possession de son héritage terrestre, murmura une voix mystérieuse comme cette solitude elle-même. Elle ne trouve guère que des débris, des choses mortes et de la désolation parce que les hommes ont passé par là pendant trois cent soixante-cinq jours; c'est pourquoi tu la vois réfléchir avec un peu d'angoisse à la situation qui lui est faite.

— Quels sont donc ses projets? mais d'abord, pourquoi vient-elle recueillir un héritage aussi mal en point, inutilisable à moins d'efforts au-dessus du courage humain?

Elle ne vient pas de son plein gré mais à son tour obligatoire en vertu de l'ordre universel des choses, comme ont passé celles qui l'ont précédée et comme viendront d'autres après elle. Elle est tout à la fois l'esclave du Temps et la dépositaire d'une parcelle d'éternité. Pendant les douze mois de son existence, cette envoyée de l'Infini sera parée d'une sorte d'auréole que les hommes prendront pour une couronne et qui n'est en réalité que l'un des anneaux d'une chaîne sans fin.

— Cette éphémère durée ne peut pas lui permettre l'accomplissement de grandes choses et doit même lui enlever toute volonté d'initiative?

— Bien au contraire. Elle a le feu sacré, l'ardeur de tous ceux qui débutent et l'illusion de ceux qui regardent l'horizon de la vie par le mauvais bout de la lunette et le voient rapetissé dans le lointain. C'est ainsi qu'elle atteindra son dernier jour, sans trop de regrets d'ailleurs, car elle ne manquera certainement pas de faire des blagues et sera très satisfaite d'en laisser porter les conséquences à sa remplaçante.

— C'est donc une sorte de fée Carabosse ne trouvant de plaisir qu'à mystifier ou embêter les gens?

— Non. A vrai dire, c'est une résignée ou plutôt une passive, quelque chose comme une tête de turc bonne à recevoir des tapes et encaisser des responsabilités. On ne lui donne jamais le crédit des bonnes choses mais, en revanche, on joint à son nom — ou mieux à son chiffre — tout ce qui arrive de fâcheux, depuis le plus petit désagrément jusqu'au plus grand cataclysme...

... C'est ainsi qu'il y a les "années" de la peste noire, des tremblements de terre, des crises financières, des persistantes déveines, du premier cheveu blanc et de la dernière grande guerre; on dit d'une chose déplaisante: "Ça s'est passé en telle année", comme la peur de la fin du monde en l'an mil, et



Les Publications Poirier, Bessette & Cie, Limitée

MEMBRES DE L'A. B. C.
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL, CAN.

Tél.: LANCASTER 5819 — 6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

A B O N N E M E N T

CANADA		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	2.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a.m. à 5 h. 30 p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi et demi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de malle commençant 5 jours avant leur expédition.

cette période de temps qui s'appelle une année pourrait fort bien personnifier l'incertitude ou l'indécision par sa nature multiple qui peut laisser l'embarras du choix. Il y a en effet l'année julienne, la grégorienne, la bissextile, la sabbatique, la russe, la civile, l'astrale, la sidérale, la solaire et la climatique sans compter celles que j'oublie. Il y a même celles qui ressemblent à la boîte de Pandore parce qu'il s'en échappe tous les maux avec cette différence qu'il ne reste pas l'espérance au fond, c'est-à-dire au bout. Allez donc vous y reconnaître là-dedans!

... Quand il s'agit d'un événement heureux ou simplement remarquable, ce n'est plus par le chiffre d'une année qu'on le désigne et qu'on l'écrit dans l'histoire, mais par le nom d'un homme qui n'y est quelquefois pour rien, bien qu'on dise que le temps est le plus grand maître et que c'est lui qui fait tout. On voit même des temps à qui ça ne suffit pas et qui accaparent les époques avec les faits qui s'y produisent. C'est ainsi qu'on dit le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV, entre autres.

— Alors, ce sont les années seules, chacune pendant la durée d'un règne de douze mois, qui font ou défont la carte du monde, maquillent l'humanité, tracent les chemins du progrès, creusent les ornières de la barbarie, inventent les machines à se débâtter ou bien à s'étripailler, sèment quelques joies, récoltent beaucoup de soucis, font danser la sarabande aux millions et tourner les hommes en bourriques?

— Parfaitement! Une année est un tronçon de piste sur laquelle les hommes se remuent, s'agitent et barbotent sans savoir au juste ce qu'ils font, ce qui est peut-être une excuse à quelques-unes de leurs fredaines. Quand les choses tournent bien pour eux ils s'en félicitent, mais quand elles vont mal ils en accusent les années, sans paraître se douter qu'il y a une loi d'équilibre universel contre laquelle ils ne peuvent rien.

— C'est du déterminisme, cette théorie-là!

— Mais non; si les hommes ne peuvent rien contre la loi d'équilibre universel, ils pourraient faire quelque chose pour elle en cédant à ses inspirations dont la première est l'amour du prochain, et ce devrait être le plus agréable, car le prochain comprend également les jolies femmes. Malheureusement les hommes aiment trop souvent leur prochain à la manière de l'ogre; l'homme édifie mais détruit encore plus et fait des ruines avec tout, même avec sa propre personne, ensuite il dit que c'est la faute aux années. Pourtant, les années ne sont pas si terribles! regarde la nouvelle qui se promène dans la forêt dévastée, est-elle jolie, la petite mâtine!

— Elle le paraît, en effet.

— Elle est bonne aussi. Ce n'est pas drôle pour elle d'arriver dans un domaine tout gâché par sa devancière, mais elle a de la bonne volonté, celle de tous les braves gens — et il y en a encore sur la terre — qui veulent remettre de l'ordre dans le galimatias des choses, de l'esprit de justice et de tolérance, de la gaieté et surtout du cœur. Avec un bagage comme celui-là on peut faire beaucoup...

... Tiens, ce n'est pas difficile, il n'y a qu'à laisser faire la nouvelle venue et ça ira tout seul; que, de leur côté, les hommes ne fabriquent plus d'engins à s'entre-massacrer, qu'ils mettent leur sale politique internationale à la poubelle et laissent les araignées tisser leurs toiles dans les bureaux de la société des nations et tout ira bien. Au printemps tu verras mademoiselle 1936 se promener tout heureuse dans la belle forêt reverdie et pleine d'oiseaux chantants.

— Au printemps? dis-je à mon interlocuteur invisible, la forêt ne sera-t-elle pas plutôt roussie par l'incendie et les chants d'oiseaux remplacés par le bruit du canon?

— J'en ai bien peur, dit la voix; mais tu verras que, cette fois encore, ce ne sera de la faute à personne et que tout le monde accusera la nouvelle année du mauvais coup!...

Ce fut tout, je n'entendis plus rien; au fait, ma bonne vieille pipe était éteinte et la vision avait disparu avec les volutes bleues de la fumée aux capricieux dessins...

V. de Verneuil



PEU A PEU LES BRANCHES SE CHARGENT DE FRAGILES BOULES ET DE CLOCHETTES.

ILLUSTRATIONS DE LUCE

Le Pardon de Robert

par

Marie-Rose Meunier

C'EST la veille de Noël. Dans le salon des Dubreuil, règne une activité en rapport avec l'esprit du jour. Lise, l'unique enfant de la maison, est à décorer le sapin traditionnel. Peu à peu les branches se chargent de fragiles boules de verre, multicolores, de clochettes chatoyantes, d'étoiles argentées. Et pour compléter l'ornementation, des festons d'ampoules électriques viennent enluminer de leurs couleurs irisées, les aiguilles sombres de l'arbre.

La jeune fille considère son œuvre d'un œil satisfait, quand son contentement est corroboré par cette exclamation admirative :

— L'arbre n'a jamais été aussi beau!... Je te félicite de ton bon goût. Lison. Alors, tout est prêt pour la visite du père Noël, qui, je l'espère bien, ne manquera pas à son rendez-vous annuel!

— Ce rendez-vous ne m'inquiète guère, ma chère maman, poursuit gaiement Lise. Le père Noël est

un vieil habitué de la maison. Et malgré ton allusion... taquine, je l'attends tout de même.

— A vingt ans, que n'attend-on pas?... L'espérance, les illusions ont la vie dure!

Et c'est si bon cet enthousiasme de la jeunesse. Je voudrais le garder toujours.

— En restant optimiste, tu le conserveras longtemps. N'entrevois jamais les choses sous leur plus sombre aspect. Les pires épreuves ont souvent leur bon côté.

— En parlant d'épreuves, tu me ramènes précisément au sujet qui m'occupait tout à l'heure. Peux-tu deviner à qui je songeais?

— Je n'ai jamais eu d'aptitudes pour les devinettes. Dis plutôt!

— La révélation t'amusera peut-être... Tu te rappelles mon camarade d'enfance, Robert de Monvilliers. Oui, n'est-ce pas?... Tout en décorant l'arbre, je me demandais ce qu'il était devenu, depuis le jour où ses parents ruinés durent abandonner leur princière résidence pour aller on ne sut jamais où. J'ai gardé un souvenir vivace de Robert. Si je m'en suis souvenue plus particulièrement aujourd'hui, c'est qu'à la veille de Noël, quand il était haut comme une botte, il me confiait, dans le plus grand mystère, ce qu'il s'attendait à recevoir pour étrennes. Je revois son regard bleu, chargé de convoitises. Ces prunelles pétillantes d'intelligence et de volonté, promettaient un brillant avenir... Que de temps passé, depuis!...

La réticence se perd dans un soupir.

— Tu aimerais à revoir ce compagnon? reprend vivement Mme Dubreuil.

— Je ne sais trop... Dans tous les cas, sa mémoire m'est restée persistante, étrange même. Serait-ce que lui aussi se souvient de son espionnage compagne de jadis?... Souvent il me répétait: "Quand je serai grand, tu seras ma femme." Que de rêves fous font les enfants! Le destin nous a tellement séparés.

— Il y a environ une dizaine d'années que cette brave famille a été si cruellement éprouvée.

— Oh!... Robert est maintenant un homme. Que fait-il?... Où est-il?... Décidément, cet après-midi, son souvenir devient une obsession. Je vais essayer de m'en débarrasser en allant constater où en sont les préparatifs du réveillon. Nous aurons dix-sept convives?

— Et surtout un intéressé!... achève Mme Dubreuil, en dissimulant un sourire.

— Personnage supposé intéressant!... Cependant, cette rencontre m'est assez indifférente.

Sur cette déclaration, Lise laisse sa mère à ses réflexions.

QUELQUES jours auparavant, Lise avait témoigné le désir enfantin de se rendre à la messe de minuit, à l'église Notre-Dame, en sleigh. Son père, qui ne sait rien lui refuser, s'est empressé de satisfaire ce caprice. Aussi, la jeune fille est au comble du bonheur, quand au moment de partir pour l'office, elle monte dans la voiture rêvée, attelée de deux chevaux fringants.

La neige tombe en flocons serrés, ouatant les pas et assourdissant tous les échos. Sur la route, d'un blanc tout neuf, le sleigh glisse en agitant joyeusement ses grelots. Tenus bien au chaud par les peaux de buffle, les occupants jouissent pleinement de cette promenade originale et du charme de cette soirée d'hiver.

A minuit moins le quart, de tous les clochers de la ville, s'échappent des sons mélodieux. A toutes volées, s'égrènent des chants d'allégresse. De leur voix d'airain, les cloches répètent aux citadins, le *Pax hominibus* adressé jadis aux bergers. Le message est recueilli par des groupes nombreux, qui se dirigent, pour la plupart, vers leur église paroissiale.

A Notre-Dame, remplie à sa capacité, sur le dernier coup de minuit, une voix de ténor s'élève, douce, chaleureuse, pour interpréter les strophes substituées au *Minuit, chrétiens!* A l'ampleur des voix réunies pour entonner le chœur, le vieux temple vibre jusque dans ses bases.

Puis, les orgues se taisent à demi pour accompagner la simplicité liturgique de l'*Introit*. Succède ensuite la musique pompeuse du *Gloria* et du *Credo*, suivie peu après par celle du *Sanctus* et de l'*Agnus Dei*. Cette phalange de notes solennelles parcourt tous les recoins et monte vers les rosaces de la voûte qui tressaillent au contact de tant d'harmonies.

Les vieux Noël's de la messe de l'aurore font s'humecter plus d'un regard, en remuant une multitude de souvenirs lointains. A qui ne rappellent-ils pas une enfance heureuse, entourée des parents chéris, disparus depuis longtemps peut-être!

La cérémonie religieuse terminée, les assistants prennent d'assaut la Place d'Armes et ses alentours. La circulation devient intense par le méli-mélo de tramways, d'autos et de piétons.

L'air bourdonne de bruits de toutes sortes.

Chacun se hâte à sortir de cette cohue, pour regagner au plus tôt la maison où l'attend un copieux réveillon, traditions toujours à l'honneur dans notre belle province de Québec.

AUSSITÔT rentrée de la messe, Lise s'empresse d'aller changer sa toilette afin d'être prête à l'arrivée des invités qui ne tarderont pas.

En franchissant le seuil de sa chambre, il lui semble percevoir un léger bruit ressemblant à un bruissement d'ailes. Elle dresse l'oreille, mais en apercevant, non sans surprise, la fenêtre grande ouverte,

elle se ressaisit en pensant: "C'est le vent qui a remué les rideaux; quant aux carreaux la bonne a sans doute oublié de les refermer." Rassurée par cette déduction, elle remet le tout en ordre, et immédiatement, se dispose à passer une autre robe.

Debout devant sa psyché, elle achève de s'habiller, lorsque se reproduit le bruit entendu tantôt. Cette fois, elle est certaine qu'on a remué tout près d'elle. Prise de peur, elle va s'enfuir, mais il est déjà trop tard: son miroir lui renvoie l'image d'un homme masqué, là, derrière elle. Se voyant découvert, ce dernier va droit au but:

— Votre argent, vos bijoux, commande-t-il entre ses dents, et surtout faites vite. Si vous appelez à l'aide, gare à vous!

En même temps que lui parviennent ces mots, la jeune fille sent sur sa nuque le froid de l'acier d'un revolver. A ce contact, un frisson d'épouvante la secoue de la tête aux pieds. Sans pensées, comme en un cauchemar, elle se dirige vers les tiroirs contenant les biens réclamés par son indésirable visiteur. Elle est résignée à lui remettre toutes ses valeurs, lorsque soudain, l'arme appuyée sur son cou, est retirée d'un geste nerveux. En même temps elle

a l'intuition que l'attention de l'intrus est attirée ailleurs. Une seconde, elle ose espérer que l'on vient à son secours. Fièvreusement, elle guette la porte... mais rien ne bouge. Elle ose alors un regard du côté de l'homme, et à sa stupefaction, elle le voit immobilisé devant une photo la représentant fillette. Que signifie cette attitude?... L'interrogation est à peine posée que le bandit, s'approchant, lui saisit la figure et avidement fouille ses traits. Cet examen lui arrache une exclamation presque douloureuse, et sans un mot, hâtivement, il gagne la fenêtre, l'enjambe, et comme un fantôme, disparaît dans la nuit blanche.

Pétrifiée, le cerveau vide, Lise a été témoin de ces agissements, sans y rien comprendre. Elle essaye d'en démêler la trame, lorsque tout à coup, le plancher se dérobe sous ses pieds.

... Quand elle reprend ses sens, elle ne s'explique pas tout de suite comment elle est étendue sur sa chaise longue, un sac de glace sur la tête. Instinctivement, elle veut se défaire de ce fardeau, mais son geste est arrêté par une main tendre, en même temps que se penche vers elle le visage inquiet de ses parents. (Suite à la page 41)



ELLE OSE ALORS UN REGARD VERS L'HOMME, ET LE VOIT IMMOBILE DEVANT SA PHOTO.

ILLUSTRATIONS
DE T. HALLE

"AH! NON! CRIA-T-ELLE.
JE NE PASSERAI PAS UN
AUTRE NOEL ICI!..."

Le Noël de Solanges

par

Jeannot Marli

SOLANGES ferma violemment la porte de sa chambre, les joues en feu et les yeux en colère. "Ah! non! cria-t-elle, je ne passerai pas un autre Noël ici. Qui viendra réveiller?... Des parents, des parents et des parents encore... et malgré tout, moi je serai seule, toute seule, ajouta-t-elle dans un soupir. L'ami de Rollande viendra de Québec, Tony se fiancera avec Marguerite et moi..."

C'en était trop. Longtemps retenues, des larmes glissaient sur les joues de Solanges. Elle ne pensait pas à les essuyer. Appuyée à la porte elle regardait sans la voir sa petite chambre envahie peu à peu par l'ombre. Un moment encore et le réverbère placé en face de sa fenêtre projetterait sur la lourde

armoire de chêne, sur la jolie table de toilette toute fanfreluchée et sur le lit, petit et bas, un triste rayon jaunâtre.

Dehors, la pluie, oblique et fine, fouettait inlassablement les vitres. Il y avait un chêne dont les branches frôlaient la fenêtre. On eut dit une personne qui a longtemps marché sous l'averse. De temps à autre il était secoué par le vent et, alors, la pluie

dégoulinait le long de ses branches et tombait lourdement sur le sol déjà saturé d'eau.

Debout maintenant devant sa fenêtre, soulevant les rideaux de mousseline, Solanges regardait amèrement le jardin du curé, de l'autre côté de la rue, l'unique rue du village...

— Quelle belle nuit de Noël! dit-elle, sarcastique. Jusqu'au temps qui s'en mêle...

Rageuse, elle froissait le rideau.

— Ah! je déteste Noël! Comment peut-on dire que c'est une journée de réjouissances? C'est faux. C'est comme ce temps... est-ce un paysage noyé de pluie qu'on représente sur les cartes de souhaits? Vraiment, cette année; tout contribue à me donner le cafard.

Dégoûtée, elle abandonna son poste d'observation.

Sur le lit, une tache claire trouait l'obscurité: c'était la robe neuve commandée la semaine précédente à Montréal et que le père Mathieu, "l'homme de la malle", venait d'apporter de la gare. Mouseline de soie rose pâle, un nœud de satin bleu: un poème! Là, dans l'ombre, ainsi jetée sur le lit, sans prétention, elle rappelait ces petits nuages rosés qui ont l'air de folâtrer autour du soleil couchant; elle suggérait de folles parties de plaisir, des rondes insensées, des valse dansées à la lueur d'artificiels clairs de lune une féerie de lumière! Solanges s'agenouilla près du lit.

— Ma jolie, jolie robe, murmura-t-elle en caressant les volants de la jupe...

Mais se reprenant tout à coup, elle pensa:

— Qu'est-ce que ça peut bien faire que j'aie une jolie robe? Est-ce que ça change les choses? Qui la verra?... Personne. Du moins, personne de très intéressant. Papa?... Est-ce qu'il la remarquera? Non. Il discutera avec monsieur le curé si la paroisse doit emprunter prochainement à tel taux ou à tel autre. Ou encore, ensemble pour la millième fois, ils se demanderont si un acheteur excentrique ne se présentera pas à l'étude de papa et ne lui demandera pas à acheter ou à louer la *Villa des Erables*. Comme si le village de Saint-J... était assez intéressant pour qu'un étranger vienne s'y installer... Puis ils calculeront une fois de plus combien d'heures, de minutes, de secondes, l'autobus prend pour couvrir la route d'ici à Montréal. Papa dira qu'il perd deux heures de sa journée en autobus, puisqu'il fait le trajet matin et soir, et monsieur le curé répondra: "Que non! Deux heures et demie. Quand je suis allé à l'évêché, la semaine dernière..." Et patati, et patata.

Ou bien, si nous avons invité un des clients de papa, habitant un village voisin, la conversation atteindra un niveau sublime! Nous serons informés de l'exact prix de revient d'une poche de pommes de terre ou de la quantité de lait que fournit par semaine ou par mois la Rousse ou la Caille à Un Tel. Puis un de mes oncles ou de mes cousins nous

racontera, sans omettre le moindre détail, la dernière discussion entre les producteurs de lait et les détaillants montréalais... toutes choses que j'ai entendues tant de fois au bureau, quand il me faut faire prendre patience à un client, en attendant papa, retenu en ville ou plus souvent par une partie de jeu de dames engagée au presbytère ou chez le Docteur. Et pourtant, quand il le veut bien, papa est parfois très intéressant. Quand l'ouvrage chôme, au bureau, nous avons des discussions passionnantes... mais elles n'ont pas pour sujet le "gréement" de la ferme de Maurice Lapierre ou autre information du même calibre... Parfois, je me demande pourquoi papa m'a permis d'étudier les lettres? Un diplôme d'école normale ou un diplôme universitaire eût suffi à une jeune fille destinée à vivre dans un petit trou de village qui n'est formé, en somme, que d'une cinquantaine de maisons. Ah! ce n'est pas ma faute si je n'habite pas la ville! Un moment j'ai eu l'impression que cela arriverait. C'est quand papa me permit de faire les démarches nécessaires pour étudier le notariat à l'Université. Tout était réglé. Mais crac! à la dernière minute, pour je ne sais quelles causes, on décide que je n'étudierais plus et que je m'occuperais de son étude à Saint-J... Quelle différence! Pendant quelque temps, papa, je le crois, avait oublié que j'étais la benjamine de ses trois filles et que je n'étais pas du tout, malgré mes bonnes dispositions, le fils rêvé qui devait continuer son œuvre, prendre en mains son étude, quand il deviendrait vieux... Et je crois aussi qu'il y eût là-dessous quelques pertes d'argent, quelques malheureuses opérations de bourse... Pauvre papa!

Solanges s'attendrissait. Elle le remarqua et se ressaisit.

— Je parle toute seule, dit-elle... mais n'empêche que ce soir, papa se multipliera pour monsieur le curé, pour maman, pour mes oncles et pour mes tantes, pour ses clients et pour les fiancés de mes sœurs, enfin! pour tous excepté moi. Si, par hasard, il regarde de mon côté, en voyant mon air ennuyé, il pensera très vite ce qu'il me dit si souvent: "Toi, je me demande, où ta mère et moi t'avons trouvée". C'est étrange, quand papa fait cette réflexion, je

me sens d'abord très gaie: j'en suis flattée. Et puis, cela m'attriste. En somme, je dois faire l'effet d'un bibelot moderne égaré sur une table Louis XV. Ce n'est pas une sensation agréable. Et dans des occasions comme les fêtes de ce soir, qui sont surtout des fêtes de famille, c'est ridicule... et c'est navrant de ne pouvoir se mettre au diapason de son entourage. Mais qui puis-je demander? Ce n'est tout de même pas le fils du médecin. Il est trop jeune. Le chef de gare? Il est stupide. Le gérant de la succursale de la compagnie d'électricité? Il fait commis voyageur. Au fond, il ne sait que bien danser. Non. Ce soir, je voudrais... je ne sais pas trop... je voudrais de l'imprévu. Je voudrais rencontrer des gens que je n'ai jamais vus... je voudrais m'amuser comme ceux qui savent s'amuser la nuit de Noël, je voudrais... Ah! oui! c'est ridicule, je sais bien ce que je désire: je voudrais rencontrer le "prince charmant"... comme dans les contes...

Le miroir de la coiffeuse réfléchissait une figure mince et pâle. Elle n'était pas jolie, certes! seulement, ses traits avaient une certaine originalité. Elle n'était pas une de ces femmes qui éblouissent, mais si un jeune homme la regardait attentivement une première fois, il ne manquait pas d'être intéressé. de la regarder une seconde, puis une troisième fois. Ses traits avaient quelque chose de provocant... et malgré tout ils étaient illuminés d'une grande franchise.

— Non. Avec une figure pareille, quel homme intelligent s'occupera de moi... même si j'étais assise, seule, à une table de grand hôtel! Oh! il y aurait bien ces messieurs qui ont bu plus qu'il ne faut... mais ceux-là ne sont pas intéressants.

Solanges entendait distinctement tous les bruits du rez-de-chaussée. Les coups de marteau et les lourdes chutes qui faisaient trembler la maison, ça, c'était son père qui venait d'entrer un sapin dans le hall et qui s'apprêtait à l'installer dans une des encoignures du salon. Les cris de femmes? C'étaient sa sœur aînée qui préparait les "garnitures" de l'arbre de Noël et sa mère qui disputait, au seuil de la cuisine,

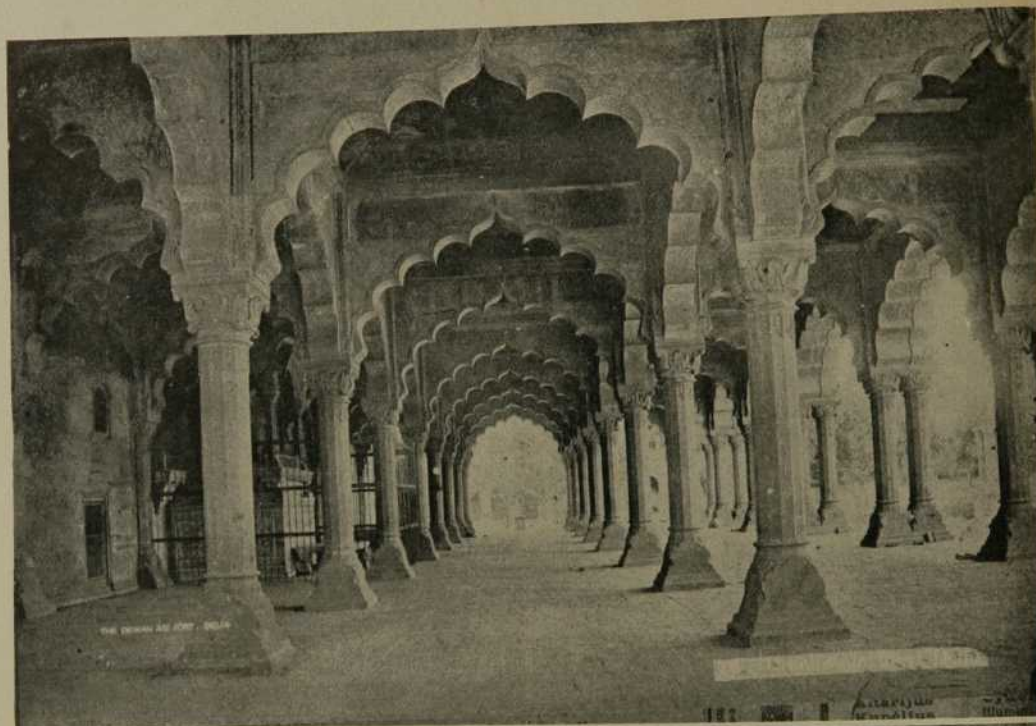
(Suite à la page 38)



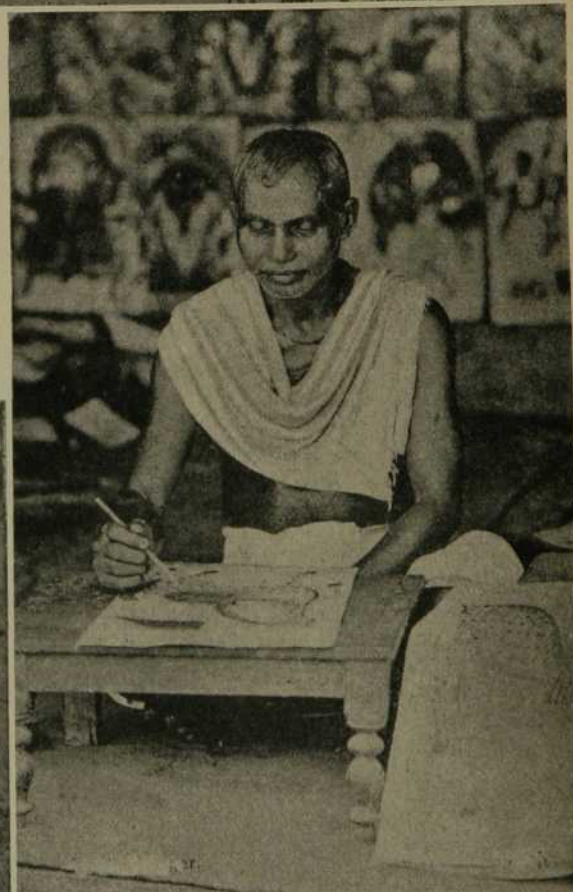
"WELL !..." COMMENÇA-T-IL. MAIS ENTENDANT VAGUEMENT DES PLAINTES EN FRANÇAIS, IL CONTINUA : "J'Y VAIS TOUT DE SUITE."

L'Inerte Maya

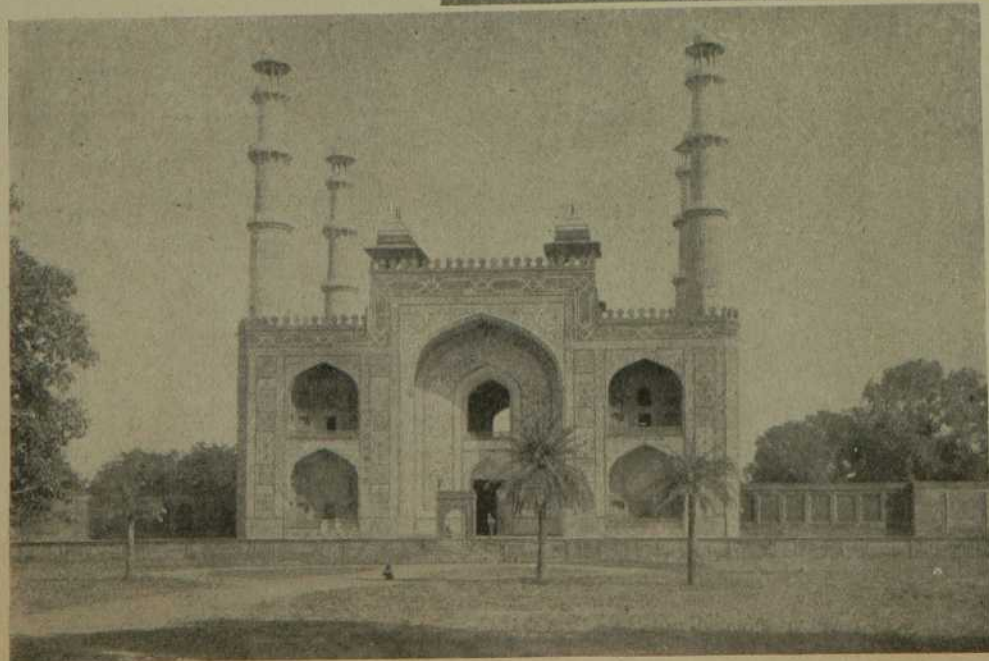
Chronique documentaire
par Louis Roland



Le panthéisme a eu de grands succès aux Indes où il s'est quelque peu amalgamé avec le Bouddhisme. On voit, dans cette gravure, un temple hindou, un officiant bouddhiste et un "fakir" caressant une vache sacrée, laquelle est peut-être aussi quelque peu panthéiste...



Le panthéisme, comme le bouddhisme ont pu fausser l'esprit de leurs adeptes, mais ils n'ont heureusement pas obscurci les idées des architectes, ainsi qu'on peut le voir par la photo de ce magnifique monument.



MAYA, quel est ce mot? Ne cherchez pas ce nom parmi ceux des héros de l'antiquité, ni celui des villages nègres d'aujourd'hui; Maya n'est pas un être vivant, un monument, un pays ou même une simple route. C'est quelque chose et ce n'est rien tout en même temps.

C'est une illusion.

Mais quelle illusion!... Elle se nomme encore "panthéisme" et constitue une doctrine aussi étrange que peu conforme à la logique des choses pour notre monde terrestre en particulier et pour l'immensité des univers en général.

Cette doctrine professe que tout est Dieu ou que Dieu est toute matière, comme on voudra; en conséquence il n'y aurait qu'un être qui serait à la fois le vide des espaces et la multitude des astres avec leurs humanités, le fini et l'infini, l'espace et l'éternité.

Ceci revient à dire que chaque être animé, chaque plante et tout objet, gaz ou combinaison chimique étant une parcelle, un fragment de la divinité non pas suprême mais unique, tout cela peut se comparer à des myriades d'étincelles échappées toutes du même foyer.

A première idée, cela peut sans doute flatter l'orgueil des panthéistes de n'être pas des hommes plus

ou moins bêtes, mais des émanations directes, des apparences visibles de la divinité et par conséquent des dieux eux-mêmes. Par malheur, cette belle médaille a son revers, car le panthéisme ne comporte pas d'exceptions. Comme il met tout au même niveau et donne à tous le même grade, le plus grand savant qui croit au panthéisme doit considérer comme son frère et son égal dans la nature le bloc informe et pâteux que laisse négligemment tomber sur l'herbe des champs la bonne ruminante aux grands yeux candides qui nous donne du lait.

Entre nous, c'est un peu vexant...

Quand l'homme se mêle de vouloir tout expliquer, il tombe fatalement dans le gâchis et n'explique rien du tout; le redoutable problème de la vie universelle lui a fait, parfois, travailler les méninges de telle sorte qu'il a mis au jour les théories les plus extraordinaires et le panthéisme est, sans contredit, une de ses plus belles trouvailles dans le genre.

Cette doctrine, qui a la prétention d'être simple autant que compréhensible sans effort, est en réalité le plus curieux galimatias dans lequel se noie infailliblement le bon sens. Elle enseigne que Dieu créa "en lui-même" ce que nous appelons le monde ou plutôt les mondes, mais cela ne se fit pas d'un seul coup.

Il créa d'abord l'idée de la matière, chose à peu près indéfinissable que les Hindous appellent "prakriti", mot qu'à la rigueur on pourrait traduire par "nature vide"; ensuite il créa l'idée — toujours — de l'esprit ou "atman", enfin il fit tous les êtres, dieux divers et hommes, qui furent un composé de prakriti et d'atman.

Si vous trouvez que ce n'est pas très clair, demandez à un panthéiste de vous expliquer ça mieux que moi, et si ça ne vous rend pas un peu "maboul" c'est que vous aurez la tête solide.

Continuons, car nous n'avons pas encore vu le plus beau de l'affaire.

Tous les êtres, et toutes les choses, pour être logique, existent donc en Dieu et sa pensée dont ils font partie intégrante; ils possèdent donc en eux une partie de sa pensée et ceci est gros de conséquences parce que tout ce qui arrive dans le monde devient forcément une expression de la divinité.

La richesse, la misère, l'esclavage et la tyrannie, le bonheur et la souffrance, l'amour et la haine, la naissance, la mort, la métépsychose, le vice et la vertu, la chute des feuilles et les blagues de la société des nations, la petite moustache d'Hitler, les carottes qui poussent dans les champs et celles qui surnagent dans le pot à la politique, toutes ces évolutions, combinaisons, machinations et même révolutions ne sont, au dire du panthéisme que le jeu de l'activité intérieure de l'Être suprême.

C'est déjà bien joli mais ce n'est pas encore tout.

En vertu du prakriti, de l'atman et du mystère qui enveloppe ces deux énergies qui ne sont peut-être que des reflets, tout cela n'a aucune réalité, c'est des hallucinations de notre propre imagination, une grande illusion que le panthéisme hindou nous représente comme de l'inertie ayant l'apparence du mouvement (???) et qu'il appelle pompeusement Maya, ce qui est évidemment une preuve efficace et formelle de tout le système.

Maya... l'inerte Maya... Peuples étonnés et ravis, inclinez-vous devant cette divinité qui existe sans exister, qui est tout et rien en même temps, qui remue sans bouger, dort tout éveillée, met l'univers dans un zéro et ce zéro dans la caboche de certains hommes à la place de leur cervelle.

Le panthéiste est donc un homme qui se croit un dieu mais qui, au fond, n'est pas bien sûr d'exister; il nie, entre autres, que la douleur soit un mal mais il ne va tout de même pas jusqu'à oser dire que c'est une jouissance quand il se casse une patte. Pourtant, l'illusion devrait être assez forte pour lui procurer cette satisfaction...

Cette doctrine ne date pas d'hier; on en trouve la formule étendue et complète dans les livres les plus anciens de la religion hindoue, dans les Védas et dans le code de Manou, mais elle s'y trouve concurrentement à une doctrine d'une tout autre nature, et le mélange des deux a produit une apathie singulière chez les individus chez qui il tue fatalement tout esprit d'initiative.

Un panthéiste aggravé de bouddhisme, s'il se soucie peu des misères de l'existence, s'enthousiasme encore moins pour les splendeurs d'une vie future de même qu'il ne redoute guère le châtement de ses mauvaises actions dans un autre monde. Tout, selon lui, doit finir par le néant ou bien quelque chose qui lui ressemble, un vague nirvâna où l'individu ne peut pas plus se reconnaître personnellement qu'un œuf dans une omelette géante.

Le christianisme est tout de même plus consolant, bien que nombre de bouddhistes affirment qu'entre cette religion et la leur il y ait une simple nuance.

Ce sont des braves gens qui confondent sans doute le mot de crétin avec celui de chrétien.

Il est intéressant de noter les effets produits par le panthéisme dans les pays où il s'est implanté. Aux Indes, en Chine, en Corée où il fleurit comme les pissenlits au printemps, il a arrêté net toute vie scientifique et politique. Si, dans ces pays, il ne restait pas la tradition des anciennes coutumes, et s'il n'y avait pas les nécessités de la nature humaine, on peut affirmer que cela aurait été en même temps la mort de toute activité morale et industrielle.

Ceci a sa contrepartie; nulle part la population n'est plus obéissante, plus soumise à une autorité même passagère et dont elle semble se désintéresser. Elle supporte indifféremment tous les jougs et

et créées, bref qu'il n'y a pas de ligne de démarcation entre la divinité et l'humanité.

Il ne semble pas que ces philosophes aient laissé des disciples; l'époque leur était d'ailleurs peu favorable.

Au moyen âge, les rapports avec l'Asie redonnèrent une chance aux panthéistes qui trouvèrent le moyen de s'infiltrer dans l'ordre alors dégénéré des Templiers; il s'introduisit aussi chez des cabalistes juifs comme une sorte de tradition secrète qui attendait son jour pour se manifester; mais le jour n'est pas venu. Vers la fin du moyen âge on en retrouve des traces assez importantes dans les écrits de Jordano Bruno, de Jérôme Cardan et de Campanella.

Aux temps modernes c'est Spinoza qui remonte sur ce dada en se servant du système de Descartes comme marche-pied. Descartes avait dit que la matière n'était rien de plus que l'étendue en tous sens, et Spinoza ajouta la pensée à cette définition, et il conclut en disant qu'il n'y avait qu'une seule substance et un seul créateur qui se confondaient tous deux. C'était le panthéisme d'autrefois rappelé au jour dans toute son intégrité et Descartes aurait été le premier surpris de voir l'utilisation qu'on avait faite de sa philosophie.

Quand on lit la collection de philosophies diverses réunies sous le nom de cabale on est frappé de la ressemblance qui existe entre le mode de démonstration syllogistique employé par Spinoza et la doctrine qu'on voit développée dans le *Duschim*, de Jischak, le *Sohar* ou la *Porta caelorum*, de Cohen Irira; il n'est pas douteux que c'est dans ces lectures que Spinoza puisa sa doctrine et sa méthode.

Ajoutons que le spinosisme n'exerça d'ailleurs pas une influence immédiate ni bien grande; il resta dans la philosophie comme une tentation pour quelques-uns et comme une simple curiosité pour beaucoup d'autres.

Le terrain de la civilisation moderne cultivé par le christianisme n'est point favorable au panthéisme, et le mysticisme lui-même n'a pu le produire; cette semence qui avait été si féconde dans le sol du panthéisme oriental a été stérile chez les chrétiens. Il faut arriver à la fin du dix-huitième siècle, à cette époque d'incrédulité générale et d'irréligion pour trouver les premiers signes d'une rénovation du panthéisme. En France, toutefois, il ne fit rien de bon, mais en Allemagne il acquit une véritable importance politique et sociale.

Le point de départ en fut la recherche d'une doctrine offrant des certitudes philosophiques qui pouvaient remplacer le protestantisme. Kant la chercha dans ce qu'il appelait les lois de la raison et, par conséquent, dans l'étude de la raison individuelle.

Je ne ferai pas ici l'histoire de sa doctrine, elle demanderait plusieurs numéros entiers de ce magazine, ce qui serait un soporifique tout de même trop copieux pour le lecteur mais je puis dire qu'elle se résume en une nouvelle affirmation du panthéisme et que le fameux philosophe allemand n'a rien inventé qu'une occasion de plus d'embêter les gens.

Il n'était, au reste, pas très convaincu lui-même de ce qu'il écrivait et il déclarait volontiers que, dans la vie pratique, il est mieux de s'en tenir à la morale vulgaire, à la morale révélée et que toutes les autres manières de définir et d'envisager la vie n'étaient bonnes que pour les chercheurs.

Les chercheurs de midi à quatorze heures, sans doute.

Kant avait assurément cherché, mais il avait fini par trouver; malheureusement ce n'était qu'un sujet de discussion qu'il avait trouvé; ceux qui vinrent après lui et épulèrent son œuvre y virent des grandeurs et des beautés qu'il n'avait certainement jamais soupçonnées lui-même; on lui prêta des idées qu'il n'aurait jamais empruntées, mais quand on est mort on ne peut plus rien dire et par conséquent pas refuser.

Une autre blague panthéiste fut le saint-simonisme qui admettait une seule substance; Dieu, mais avec deux aspects, le fini et l'infini; c'était la réédification de l'esprit et de la matière ou de la pensée et de l'étendue qu'on trouve dans Spinoza. Toutefois, le saint-simonisme se perfectionnait d'un peu de fétichisme, de polythéisme et de monothéisme. Une véritable salade à ficher la colique à ceux qui l'absorbaient.

Par ce bref aperçu on peut se rendre compte de ce qu'est le panthéisme; il suffira de conclure en disant que cette doctrine a des variations nombreuses mais, en fin de compte, considère les êtres comme participant tous d'une nature unique laquelle est Dieu; qu'il professe l'indifférence, supprime la comparaison et le jugement et enlève, en conséquence, toute base au raisonnement.

Il en faudrait moins que cela pour transformer les hommes en simples bêtes.

Veillée de Noël

*La cloche qui n'avait sonné depuis longtemps
Se réveille ce soir. Je l'entends! Je l'entends!
Elle sonne de joie et d'elle-même et chante.
Fête! Fête! je sens l'allégresse montante
Qui, ces jours-ci, naissait, qui gonflait ce matin,
Qui vient de bouillonner au sein du jour trop plein
Et qui déborde, sort des âmes, de la terre,
Des objets, des moments, des mots du livre austère,
Inondation d'or au milieu de la nuit!
La cloche sonne! Liesse! Oh! cœur épanoui,
Comme tu sens rouler des hymnes en toi-même!
Comme je vois des fleurs! Comme les lis que j'aime
Se hissent sur leur tige en ce printemps divin!*

*Tout était blanc, puis bleu, puis rose ce matin;
La journée a paru splendide, ensoleillée,
Mais le plus beau de tout c'est encor la veillée,
Belle multiplement, belle des Autrefois,
Des souvenirs, des vœux, des chœurs, du gui des bois,
Des mystères pieux, des immenses prières,
Des yeux levés cherchant une aile avant-courrière!
La ville pâle attend quelque chose du ciel.
Ecoute! Un flot de joie accourt, torrentiel,
Et roule des clameurs sur les ponts et les places.
Ce sont de grands bienfaits, ce sont de grandes grâces
Qu'on attend, qu'on appelle et guette éperdument!*

*O nuit froide et mystique! O lumières au vent!
Heures longues qu'un mot sublime solennise!
Des chants! Des chants! Passants, allez-vous à l'Eglise?
On voit de grands gâteaux, des oranges partout.
On peut ouïr des gens qui disent tout à coup:
"Quelle chose pourrait leur faire grande joie?"
— O jeunes filles qui savez broder la soie,
Vous avez, en riant, vêtu d'humbles pantalons
Qui brilleront pour des "petits" dans des sapins;
Et c'est la nuit d'enfance où dans les cheminées
Les souliers des bébés attendent! Fleurs fanées!*

*Je plains doucement ceux qui ne sont pas ce soir
Soulévés par un flot de rêves et d'espoir
Et ceux dont la gaieté n'a pas les grandes ailes
D'une attente pieuse et de fois immortelles.
Va, je n'ai pas besoin d'étoiler cette nuit!
Je chante... Oh! les Noël's d'ailleurs, du temps enfui,
Les Noël's de tous ceux que je chéris au monde!
Un attendrissement miraculeux m'inonde.
Quelque chose en mon cœur se remet à sonner,
Mais voici! Sur la ville en sons échelonnés
Voici des carillons, voici des coups de cloche!
L'Eglise est une crèche d'or. Minuit est proche.*

NOËL NOUET

elle se laisse décimer par toutes les misères sans presque réagir et en n'y opposant que le minimum de résistance et d'effort dans cette résistance.

Le panthéisme s'insinua un peu partout. Au neuvième siècle, Scot Erigène prêche que l'essence suprême se communique et se transmet par une suite de dérivations. Ce n'est pas très clair, mais c'est facile à dire, et il y a toujours des hommes pour se trouver flattés d'être des dérivés d'essence divine. Deux écrivains, Amaury de Chartres et David de Dinant, professent que Dieu est tout mais que tout est Dieu; que le créateur et la créature sont un seul et même être, que les idées sont à la fois créatrices

L'Actualité à Travers le Monde

FRANCE — Y a-t-il intérêt à appartenir à la Société des Nations ?

La Société des Nations a réalisé le miracle d'affaiblir tous ceux qui se rangent sous son pavillon au profit de ceux qui sont assez forts pour le répudier. Il est établi aujourd'hui qu'un pays puissant qui se retire de la Société des Nations devient automatiquement plus fort que l'univers réuni à Genève.

Pour avoir quitté les bords du lac Léman, l'Allemagne a été largement récompensée. Tout récemment, la Grande-Bretagne, au mépris de ses propres engagements et des intérêts français, lui accordait le fameux traité naval, le jour anniversaire de Waterloo. L'Allemagne siègeait à la Société des Nations en accusée. Libérée de la tutelle genevoise, elle apparaît désormais dans la plénitude de sa souveraineté et de son indépendance, comme un arbitre dont on essaie de se concilier les bonnes grâces.

Mais la France, elle, demeure enchaînée au char de la Société des Nations. Si au prix de cet asservissement — qui au surplus nous coûte onze millions par an — notre pays était débarrassé du cauchemar de la guerre, passe encore. Mais, hélas! pour sauver la face, cette furie est prête à tout détruire. L'heure est venue de l'empêcher de nuire. Ligotons-la, camisolons-la, et allumons sous elle le bûcher. Il y aura toujours des fous pour la canoniser et lui offrir le ciel. Mais le monde entier y gagnera la paix.

GEORGES SUAREZ
(Gringoire, Paris)

★ ★ ★

ANGLETERRE — Ce que voient les aveugles

M. C.-S. Flick a fait, au congrès international d'optique tenu à Oxford, une communication sur l'impression mentale que produit sur les aveugles le monde environnant. Cette impression, a-t-il dit, n'est pas celle d'une obscurité complète.

Sir Ian Fraser, membre du Parlement et aveugle de guerre, président de l'asile pour aveugles de Saint-Dunstan, a confirmé que son horizon d'aveugle est non pas noir, mais d'une teinte rougeâtre chaude et agréable, non sans un certain rayonnement.

Un autre aveugle de Saint-Dunstan, M. G.-C. William, a dit que son fond est plutôt grisâtre. Un autre aveugle a constaté que selon la direction où il regarde, son horizon est bleu-foncé, bleu-acier ou mauve.

(Manchester Guardian)

Voix d'outre-tombe

La British Broadcasting Company se propose de diffuser par ses postes d'émission les voix de personnalités célèbres du monde britannique de la fin du siècle dernier. Le directeur de la Edison Bell Company a, en effet, trouvé un procédé nouveau pour re-enregistrer les vieux disques, dont quelques-uns parmi les premiers qui aient été fabriqués; grâce à ce procédé, on pourra diffuser des enregistrements de Gladstone (un disque, qui se trouve aux archives britanniques, reproduit quelques phrases de l'homme d'Etat anglais, au cours d'une cérémonie en l'honneur d'Edison. On entend Gladstone féliciter l'inventeur américain), ainsi que les enregistrements de Disraëli (qui qualifie le gramophone de merveilleux instrument de propagande politique), d'Elizabeth Barrett, qui ne voyait dans l'invention du phonographe qu'une "aventure nerveuse", de Lord Salisbury, Barnum, Tennyson, etc. On entendra également l'allocution de la reine Victoria à Ménélik, empereur d'Ethiopie, allocution enregistrée sur un "vétérain" du disque, conservé également aux archives britanniques.

★ ★ ★

COLOMBIE, Amérique du Sud. — Le Saint-Sacrement transporté en avion

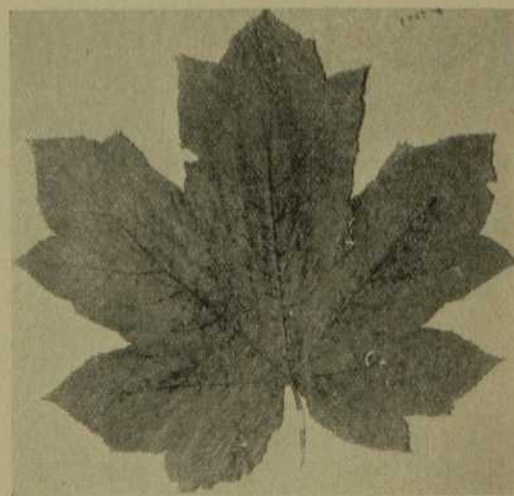
Le Saint-Sacrement a été transporté, exposé, en avion de Bogota à Medellin, en Colombie, pour le Congrès eucharistique national. L'histoire de l'aviation n'avait pas encore, semble-t-il, enregistré rien de tel.

Jusqu'à la veille de l'inauguration du Congrès on ignorait encore si la chose pourrait avoir lieu, car il y fallait une autorisation spéciale du Saint-Père. Cependant, malgré cette incertitude, plus de cent

mille personnes se pressaient sur le champ d'aviation quand Mgr Gonzales, archevêque-coadjuteur de Bogota descendit de l'avion, à la fin de l'après-midi, portant le Saint-Sacrement.

Une procession se forma alors pour l'accompagner à travers les rues de la ville jusqu'à la nouvelle cathédrale. L'auto où se trouvait le Saint-Sacrement fut couverte de fleurs que la foule jetait des balcons et des fenêtres.

(Observatore Romano, Rome)



(En haut). Cette feuille, qui a décroché le premier prix de "beauté" dans le Concours de la Feuille d'Erable organisé cet automne par le Pacifique Canadien, le Canadien National et l'Office Canadien du Tourisme, fut soumise par Gloria Robertson, une fillette de 14 ans de Upper River, comté de Westmoreland, Nouveau-Brunswick. Ce premier prix était de \$100.00 — (Au centre). Le deuxième prix, une somme de \$40.00, fut gagné par Mme J. A. D'Amour, de Matapédia, P. Q., Elle envoya cette feuille aux formes parfaites et d'un riche coloris d'automne. — (Ci-dessus). Le Concours de la Feuille d'Erable comportait aussi des prix pour les dimensions des spécimens. Cette feuille, la plus grande soumise au concours, gagna le premier prix. Elle mesure 226½ pouces carrés de superficie. Elle fut envoyée par M. Richard Chambers, de Vancouver. Photos C. P. R.

ARGENTINE — Aveux aériens

La police de Santa-Cruz, en Argentine, vient d'avoir recours à une méthode bien originale pour obtenir les aveux de l'assassin présumé de deux Ecosais, Thomas Vietch Henderson, de Jedburg, et Donald Sutherland, d'Edimbourg.

Le suspect, un nommé Emilia Gustavo Lajus, directeur d'hôtel, fut invité à prendre place, entre deux inspecteurs, dans un avion. Puis l'avion décolla et le pilote se mit à faire les acrobaties aériennes les plus audacieuses. Après une série de loopings périlleux, Lajus, tout démoralisé et tremblant, promit d'avouer à condition qu'on atterrisse immédiatement.

Une fois sur terre ferme, il révéla tous les détails du crime. Ce fut bien lui qui attaqua, les traits dissimulés par un masque, la succursale de l'Anglo-South American Bank à Santa-Cruz, tua les deux employés et blessa le directeur et sa femme. L'argent — 113 000 pesos — fut retrouvé par la police dans la maison d'un ami de l'assassin.

(New-York Herald)

★ ★ ★

PROVINCE DE QUEBEC

Nouvelles licences d'automobiles

Le Département du Revenu annonce que les nouvelles licences d'automobiles sont offertes aux automobilistes de la province de Québec depuis le 15 novembre.

Les nouvelles licences de la province de Québec, pour l'année 1936, sont jaunes avec des chiffres noirs: celles-ci présentant certaines analogies avec celles émises, l'an dernier, par l'état de New-York.

Les années dernières, la Province n'émettait ces permis que le 1er février. L'an dernier la date en était avancée d'un mois et ce dans le but de décongestionner les bureaux émetteurs de licences. Cette année le Département du Revenu en a encore avancé la date d'émission de six semaines et espère que les automobilistes de la Province se prévaudront de cette heureuse innovation.

Le Département du Revenu anticipe que les automobilistes se procureront à bonne heure leurs plaques indicatrices afin d'éviter les incon vénients et retards qui sont occasionnés dans les dernières semaines prescrites pour l'obtention de ces permis. Les nouvelles licences seront émises aux mêmes bureaux que les années dernières.

L'Office Provincial du Tourisme

L'Office Provincial du Tourisme reçoit chaque année des milliers de lettres venant de touristes qui habitent tous les coins du Canada et des Etats-Unis, dans lesquelles ils se plaisent à rappeler les beautés du pays qu'ils ont visité, la courtoisie de la population, les agréables souvenirs qu'ils ont rapportés de leur voyage. Nous en citons une prise au hasard.

D'un caissier de banque de Hudson Falls, N.-Y.:

"Nous rentrons d'un voyage délicieux dans la Gaspésie. Chaque mille de ce merveilleux voyage nous a donné un plaisir nouveau et nous désirons vous exprimer notre appréciation de la courtoisie et des égards qui nous ont été accordés partout où nous sommes allés.

"Votre province mérite des félicitations pour les routes admirables qu'elle entretient sur la distance entière. Les difficultés de génie et de construction qui ont dû être surmontées en tant d'endroits pour construire cette route ont été pour nous une source de surprise et d'émerveillement.

"Nous n'oublierons jamais notre voyage et nous nous rappellerons avec plaisir et satisfaction ces vacances remplies de visions délicieuses de panoramas de lacs, de rivières et de montagnes, et nos relations avec la population hospitalière que nous avons rencontrée partout.

"Nous espérons que le contact avec la civilisation moderne qui leur est apportée par cette nouvelle route ne fera pas perdre à ces gens la paix et le contentement qui leur appartiennent actuellement.

"Notre seul regret est que ce voyage n'est plus maintenant qu'un souvenir, quoiqu'un souvenir des plus heureux."

Le Major Bowes

et ses Amateurs

JEUNES GARÇONS et jeunes filles qui rêvent de fortune et de célébrité, qui aspirent à sortir du cercle restreint de leurs admirateurs actuels.

Hommes et femmes conscients de leurs talents mais qui n'ont pu jusqu'ici les faire connaître et justement apprécier...

A tous ceux-là, ainsi qu'à nombre d'autres aspirants — artistes amateurs conscients de leur valeur — le programme du Major Bowes, sous les auspices de Chase & Sanborn, ouvre toutes grandes les portes de la destinée.

C'est souvent avec une certaine crainte, avec un sentiment d'anxiété bien compréhensible, que ces novices s'approchent du micro. Ils viennent de partout ces amateurs... jeunes filles du meilleur monde, universitaires, collégiens, cowboys, ouvriers d'usine, vendeurs... jeunes et vieux... le micro leur offre la chance de se produire et de faire apprécier leurs talents. Il en vient des camps miniers et des ranchs de l'Ouest; certains ont un emploi, mais beaucoup sont sans travail et sont par le fait même doublement anxieux de réussir, de recueillir les votes qui les mettront sur le chemin de la prospérité et de la renommée.

En les écoutant à la radio, vous partagez en quelque sorte leur espoir, leur crainte ou leur confiance. Atteindront-ils leur but ou se feront-ils "donner le gong"?

Chase & Sanborn éprouvent une réelle satisfaction de pouvoir ainsi fournir aux talentueux amateurs de ce continent une occasion de montrer leur savoir faire et d'en profiter de façon pratique. Les gagnants ont la chance d'obtenir des engagements avantageux, soit en paraissant au cinéma ou en faisant des tournées théâtrales avec l'une des troupes d'amateurs du Major Bowes.



L'ENREGISTREMENT DES VOTES. A New-York, 65 téléphonistes reçoivent et enregistrent les milliers de votes transmis par téléphone à chaque programme. Quinze tabulatrices font le total de ces votes à l'aide de machines à additionner. Et chaque dimanche soir, une autre ville des Etats-Unis ou du Canada est reliée directement à New-York par une ligne spéciale.



LE MAJOR EDWARD BOWES et son fameux gong. Rares sont les amateurs qui se formalisent de se faire "donner le gong", car l'impartialité et l'esprit d'équité du Major sont trop bien connus. Par son jugement, la vivacité de son esprit et le sympathique intérêt qu'il porte aux amateurs, le Major Bowes sait s'assurer l'estime de ses protégés comme celui du public aux écoutes.



UNE CANADIENNE-FRANÇAISE. Les amateurs viennent de partout, de New-York et de toutes les parties du monde. Voici, par exemple, une jeune Canadienne-française, Yvette Doyer, qui, non seulement chante de façon très agréable, mais sait imiter à s'y tromper, avec ses lèvres, le jeu du violon.

Il Etait Une Foix...

MAMAN ! Regarde ce que je reçois !
Josette, le visage rayonnant de joie, tendit à sa mère un bristol de couleur crème qu'elle venait d'extraire de son enveloppe.

— Devine, fit-elle en cachant le carton derrière son dos.

— Comment veux-tu que je devine !... On dirait... Je ne sais pas, moi, on dirait une invitation.

— Bravo ! Tu as deviné. C'est une invitation, et sais-tu qui me l'adresse ?

— Ah ! non ! je t'en prie... je ne devine plus, se récusa Mme Vidal en riant.

— M. et Mme Edouard Darchambeau, tout simplement...

— Ton patron ?

— Mon patron ! Ecoute-moi ça, triompha Josette :

" M. et Mme Edouard Darchambeau prient Mlle Vidal de bien vouloir leur faire l'honneur — c'est écrit en toutes lettres — d'assister à la soirée dansante qu'ils donneront le vendredi 26 octobre, à dix heures, à l'occasion de l'anniversaire de leur fille, Emilienne.

" 189 bis, boulevard Saint-Germain. R.S.V.P.

" Qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est magnifique ! Et j'en suis bien contente pour toi, ma chérie, bien, bien contente. Une soirée comme ça, ta première grande soirée...

— Tu peux dire mes débuts, fit pensivement la jeune fille. Malheureusement...

— Quoi ? Malheureusement...

— Malheureusement, je ne pourrai pas y aller.

— Comment ! tu ne pourras pas y aller ; je voudrais bien savoir pourquoi ?

— Parce que... je... n'ai pas de robe, soupira Josette. Tu ne t'imagines pas que je vais aller là avec ma petite robe de taffetas bleu qui a déjà été rallongée l'année dernière... et...

— Qu'est-ce qui te parle de ça ! Nous t'achèterons une nouvelle robe.

— Une nouvelle robe ! s'exclama Josette. Mais, ma pauvre maman, tu ne sais pas ce que ça coûterait ! Les Darchambeau sont des gens tout ce qu'il y a de chic, pas seulement riches, mais extrêmement élégants. Je ne puis pas assister à leur soirée avec une petite robe de confection. Il faudrait une toilette de grand style, une robe qui sorte de... d'une bonne maison, enfin, et ces robes-là, surtout les robes du soir, coûtent un prix fou !

Mme Vidal n'était pas convaincue.

Que sa fille ait raison quand elle disait qu'on ne va pas à une réception comme celle des Darchambeau dans une petite robe de quatre sous, elle voulait bien en convenir, et aussi, hélas, que leurs... possibilités leur interdisaient de s'adresser à une maison de couture mais qu'elle songeât à refuser cette invitation, ça, elle ne l'admettait pas. Elle aimait trop sa fille, sa gentille Josette, pour se faire à l'idée qu'elle se priverait de ce plaisir, de cette aubaine inespérée, on pouvait bien le dire, pour cette unique et lamentable raison qu'elle n'avait rien à se mettre.

— Il faut, dit-elle, trouver quelque chose... un moyen...

— Il n'y a pas de... moyen.

— Mais si... attends donc... Si nous la faisons faire ici ? Nous achèterions un patron et du tissu, du satin par exemple, de belle qualité naturellement, de très belle qualité. La petite Louise, la fille de Mme Chassevent, celle qui travaillait chez Lecourt et qui est si adroite, te ferait cela dans la perfection. C'est pour quand... cette invitation ?...

— Pour le 26.

— Bon. Ça nous fait onze... douze... ça nous fait seize jours... C'est beaucoup plus qu'il n'en faut. Elle a beaucoup de goût, cette petite Louise, et avec un bon modèle, que tu choisiras toi-même, bien entendu, quelque chose de très jeune fille, tout à fait à la mode, tu seras à croquer...

— Tu crois que... s'extasia Josette, que nous pourrions...

— Mais certainement...

— Ça ne... coûtera pas trop cher... tu es sûre ? Je ne voudrais tout de même pas que...

— Taratata... Veux-tu bien te taire ? Puisque je te dis que je me charge de tout.

— Nous pourrions la faire en velours chiffon, du velours blanc, très léger, tu ne crois pas ?

— Ce serait épatant ! Dépêche-toi de choisir ton modèle maintenant et choisis bien, n'est-ce pas, je veux que ma fille soit la mieux.

— Oh ! la mieux ! se récria Josette.

— Une des mieux, en tout cas. Il y aura beaucoup de monde, je parie. Ils connaissent tout Paris ces Darchambeau ! Comment est-elle, leur fille ? Gentille ? Tu ne m'en as jamais parlé. Il est vrai qu'elle ne va sans doute que fort rarement au bureau. Ils ont un fils aussi, je crois, qui était à l'étranger, en Allemagne.

— Non, fit Josette, c'est en Amérique qu'il était. Il est rentré depuis quelques jours. Je ne le connais pas, mais on dit qu'il est très bien. Quant à Mlle Emilienne Darchambeau, qui vient d'avoir vingt et un ans...

— Comme toi, ma chérie !

— Comme moi, oui... mais pour moi on ne donne pas de bal.

— Tu auras le sien... C'est une chance que tu sois invitée. Tu ne crois pas que c'est elle qui...



Elle entend un « excusez-moi » prononcé par une

— J'allais te le dire. Ça ne peut être que Mlle Emilienne qui ait eu cette idée, en effet, et pourtant elle n'a pas la réputation d'être aimable. Elle est assez... comment dirais-je... pas précisément fière, non, mais distante. Ainsi, quand il lui arrive de venir au bureau, elle ne parle guère aux employés. Elle me connaît, naturellement, parce que je suis au standard téléphonique, mais je n'aurais jamais cru qu'elle savait mon nom.



Roman Complet

par

Marcel Idiars

ILLUSTRATION DE HALLE

— Vous allez joliment bien vous amuser, fit Mme Vidal. L'ennui est que ça finira très tard, mais tant pis, tu prendras un taxi...

— Oh! un taxi...

— Bah!... Tu n'as pas tellement souvent l'occasion d'aller au bal, ma pauvre chérie, et pour une fois que cela t'arrive...

Josette ne répondit rien, du moins rien qui se puisse exprimer avec des mots, mais la façon dont elle se serra contre sa mère et l'embrassa sur les deux joues, ne le céda en aucune façon aux plus éloquents remerciements.

Joyeuse, Josette alla annoncer la grande nouvelle à Christiane, dite Cricri, et à son frère Noël, deux mignons jumeaux de huit ans, qui composaient avec sa mère et elle-même toute la famille.

Ils voulurent immédiatement savoir s'il y aurait des gâteaux à cette soirée, dont ils ne se faisaient qu'une idée assez imprécise, et, sur la réponse affirmative de leur sœur, lui firent promettre solennellement de ne pas les oublier.

— Quand je serai grande, annonça Cricri, et que j'irai au bal, je te rapporterai mes gâteaux.

— Moi aussi, fit Noël en secouant ses boucles blondes, tu les auras tous, Josette.

— Comme si c'était possible! ricana Cricri, en haussant ses minuscules épaules. Les hommes ne vont pas au bal... n'est-ce pas, Josette? Et puis, d'abord, moi, j'irai ajouta-t-il, sans attendre la réponse de sa grande sœur...

— Bien entendu que tu iras, fit Josette.

— Ah! tu vois, triompha le petit garçon, j'irai au bal, moi... j'irai aussi souvent que toi... tous les jours...

Pendant le dîner, ils ne parlèrent pas d'autre chose. Mme Vidal, qui avait eu la douleur de perdre son mari trois ans plus tôt, ce qui avait motivé l'entrée de Josette chez Darchambeau, raconta ses souvenirs de jeune fille. De son temps, et ce temps était si proche que rien ne devait avoir changé, on dansait le fox-trot et le two-step...

— Je me souviens, dit-elle, de mon premier bal comme si c'était d'hier. C'est une chose qu'on oublie rarement... j'avais dansé, très mal, je l'avoue, avec un grand jeune homme qui dansait encore plus mal que moi, s'il est possible... Nous étions si bien conscients de notre maladresse que par la suite, il me demanda de "bavarder" notre two-step au lieu de le sautiller. J'acceptai, avec plaisir, et nous avons recommencé notre danse parlée plusieurs fois durant cette soirée.

"Il me disait, en riant, je le vois encore, le pauvre garçon: "Je n'ai jamais autant "dansé" que ce soir, mademoiselle, et avec autant de plaisir... Voilà comme je comprends le bal."

— Vous vous êtes revus? demanda Josette, que ce détail intéressait tout particulièrement.

— Revus! Je crois bien, fit Mme Vidal en écrasant furtivement une larme au coin de sa paupière. Nous nous sommes fiancés et mariés... Le grand jeune homme dont je vous parle, c'était votre cher papa, mes chéris. Votre cher papa, qui serait si heureux et si fier, aujourd'hui, s'il voyait sa Josette aller à son premier bal...

"Pauvre papa, ajouta-t-elle, aimait-il assez les soirées et les bals! Il s'y amusait comme un enfant et pourtant, je n'ai jamais été capable de lui faire apprendre un pas convenablement, il dansait en dépit du bon sens, il était le premier à en convenir, mais aussi quel merveilleux causeur!... Quand on

avait "bavardé une danse" avec lui, on ne songeait plus à remuer les jambes plus ou moins en cadence, on l'écoutait...

"Aujourd'hui, dit Mme Vidal, la mode des bals blancs, c'est-à-dire des soirées dansantes où jeunes gens et jeunes filles sont invités à l'exclusion de leurs parents, est de plus en plus en faveur. C'est une mode qui nous vient d'Amérique, à ce que j'ai entendu dire, et comme tout ce qui nous

ix assurément contrite et se retrouve adossée au chambranle d'une porte...

— Tu vois bien que si... Il n'y a d'ailleurs rien d'extraordinaire à ce qu'elle t'ait remarquée. Tu as toujours été très bien notée chez Darchambeau.

— Oui, mais de là à m'inviter à leur bal! Il est vrai que je ne suis certainement pas la seule... Ils auront sûrement invité la secrétaire de M. Edouard, Mlle Laporte, et l'autre, la correspondante pour l'anglais, et l'allemand, Mlle Carteuveld.

vient de très loin, ça nous paraît charmant... j'aurais pourtant beaucoup aimé te voir, ajouta-t-elle en se tournant vers Josette dont la joie faisait rosir délicatement les joues.

— Mais tu me verras, maman, fit la jeune fille, quand je partirai... Et, quand je serai rentrée... je te raconterai tout.

— Et tu n'oublieras pas les...

— Les gâteaux... Non... je n'oublierai pas les gâteaux, vous deux, les gourmands. Ne croyez pas, cependant, que je vais risquer de tacher ma robe pour vous faire plaisir. Vous aurez des bonbons, à condition que ce soit des bonbons secs et que je puisse les fourrer dans mon sac à main sans qu'on me voie.

Cricri et Noël durent se contenter de cette promesse. Evidemment, on ne pouvait pas s'exposer à salir une si belle robe. Une robe "comme pour une princesse", avait dit Cricri à son frère qui en ouvrait des yeux tout ronds, encore qu'il n'eût qu'une très vague notion des robes que portent d'habitude les princesses quand elles vont danser au son du jazz band.

Sans perdre une minute, sitôt les enfants couchés, Josette et sa maman passèrent en revue les journaux de modes que collectionnait la jeune fille et peut-être bien Mme Vidal elle-même, en souvenir des temps heureux où les appointements de son cher disparu lui permettaient certaines folies à jamais défendues.

— Celle-ci... Non, celle-là... ou bien cette petite, dans le haut de la page, avec cette écharpe ton sur ton.

Josette avait toujours peur que ce ne soit trop cher; Mme Vidal, au contraire, craignait que ce ne soit pas assez beau...

— Si nous choisissons un modèle trop compliqué, disait Josette, Mlle Chassevent n'arrivera jamais à le copier.

— Mais si... mais si... elle travaillait chez Lecourt, assurait Mme Vidal. C'est une des meilleures maisons de la place Vendôme et, justement, je me souviens qu'elle était seconde apprentie à l'atelier du flou; les robes du soir, c'est ce qu'elle réussit le mieux.

Elles finirent tout de même par tomber d'accord et, le lendemain, Mme Vidal alla acheter aux bureaux de "La Femme de France" le patron correspondant au modèle choisi, un modèle adorable, il n'y avait pas d'autre mot, et qui ne demanderait qu'un métrage insignifiant, à ce que prétendit la mère de Josette, qui devait se charger également de rapporter le velours chiffon ivoire et les quelques fournitures indispensables.

Et, pendant quatre jours, le temps que réclamait Christophe Colomb pour découvrir un monde nouveau, le petit logement des dames Vidal connut la fièvre des grandes réalisations.

Josette, sitôt rentrée du bureau, allait voir "comment ça allait" et se faisait régulièrement houspiller par la petite Louise, une petite Louise aux cheveux en bataille, rogue, exténuée, et pleinement satisfaite, autour de qui tournaient Cricri et Noël, muets d'admiration.

Le troisième jour, déjà, après le deuxième essai, on avait respiré. On savait que ce serait réussi. Le quatrième jour, ce fut du délire... La robe était... magnifique, presque immatérielle, tant elle était légère et mousseuse, on aurait dit une corolle de lis drapée autour de la tige.

Josette qui l'avait "passée" — Mlle Chassevent disait passée — osait à peine avancer, et pas du tout s'asseoir, mais tout le monde, les jumeaux y compris, déclara que ja-

mais, jamais, au grand jamais, on n'avait vu quelque chose d'aussi joli, d'aussi ravissant.

— Tu es belle comme les amours! assura Mme Vidal.

Et Cricri et Noël de répéter:

— Elle est belle comme les amours. Mlle Chassevent, modeste, voulut bien convenir qu'elle avait eu très peur de ce modèle, tout en style, mais qu'elle estimait la robe absolument réussie...

— Chez Lecourt, dit-elle, on l'aurait immédiatement choisie pour la grande collection, celle qu'on ne montre qu'à un tout petit nombre d'acheteurs.

Quant au prix, Mme Vidal, dont c'était le secret, prétendit n'en pas souffler mot, et Josette en resta aux hypothèses. Pour se consoler, elle se dit que ce modèle, pas trop marqué, pourrait lui faire deux ou trois hivers.



Les Ombres

★

*Vous avez mis à mes côtés des ombres frêles
Qui semblent mesurer leur allure à mon pas :
La solitaire que je suis n'éprouve pas
D'impatience à les sentir si proches d'elle.*

*Vous avez pris ce que les corps avaient jadis
De beauté trop vivante et d'ardeurs inquiètes,
Et vous m'avez laissé de grandes silhouettes
Et des profils perdus et des traits indécis.*

*Nous voyageons ensemble au grands pays des heures.
Je ne sais quel amour surhumain nous unit.
L'horizon s'ouvre à nous quand la route finit
Et le soir nous ramène à la même demeure.*

*Leur voix m'arrive ainsi que des lambeaux de vent;
Leur regard dans les airs se noue et se dénoue...
O disparus! Je sens que glissent sur ma joue
L'haleine et le baiser que vous aviez vivant!*

*Lorsque le crépuscule amollit votre épaule,
Disperse votre rire et rend vagues vos yeux,
Vous semblez vous dissoudre au large dans les cieux,
Et je ne sais le nom des ombres qui me frôlent.*

MARIE LE FRANC

Au bureau, elle avait vainement essayé de savoir qui, de ses collègues, partageait sa bonne fortune, mais à son grand étonnement, toutes les fois qu'elle avait orienté la conversation sur la soirée du 26, elle s'était heurtée à une totale indifférence, pour ne pas dire plus et, prudente, elle s'était abstenue de dire à quiconque qu'elle avait reçu une invitation.

Au cas où les autres employés n'auraient pas bénéficié de cette... faveur, elle aurait été désolée de leur faire bien inutilement de la peine. Elle n'en croyait rien, d'ailleurs, et sa secrète conviction était que Mlles Laporte et Carteuvel d'étaient invitées toutes les deux mais se taisaient pour lui en faire la surprise, ainsi que M. Diaz, le chef du bureau, qui se croyait, de bonne foi, l'homme le mieux habillé de Paris après M. André de Fouquières.

Ainsi que font les conscrits en mal de liberté, et avec non moins d'impatience, Josette comptait les jours qui

la séparaient du premier grand événement de sa vie de jeune fille.

Premier bal... Premier émoi... Initial contact avec la vie... Première joie... peut-être premier chagrin...

II

Et le grand jour vint, un jour semblable aux autres, sauf que Josette, qui était un peu scandalisée de le voir accueillir avec tant d'indifférence par ses collègues du bureau, décidément bien dissimulées ou bien malheureuses.

Il lui semblait presque incroyable que les gens qu'elle croisait dans la rue et qui revenaient de leur travail avec le même air lassé et désabusé et accomplissaient machinalement les mêmes gestes que la veille demeurassent insensibles à la joie qu'elle ressentait si intensément.

ses chefs-d'œuvre à la flatteuse lumière d'une soirée dans le grand monde, dans le vrai grand monde, le brave homme élaborait sur l'innocence de Josette une composition inédite, assurément fort réussie, mais peut-être un peu... compliquée, trop savante, trop parfaite pour tout dire.

— Et voilà! dit-il, après trois quarts d'heure d'efforts. Qu'est-ce que vous dites de cela?

Josette ne put qu'admirer. Elle était, d'ailleurs, dans une disposition d'esprit qui lui interdisait de trouver quoi que ce soit autrement que très bien. Mme Vidal, heureusement, ratifia ce jugement, la coiffure de Josette était charmante et Cricri et Noël firent chorus.

Ensuite vint l'habillage, que présida Mlle Louise, et qui s'effectua sans accroc, encore qu'avec une certaine lenteur qui ne laissa pas d'impatienter l'infortunée Josette.

— Dame! faisait Mlle Chassevent. Faut souffrir pour être belle. Si vous croyez que les femmes élégantes dont vous admirez les photographies dans les illustrés, s'habillent à la va-vite, vous vous trompez.

Un point ici, une épingle là, pour accuser ce pli, un pli qui n'aurait pas l'air naturel s'il l'était réellement... et voilà...

— Ravissante!...

Le mot leur échappa à toutes les deux, fidèlement répété par les jumeaux et bientôt même par Josette, car, en fait, c'était rigoureusement vrai... Josette était tout simplement délicieuse de grâce et de jeunesse.

— Vous allez avoir un de ces succès! prophétisa Mlle Chassevent avec un rien de mélancolie, que tempérait l'orgueilleuse satisfaction de la réussite. Ce que je voudrais être à votre place!

Josette comprenait cela. Aussi bien n'aurait-elle pas cédé sa place pour un empire.

Il était l'heure. On était en fin d'avril et le temps encore très frais lui permettait d'utiliser son manteau d'hiver, le seul dont elle disposait; pas bien épatant évidemment, ce manteau, mais, comme disait Mlle Louise, une fois que vous l'aurez mis au vestiaire, ni vu ni connu...

— Tu as des autobus jusqu'à minuit trente, fit Mme Vidal, mais tu sais, si tu veux rester plus tard, ne te gêne pas... Prends un taxi. Je suis bien sûre, d'ailleurs, qu'à cette heure-là tu ne songeras pas encore à rentrer.

— Et n'oublie pas les... bonbons, ajouta Cricri en désignant le petit sac de velours ivoire assorti à la toilette que lui avait habilement confectionnée Mlle Chassevent.

Josette promit. Elle n'oublierait rien...

Très vite, elle accomplit le trajet qui la séparait du vaste hôtel particulier où habitaient les Darchambeau. Ce trajet, elle le faisait tous les jours, les bureaux du grand entrepreneur occupant tout le second étage de l'hôtel, mais jamais peut-être ne lui parut-il si long.

Est-ce assez ridicule, voilà que, tout soudain, maintenant qu'elle est arrivée, une peur insensée lui vient: elle craint de n'être pas assez bien... pas aussi bien que les autres, que ces belles dames qu'elle voit s'engouffrer sous cette marquise rouge qui, du portail jusqu'à la chaussée, dresse sa voûte écarlate.

Allons donc... Elle est charmante... Sa mère le lui a dit et sa mère doit savoir, Mlle Chassevent aussi, elle s'y connaît; Mlle Chassevent lui faisait encore remarquer tout à l'heure que ce n'était pas toujours les robes les plus chères qui étaient les plus jolies. S'il suffisait d'être riche pour être élégante, ce serait trop facile.

Le cœur lui bat, ah ! ça oui, terriblement, tandis qu'elle passe entre les deux rangées de curieux et de curieuses qu'un agent débonnaire essaie vainement de faire circuler. Il lui semble qu'on ne l'a jamais autant regardée. Après tout, ce ne peut être que parce qu'on la trouve gentille.

Un valet de pied, à la vérité fort impressionnant, l'invite à quitter son manteau et, poussée par le flot mouvant des invités, Josette pénètre dans une sorte de hall rutilant de lumière.

Elle est très... émue, beaucoup plus qu'elle ne le souhaiterait, mais, à tout prendre, cela n'a rien que de très naturel. A sa place, tout le monde se sentirait embarrassé. Ce sont ses débuts; quelle est la jeune fille qui n'a pas un peu perdu contenance le soir de son premier bal !

Si encore elle apercevait l'une ou l'autre jeune fille qu'elle connaît, Mlle Carteuvel ou la secrétaire de M. Darchambeau, mais c'est comme un fait exprès, elle ne voit autour d'elle que des visages inconnus.

Sans doute se fait-elle illusion, mais elle a l'impression que tout le monde la regarde. A deux reprises, déjà, tandis qu'elle se faufilait le long des groupes, il lui a paru que les gens s'arrêtaient de parler.

« Que puis-je bien avoir de si extraordinaire, se dit Josette, pour qu'on me considère avec cette insistance ? »

Elle est arrivée, maintenant, tout à l'extrémité du hall et, de plus en plus hésitante, pénètre dans un grand salon où des couples dansent avec une application et un sérieux qui la laissent quelque peu rêveuse.

« Il n'ont pas l'air de s'amuser », songe-t-elle.

Mais, évidemment, elle doit se tromper, elle s'est fait une telle fête de cette réception que sa propre désillusion la porte tout naturellement à suspecter le plaisir qu'y prennent ces jeunes gens et ces jeunes filles.

Pourquoi, aussi, est-elle à ce point désenchantée ? Est-ce donc qu'elle espérait que ce monsieur d'un certain âge, qu'elle voit parlant avec animation au milieu d'un groupe et qui n'est autre, elle l'a immédiatement reconnu, que M. Edouard Darchambeau, « le grand patron », se précipiterait à sa rencontre et lui ferait les honneurs de la soirée ?... Non, bien sûr...

Trouve-t-elle que la fête n'est pas réussie, que les toilettes sont moins sensationnelles qu'elle ne le croyait ? Absolument pas ; les toilettes sont ravissantes, les jeunes gens impeccables, de vraies gravures de mode. Josette souffre tout simplement de se sentir isolée, perdue, en quelque sorte, au sein de cette élégante cohue, ou, pour mieux dire, dépaylée.

Les autres jeunes filles qu'elle voit autour d'elle rire et bavarder sont toutes, ou presque toutes, accompagnées d'un sémillant cavalier ou d'une dame qui est très certainement leur mère ou quelque parente, et cela n'est pas sans la surprendre, après ce que sa mère lui a dit touchant les bals blancs.

Celui-ci ne serait donc pas un bal blanc, ou alors aurait-on oublié d'inviter sa maman ? Sans doute est-ce pour cela qu'on la regarde. C'est parce qu'elle n'a pas de cavalier et pas davantage de chaperon.

Cette impression lui est devenue si pénible qu'elle a presque envie de s'en aller. Si elle ne craignait pas de causer une grande déception à sa chère maman, qui s'est donné tant de mal et qui a dépensé tant d'argent pour lui permettre d'aller à ce bal, elle s'en irait...

Elle jurerait même que certains, les jeunes filles principalement, la regardent avec, au coin des lèvres ce petit

sourire indulgent moqueur qu'ont les femmes pour juger leurs pareilles, et si bas qu'elles aient été proférées, elle est certaine d'avoir entendu chuchoter des remarques désobligeantes.

Ça, tout de même, ce serait plus qu'elle n'en pourrait supporter.

Mais, soudain, le visage de Josette s'éclaire; elle vient d'apercevoir Emilienne Darchambeau en l'honneur de qui on donne ce bal.

Se frayant un passage à travers les groupes, elle s'empresse d'aller la rejoindre. C'est bien le moins qu'elle la remercie de lui avoir envoyé une invitation.

— Mademoiselle, fait Josette, je... croyez bien que je vous suis...

La fille d'Edouard Darchambeau la considère avec un rien d'étonnement, et, sans lui laisser le loisir d'achever, lui jette précipitamment:

— Enchantée de vous voir... Mademoiselle...

Et comme Josette, interdite, se demande ce qu'elle doit faire, elle ajoute:

— Vous ne dansez pas ?

Josette s'apprête à lui répondre qu'elle ne demande pas mieux que de danser, qu'elle ne songe qu'à cela, mais déjà, Mlle Darchambeau s'est tournée vers un nouvel arrivant, un grand jeune homme blond comme un archange, et, sans plus se soucier de Josette que si elle n'avait jamais existé, disparaît avec lui.

Les larmes lui en viennent aux yeux... Pour le coup, c'en est trop.

« Je m'en vais ! » se dit Josette.

Une danse endiablée, un de ces pas de sauvages qui nous viennent d'Amérique et que la terre de l'oncle Sam a cru devoir échanger avec nous, valeur pour valeur, contre M. Maurice Chevalier, vient de commencer, mais Josette n'en a cure.

Danseurs, danseuses et vous, belles et nobles dames d'âges imprécis, qui faites tapisserie le long des lambris d'or, tout lui est devenu hostile. Josette s'en va, elle en a assez... elle sent que si elle restait cinq minutes de plus, elle fondrait en larmes. Et c'est ça qui serait du joli de fondre en larmes au beau milieu de ces inconnus qui la regardent comme une bête curieuse !

Poussée par-ci, heurtée par-là, elle se glisse dans la foule, sans souci des protestations indignées des couples à qui sa course impétueuse fait perdre le rythme illusoire d'une danse qui n'en comporte aucun.

Déjà, elle est parvenue à se faufiler, au prix de mille efforts, à l'extrême bout de la salle, quand tout à coup un remous plus violent que les autres manque de la faire tomber.

Elle entend un « excusez-moi » prononcé par une voix assurément contrite et, la seconde d'après, se retrouve adossée au chambranle d'une porte, un peu étourdie, légèrement décoiffée, mais, Dieu merci, saine et sauve...

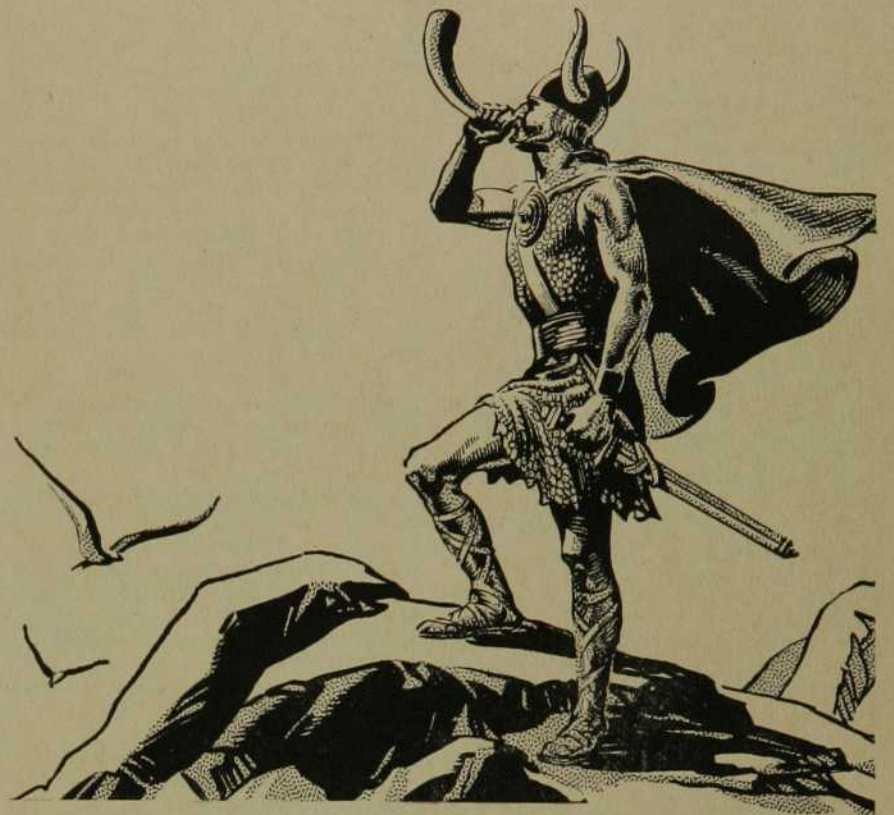
Pas tout à fait, pourtant... car si la collision l'a laissée sans mal, elle constate avec effroi qu'elle vient de perdre, comme la célèbre Cendrillon, de légendaire mémoire, son soulier...

Aujourd'hui, quand elle évoque cet épisode, elle en rit volontiers... Seulement, dame, ce soir-là, elle n'avait vraiment pas envie de rire...

Qu'on imagine, en effet, sa confusion et son embarras, de se voir non seulement arrêtée dans sa fuite, mais encore obligée d'aller chercher refuge parmi ces dames tapissières sur cette banquettes de velours flamboyant !

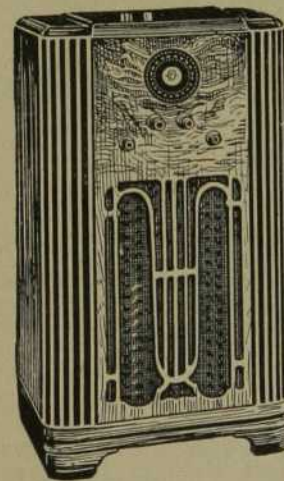
Dans les contes, parbleu... les choses s'arrangent d'elles-mêmes et Cendrillon, après la perte de son soulier de menu vair, n'en poursuit pas moins sa course, mais, dans la vie, il en est malheureusement autrement et Josette ne se voyait nullement sau-

SUPRÊME En Sonorité



La transmission — et la réception — du son ont fait des progrès inouïs depuis la corne des Normands... progrès attribuables à un très petit nombre d'organisations. La Northern Electric est l'une de ces organisations... ayant contribué, comme pas une, à tous les perfectionnements apportés à la transmission du son.

« Suprême en Sonorité » n'est pas un vain mot... C'est un titre que la Northern Electric s'est acquis... avec l'introduction au Canada du cinéma parlant, du système de diffusion de la parole par haut-parleurs, de la radio. La Northern Electric a joué dans tout cela un rôle de premier plan.



Modèle 801 — Récepteur C. A., pour réception TOUTES-ONDES. Un modèle console d'une rare beauté, pourvu de caractéristiques exceptionnelles qui le classent dans une catégorie à part. \$154.50
Nouveau bas prix
Autres modèles à partir de \$66.50

Le nom Northern Electric est lié au nom même de la radio, depuis les premiers temps de l'appareil à cristal. C'est la Northern Electric qui a conçu et fabriqué la plupart des postes émetteurs que vous captez. N'est-il donc pas logique que la Northern Electric soit à même de fabriquer les appareils les plus capables d'entendre ces postes émetteurs... et de vous procurer tous les perfectionnements nouveaux ?

C'est encore la Northern Electric qui a créé plusieurs des perfectionnements les plus importants apportés aux appareils récepteurs. L'an dernier, elle lançait la Réception Cousinée. Cette année, elle présente: Nouvelles lampes métalliques; Réception CentrOmatique (avec ses 10 avantages exceptionnels); Sélectivité contrôlée; Construction ancrée; Réception sur ondes courtes perfectionnée 400%; et suppression de 104 sources de dérangement et de bruit.

Aucun autre appareil que le Northern Electric ne peut vous procurer tous ces perfectionnements sensationnels... pourquoi alors acheter un appareil moins avantageux ?

LA COMPAGNIE
Northern Electric
LIMITÉE

UN SERVICE NATIONAL ÉLECTRIQUE

ST-JEAN, N.-B. HALIFAX QUEBEC MONTREAL OTTAWA TORONTO
HAMILTON LONDON WINDSOR NEW LISKEARD SUDBURY WINNIPEG PORT ARTHUR
REGINA CALGARY EDMONTON VANCOUVER VICTORIA

tant à cloche-pied à travers le hall, à la grande joie d'une assistance déjà si peu encline à l'indulgence.

III

Il y avait bien trois minutes qu'elle maudissait le butor et grossier personnage qui l'avait bousculée sans même s'excuser lorsque, tout soudain, une voix dont le timbre ne lui était pas inconnu prononça :

— Vous... l'avez...

— Oui... euh... j'aurais dû évidemment commencer par vous présenter mes très humbles excuses, mais je risquais de le perdre de vue...

Josette aperçut d'abord son petit soulier de satin blanc, dont elle se saisit avec empressement, et ensuite la main qui le lui tendait et le propriétaire de cette main, lequel, pour mieux implorer son pardon, sans doute, avait mis un genou en terre et prétendait l'aider à se chauffer.

— Je suis, dit-il, désolé de ce qui est arrivé. Je vous avais vue parler à ma sœur et j'allais vous supplier de m'accorder cette danse, quand, je ne sais pourquoi, vous vous êtes mise à courir, j'ai voulu vous rattraper...

— Mais vous ne m'avez toujours pas dit que vous me pardonniez, mademoiselle...

Josette a grande envie de répondre que telle n'est pas son intention, seulement, voilà ce butor et grossier personnage a si jolie tournure et la regard de si aimable façon qu'elle ne se sent vraiment pas le courage de lui en vouloir.

— Je me permettrai d'invoquer comme circonstances atténuantes, ajoute le jeune homme, que c'est moi qui vous ai rapporté votre soulier.

Etant femme, elle ne veut pas avoir l'air d'absoudre trop vite le coupable.

— Vous avez failli me faire tomber, dit-elle.

— Pour vous rejoindre... uniquement pour cela, je vous assure.

— Singulière façon!

— Je ne l'ai pas fait exprès. Vous marchiez... tellement vite...

— Et vous vouliez, dites-vous, m'inviter à danser?

— Exactement...

— Est-ce, aussi une circonstance atténuante?

— Non, répond immédiatement le frère d'Emilienne Darchambeau, ça, c'est une circonstance aggravante, parce que tout le plaisir que je me promettais de cette danse était pour moi. Nous dirons, si vous le voulez bien, que c'était le mobile du... délit, mais vous reconnaîtrez qu'il n'y a pas eu préméditations.

Josette ne peut s'empêcher de sourire et, ma foi, quand une jeune fille sourit, qu'elle n'a pas envie de dire "non" et qu'elle n'ose pas encore prononcer "peut-être", c'est absolument comme si elle avait répondu "oui".

Du moins, est-ce de cette manière que William Darchambeau, dit Willy, retour d'Amérique, croit devoir interpréter ce sourire.

— Voilà qui est arrangé, dit-il, et j'en suis bienheureux, mais il nous faudra attendre la prochaine danse.

— Parce que celle-ci vient juste de finir...

Un peu estomaquée tout de même par tant de désinvolture, Josette sent une large et puissante main se saisir de la sienne.

— Maintenant que nous avons fait la paix, prononce le jeune homme, il

ne me reste plus qu'à vous supplier de m'accompagner au buffet. Vous devez avoir horriblement soif, mademoiselle, après toutes... ces émotions.

Elle voit, fixés sur elle, deux yeux rieurs dans la plus sympathique physionomie qui soit et, comme bien on pense, ne se fait pas autrement prier pour accepter.

Traverser le salon de bout en bout au bras de ce sémillant cavalier, au bras du fils de la maison, quelle plus belle revanche peut-elle désirer!

Cette fois, ce ne sont plus des rires plus ou moins étouffés qu'elle surprend sur son passage, mais une surprise qui revêt pour certaines toutes les apparences de l'envie. On jalouse cette jeune fille inconnue, assez fortunée pour capter l'attention du maître de céans. On la jalouse, mais on ne songe plus à la critiquer.

— Je suis d'autant plus heureux de vous avoir rencontrée, lui confie son cavalier, qu'au moment où je vous ai aperçue, j'avais une furieuse envie de m'esquiver... Ma sœur ne me l'aurait jamais pardonné.

Josette ne croit pas devoir lui avouer qu'il en est exactement de même en ce qui la concerne, encore que pour des raisons assez différentes sans doute.

— Vous ne vous amusez pas? dit-elle.

— Pas... follement. Mais je compte bien me dédommager, maintenant que je vous ai déniché. Voyons, que peut-on vous offrir... glace, orangeade, café frappé, champagne?

Josette hésite.

— Champagne? propose le valet en livrée en lui tendant une coupe ourlée de mousse argentée.

Voilà qui met fin à son indécision. Aussi bien tout le monde, ou à peu près, prend du champagne. Elle fera donc comme tout le monde.

Son compagnon ne cesse de la regarder, amusé de lui voir faire cette petite grimace si caractéristique que font presque toutes les jeunes filles quand il leur arrive de fourrer leur petit nez dans le vin pétillant.

— Un gâteau sec? Un éclair?

Josette songe à Cricri et à Noël... Mais ce n'est guère facile de fourrer toutes ces bonnes choses dans son sac à main. Elle accepte, pourtant, et puise sans réserve dans l'assiette que Willy Darchambeau a déposée devant elle, guettant le moment où il détournera la tête pour entr'ouvrir son sac, sans être vue.

Là! Ça y est! Les jumeaux auront leurs bonbons. Elle est à la fois heureuse et un peu confuse, car, enfin, elle aussi a beau se dire que ces bonbons sont à elle, puisqu'on les lui offre, son geste ne lui fait pas moins l'effet d'un larcin, et la pauvre Josette se sent devenir écarlate.

— Et maintenant, lui dit gaiement son cavalier, vous voudrez bien, je pense, mettre le comble à ma félicité en m'accordant cette blue.

Josette n'a pas le temps d'acquiescer que déjà Willy Darchambeau l'a entraînée et les voilà glissant en mesure, avec ce même air appliqué qu'ont les autres danseurs et que prennent invariablement les gens dont l'unique préoccupation est de compter leurs pas.

— Vous dansez à ravir, fait le jeune homme.

Josette pourrait à bon droit s'étonner d'une aussi flatteuse opinion de ses très modestes talents, et sans doute protesterait-elle si la vue le Mlle Emilienne Darchambeau, qui les regarde évoluer avec une trop évidente curiosité, ne lui suggérerait un monde de réflexions.

"Il ne sait pas qui je suis, se dit Josette. Personne ne s'est chargé de nous présenter l'un à l'autre, tout juste s'est-il contenté de me rappeler

qu'il m'a vue parlant à sa sœur, ce qui est une façon habile de se présenter soi-même, comme ne peut manquer de le faire un homme bien élevé. Mais si je suis supposée connaître son nom, il ignore absolument le mien, il me croit évidemment une amie de sa sœur Emilienne, et tout à l'heure, quand il me quittera, en admettant qu'il ne songe pas à le lui demander, elle se chargera, elle, de le lui apprendre, et aussi, et surtout, que je suis une de leurs employées, la préposée au standard téléphonique.

"Je préfère, décidément, le lui dire moi-même. Je ne voudrais pas, tout de même, avoir l'air de..."

— Et ce qui me plaît en vous, murmure à mi-voix Willy Darchambeau, c'est... mais vous allez encore vous fâcher!

— Me fâcher, pourquoi me fâcher?

— Parce que vous pourriez vous imaginer que c'est de ma part une pure flatterie, alors que je suis absolument sincère.

— Vous disiez "encore"? questionne Josette, qui croit avoir mal entendu.

— Oui... à l'instant... j'ai bien compris que vous me boudiez. Vous ne disiez plus rien et vous aviez l'air tellement préoccupée. C'est la seconde fois que je vous vois cette figure-là, la première c'était tout de suite après notre... rencontre, quand vous cherchiez votre soulier. Je ne puis quand même pas passer ma vie à vous demander pardon.

Cette idée la fait sourire presque malgré elle. A-t-on idée, en effet, de mendier le pardon de son employée!

— A la bonne heure! s'exclame Willy Darchambeau, vous souriez... Si vous saviez comme cela vous va mieux... vous ne feriez que cela la journée durant. Quand on a votre grâce et votre beauté... je... je ne crains pas de le répéter, je ne le répéterai même jamais assez, on se doit de sourire à la vie, quand ce ne serait que pour remercier la Providence des dons qu'elle vous a prodigués.

Josette sourit toujours, pour une tout autre raison, hélas!

Mais rien ne ressemble plus à un sourire de contentement qu'un sourire de pitié, quand on a l'esprit absorbé par une figure de blue, et qu'on est homme, c'est-à-dire égoïstement inattentif à tout ce qui n'est pas soi.

L'orchestre éparille ses derniers accords. N'est-ce pas le moment de lui parler? Si elle ne s'y décide pas, une autre le fera et... cela devrait lui être bien égal... Elle a été invitée à ce bal, seule de tous les employés, apparemment, car elle est certaine maintenant de n'avoir reconnu, parmi l'élégante assistance, ni les blondes bouclettes de Mlle Laporte, ni les noirs bandeaux de sa collègue Mlle Carteuvel et pas davantage la solennelle prestance de M. Diaz.

Elle a été invitée, donc, et le hasard a voulu qu'elle danse et qu'elle vide une coupe de champagne avec le fils du patron, — nous ne parlerons pas des petits fours qui achèvent de s'agglomérer dans son petit sac, — mais voilà qui est évidemment sans lendemain...

...Evidemment, parce que... enfin... ce jeune homme a beau lui jurer ses grands dieux qu'il est sincère, qu'elle lui plaît comme jamais jeune fille ne lui a plu, qu'elle est ceci et cela et encore cela... demain, dans une heure même, il l'aura totalement oubliée, et il ne lui restera plus à elle, de toute cette histoire, qu'un souvenir, très agréable, certes, mais fugitif, à la façon des belles images qu'on voit sur l'écran d'un cinéma et qui s'effacent quand on fait la lumière...

Pour faire la lumière, il suffit à Josette de réfléchir, de se dire qu'elle

est Josette Vidal et qu'il est, lui, Willy Darchambeau.

Oh! elle n'est pas sotte, Dieu merci, pour prendre cela au tragique. N'est-ce pas déjà une chance qu'elle ait trouvé un cavalier, alors qu'elle se morfondait toute seule comme une pauvre petite!

Seulement, ce cavalier, pour être tout à fait sincère, elle est bien obligée de s'avouer qu'elle le trouve charmant. Pour si clairvoyante qu'on soit, ou si raisonnable qu'on le veuille, on peut tout de même avoir une opinion, et cette opinion, franchement énoncée dans le secret de son cœur est... comment exprimer ça?... est... tout à la louange de ce monsieur.

En admettant — c'est une supposition toute gratuite — qu'il soit M. N'importe qui, un employé comme elle, par exemple, et qu'il lui dise, c'est toujours une supposition: "Mademoiselle, voulez-vous faire de moi le plus heureux des hommes en acceptant de vous appeler Mme N'importe qui?" ou quelque chose dans ce goût-là, elle sent très bien qu'elle accepterait, qu'elle accepterait tout de suite.

C'est une raison, ça, c'est une raison pour se confesser à elle-même qu'il lui plaît infiniment. Sans doute est-ce pour cela qu'elle est si anxieuse d'éviter de lui laisser une mauvaise impression, en lui donnant à penser qu'elle essaie de lui cacher sa condition.

— Dites-moi, fait-il, avec cette impétuosité dont elle a déjà apprécié les effets, dites-moi bien franchement, est-ce que je vous ennuie?

— Mais... pas du tout!

— Pas du tout!... Alors, si je vous proposais de "bavarder la prochaine danse", est-ce que...

Josette pense à un autre monsieur, à une autre histoire, où il était également question de danses parlées. Une histoire qui s'est terminée, comme dans les romans, par un mariage, mais quelle idée ridicule!

— Vous accepteriez?

— J'accepterais.

— Chic! Euh... je veux dire... quelle chance! J'ai tellement envie de vous connaître un peu mieux.

La petite main de Josette a un tressaillement vite réprimé.

— Vous n'avez pas froid, au moins? s'inquiète son compagnon.

Elle fait signe que non. Tout à l'opposé de cet autre qui disait trembler de froid et non de peur, c'est de peur qu'elle tremble, la pauvre Josette, de peur et aussi de regret pour un joli rêve qui va si tôt s'envoler.

— Par exemple, poursuit Willy Darchambeau avec un petit sourire complice, nous allons nous arranger pour que mon aimable sœur ne nous voie pas.

Josette pâlit un peu... Est-ce qu'il entendrait se cacher de... de lui consacrer ses attentions, parce qu'il la juge indigne de...

Mais non, elle est folle, ce n'est pas cela. Il désire tout simplement, et il le lui explique avec un certain humour, qu'Emilienne ne le réclame pas pour faire danser ses autres amies.

— Je le lui avais solennellement juré, fait-il en esquissant une moue désenchantée, mais je ne pouvais pas prévoir, n'est-ce pas, que nous nous rencontrerions, vous et moi, un peu... brusquement et que j'aurais à solliciter votre indulgence.

— Je serais au regret, proteste Josette, qu'à cause de moi, Mlle Darchambeau vous tienne rigueur de...

— Emilienne, elle sera furieuse, naturellement, mais quand elle saura que c'est à vous que je dois d'être resté, elle sera la première à vous remercier; je suppose que vous êtes de grandes amies, ma sœur et vous,

ARRETE LA TOUX. — La toux est causée par l'irritation des voies respiratoires et c'est l'effort pour déloger les obstructions qui proviennent de l'inflammation des membranes muqueuses. Le traitement avec l'huile électrique du Dr Thomas dissipera l'inflammation et, en conséquence le rhume s'arrêtera. Essayez-la et vous serez satisfait.

je dirais même que je l'espère, parce que...

— Comment dites-vous? ... J'ai sans doute mal entendu... vous n'êtes pas...

— L'amie de Mlle Darchambeau, non, répète Josette en rougissant comme un enfant pris au piège.

— Pas possible... fâchées, alors? Une brouille de jeunes filles?

— Non, fait bravement Josette, Mlle Emilienne et moi n'avons jamais été amies, à aucun moment... je... j'aurais dû vous dire cela tout de suite, monsieur Darchambeau, mais je n'en ai pas eu l'occasion, je suis employée dans vos bureaux, je m'appelle Josette Vidal, et je suis au standard téléphonique... ainsi, vous voyez...

— Vous voyez... vous voyez... c'est-à-dire que je vous vois, s'insurge Willy Darchambeau, et comme, Dieu merci, je ne suis pas aveugle, je constate que vous êtes charmante.

— Je vous en prie, monsieur Darchambeau implore Josette.

— C'est juste... Vous n'aimez pas qu'on vous fasse des compliments, j'aurais dû m'en souvenir, mais avouez que c'est dommage, parce que vous les méritez comme personne. Au moins, permettez-moi de vous féliciter de votre robe, elle est délicieuse et... je vous en supplie, sauvons-nous là, vers la droite, c'est la bibliothèque, nous y serons presque seuls, c'est-à-dire juste assez pour sauvegarder les convenances et notre chère liberté.

Il est sincère. Josette en jurerait, encore qu'elle soit forcément assez peu renseignée sur la façon dont il convient de jauger la sincérité du sexe dit fort. Cela doit se voir, se dit-elle, dans les yeux, et, justement, dans les yeux de Willy Darchambeau, des yeux qui ont conservé quelque chose d'enfantin, luit une flamme ardente qui ne peut exprimer que la franchise.

Il est certain, et cela achèverait de la convaincre, si elle ne l'était déjà, que son empressement à la rejoindre, tout à l'heure, n'était nullement simulé. Il a bel et bien couru après elle, ce qui s'appelle courir, et il a manqué, tant était grande sa précipitation, de la faire choir. A défaut d'autres preuves, celle-là en serait une.

Le coup de toudre, alors. Pourquoi pas! D'ailleurs Willy Darchambeau va se charger de lui expliquer ça lui-même, de cette belle voix de contralto où tremble un rien d'émotion.

Il eut dit son ennui, son isolement au sein de cette fête et sa déception de ne rencontrer que papotages et propos oiseux, pour ne rien dire, de maintes médisances toujours à l'affût d'une oreille complaisante.

Elle, maintenant qu'elle a rejeté le voile de l'anonymat, se sent toute joyeuse, toute différente, et ne se fait aucunement prier pour lui parler de ses petites affaires, ainsi qu'il en témoigne le désir. Elle raconte les jumeaux, cite leurs mots, parle de sa chère maman, de son travail, du bureau, de M. Diaz, qui s'inspire d'Adolphe Menjou pour les pantalons de fantaisie et copie Gable quant aux cravates.

Elle bavarde, s'étourdit, oublie qu'elle est Josette Vidal et lui, Willy Darchambeau, oublie l'heure, aussi, l'heure surtout, tant et si bien qu'il est très tard, ou si l'on veut, très tôt le matin quand son cavalier lui propose de la reconduire en auto.

Josette ne demanderait pas mieux, mais objecte-t-elle pour la forme:

— Je ne voudrais pas vous déranger, monsieur Darchambeau.

— Me déranger!... Dites que vous me priveriez d'un grand plaisir en refusant, affirme le jeune homme.

— Alors... je... j'accepte.

Et la voilà qui traverse Paris dans une puissante auto, un Paris à la fois nocturne et matinal, qu'elle ne connaît pas.

C'est le rêve qui continue. — Je viendrai vous dire bonjour, si vous le permettez, samedi prochain, lui dit le frère d'Emilienne en la quittant rue Lacroix, au fin fond de ce quartier désuet et charmant des Epinettes. Vous me présenterez à Mme Vidal.

Le rêve toujours. Un rêve qui est, comme dans l'opérette célèbre, "beaucoup trop beau pour être vrai".

IV

— Et alors, il m'a dit: — Mademoiselle...

— Enfin, j'aurais voulu que tu l'entendes, que tu le voies. Il est grand, pas trop grand, juste la bonne grandeur, entièrement rasé, naturellement, et d'un chic!

Pour la dixième fois, Josette racontait à sa mère le grand événement de sa soirée. Elle ne tarissait pas d'éloges sur Willy Darchambeau, sur sa distinction, son amabilité.

— Et pas du tout poseur, la simplicité même.

Mme Vidal l'interrompt:

Les ROMANS d'amour COMPLETS dans LE SAMEDI

LA SEMAINE PROCHAINE

MIRAGE

par Marcel IDIERS

Un abonnement d'une année au magazine *Le Samedi* représente, en plus des grands feuilletons, nouvelles, articles de toute sorte, l'acquisition de 52 romans intéressants.

— C'est à cela qu'on reconnaît un véritable homme du monde, fit-elle. Les gens du monde ne sont jamais poseurs et encore moins vaniteux, ils n'en ont pas besoin. Mais, il n'a pas dansé qu'avec toi, tout de même?

— Presque... Il m'a tout juste quittée pendant quelques minutes pour faire danser une amie de sa sœur, et, un peu plus tard, pour aller dire au revoir à des amis qui s'en allaient; chaque fois, il s'est dépêché de revenir me trouver.

— Quand je vous ennuierai, vous n'aurez qu'à me remballer, disait-il. — Et tu ne l'as pas remballé... enfin... tu ne lui as rien dit?

— Qu'est-ce que je lui aurais dit? Je le trouvais gentil au possible, moi, et flatteur... Oh! ça, alors... à l'entendre, j'étais la plus jolie du bal.

— Naturellement! — Comment, naturellement... Tu crois qu'il n'était pas sincère? s'enquit Josette, une pointe d'anxiété dans la voix.

— Je ne dis pas cela, fit Mme Vidal. Il était probablement sincère. Pourquoi pas, la plupart des hommes sont sincères, sur le moment, quand ils vous font un compliment, ils croient fermement ce qu'ils disent, mais... ils oublient.

— Oh! ce n'est pas bien, ce que tu me dis là, protesta la jeune fille. Tu vois que je suis contente, que je suis heureuse et...

— Justement, j'ai peur que tu n'aies une déception, s'excusa Mme Vidal. Je serais tellement malheureuse si tu avais de la peine... ma pauvre chérie!

— Mais pourquoi veux-tu que j'aie de la peine?

— Je ne le veux pas! je dis, seulement, que j'en ai peur.

— Peur de quoi? Il a été tout ce qu'il y a de plus gentil, et n'a pas cessé de m'interroger sur ma vie, mes goûts, mes projets... Il est à peine plus âgé que moi, tu sais: vingt-cinq ans, je crois. Il vient de rentrer d'Amérique. Il paraît que là-bas les jeunes gens et les jeunes filles sortent ensemble, le soir, et vont au théâtre et au cinéma sans le moindre chaperon. Il trouve ça peu convenable, et préfère la manière française.

— Mais, vous êtes bien revenus, tous les deux, en auto?

— Evidemment. Seulement, ce n'est pas la même chose. Il me reconduisait, ce n'était pas arrangé d'avancé. Est-ce que je t'ai dit qu'il devait venir me chercher samedi et qu'il avait demandé à faire ta connaissance?

— Qui ça, nous? — Eh bien! mais les autres employés et toi, ceux qui étaient invités à la soirée.

— J'étais seule d'invitée, dit Josette, un peu gênée, je veux dire parmi les employés. Mlle Laporte n'y était pas et Mlle Carteveld non plus, je n'ai même pas vu M. Diaz, mais j'ai peut-être mal regardé. Il y avait un monde fou, et des toilettes... des...

— Ma chérie, tu ne m'ennuies pas, insista Mme Vidal, seulement... il faut que tu dormes. Il est près de deux heures, tu ne vas jamais pouvoir te lever...

— Oh! si, je me lèverai, va, comme d'habitude, je n'ai jamais été en retard, et tu comprends que ce n'est pas maintenant que je risquerais de me faire mal noter.

Mme Vidal sourit. Elle comprenait parfaitement ce que voulait dire sa fille. Plus que jamais elle avait à cœur de se montrer une employée modèle.

Ce que Josette ne disait pas, et ce n'était que trop facile à deviner, c'est qu'elle allait avoir toutes les peines du monde à s'endormir. Tellement de choses lui trottaient dans la tête, une foule de projets, tous plus mirobolants les uns que les autres, et des "je ferai ceci... nous ferons cela", en veut-on, en voilà!

Et qui aurait eu le courage de lui reprocher? Il faudrait n'avoir jamais aimé pour s'étonner de cela.

Elle passa donc une nuit à peu près sans sommeil, ce que les gens qui n'ont aucun amour en tête appellent une mauvaise nuit, mais, à l'heure dite, et les traits reposés par la vertu de sa jeunesse, de cette triomphante jeunesse, qui opère de ces miracles quand on veut bien ne pas en abuser, elle était à son poste.

Sa première idée avait été que son aventure devait être connue et que les autres, Mlle Laporte surtout, allaient l'interroger, mais, très vite, elle se tranquillisa. De toute évidence, personne, au bureau, ne savait qu'elle avait dansé à peu près toute la soirée avec Willy Darchambeau, ni même qu'elle avait assisté à la soirée des Darchambeau, car, s'il en avait été autrement, l'un ou l'autre lui en aurait certainement parlé.

A vrai dire, elle le regrettait bien un peu, mais tout compte fait, elle préférerait ne pas avoir à fournir d'explications. Le simple énoncé de la vérité l'aurait fait suspecter de vantardise. On aurait fait semblant de la croire, mais, derrière son dos, ses camarades l'auraient inmanquablement soupçonnée de se monter la tête. Sa mère, qui pourtant avait pleine et entière confiance en elle, avait eu quelque peine à la croire quand elle lui avait raconté ses exploits.

Mieux valait encore ne rien dire, et puisque personne, parmi le personnel, ne risquait la moindre allusion au bal universitaire de Mlle Darchambeau, le silence s'imposait en quelque sorte de lui-même.

Josette, s'inspirant de Conrart, observa donc un silence prudent, lequel n'était pas sans mérite, car elle brûlait littéralement de faire partager sa joie à ceux qui l'entouraient.

Et que l'on se mette à sa place, aussi. Se voir distinguée par le plus fameux cavalier qui soit, par le fils du patron, et être contrainte de n'en pas souffler mot! Un supplice, tout simplement; encore se consolait-elle en songeant que ce silence diplomatique n'avait rien de définitif et que, dans quelques jours...

Heureusement, il y a sa maman, sa chère maman, toujours disposée, elle, à l'entendre parler de... de ce monsieur. De quoi voudriez-vous que l'entretienne Josette désormais? Et samedi, c'est dans quatre jours; qua-

ETRENNES à

5.00

Qualité
recommandée

Prix abordable



Trousse de toilette, garnie de brosse et pièces associées.



Garniture de cinq boutons de manchette et de plastron, nacre fumée ou blanche — en écrin.

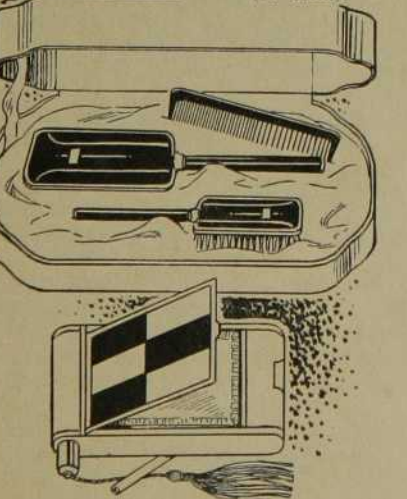


Gourde de sportsman, pour la poche — métal britannia. Gobelet à cocktail, plaqué-argent, fini au marteau.



Bracelet superbe cailloux du Rhin et perles.

Broche aigle-marine et cailloux du Rhin, modèle distingué (pierres synthétiques). Miroir, brosse à tête et peigne, email noir ou vert (en écrin).



Porte-cigarettes et minaudière combinés avec crayon à lèvres.

BIRKS

tre jours, c'est tellement vite passé, quand on n'attend pas, car, quand on attend...

Mais qu'est ceci?... Voici deux fois déjà que des voix manifestement féminines lui demandent Mlle Emilienne Darchambeau, comme si les gens ne savaient pas que le patron possède une ligne particulière qui n'a rien de commun avec le standard du bureau.

Machinalement, Josette "donne" la communication et enfonce la fiche dans le tableau. C'est un geste qu'elle accomplit cent fois par jour et elle n'y fait pas attention, elle attend quelques secondes, puis, quand la communication est engagée, elle rabat le petit clapet de métal.

Seulement, aujourd'hui, ce matin enfin, ce n'est pas tout à fait la même chose, elle sait que les personnes qui demandent Mlle Emilienne Darchambeau étaient hier au bal et les bribes de conversation qu'elle surprend, presque malgré elle, ne peuvent la laisser indifférente. Si quelqu'un allait demander M. Willy Darchambeau! C'est ça qui serait amusant!

En voici une encore — elle a l'habitude des voix et reconnaît immédiatement une voix de femme d'une voix d'homme — qui réclame Mlle Emilienne. Une voix désagréable, pointue, la voix d'une personne antipathique.

Que peut-elle donc avoir de si pressé à lui dire, à Mlle Emilienne, cette dame au timbre perçant?

Pour le savoir, rien de plus simple, il suffirait de disposer les fiches d'une certaine manière et d'écouter. Josette n'a jamais usé de ce moyen que connaissent toutes les téléphonistes, mais cette dame parle tellement haut qu'elle est bien obligée de l'entendre.

Elle s'excuse d'être partie sans lui dire au revoir. Il y avait tellement de monde qu'elle n'a pu la rejoindre ni son frère Willy; ce Willy, d'ailleurs, est demeuré à peu près invisible toute la soirée.

Ah! ah!... voyez-vous cela... Josette sait bien, elle, pourquoi Willy Darchambeau est resté à peu près invisible toute...

— Il a dansé je ne sais combien de fois, reprend la dame, avec une jeune fille en robe de velours crème, une jeune fille que je n'ai jamais vue chez vous.

— Je crois bien, répond la voix de Mlle Darchambeau, c'est une de nos employées.

Pauvre Josette! Que va-t-elle entendre?

— Une de nos employées, invitée par erreur. Enfin, je veux dire que son nom ayant été mêlé, je ne sais comment, à notre liste, elle a dû recevoir une invitation.

— Et, naturellement, elle est venue. — Bien entendu. Il y a des gens qui ne doutent de rien.

"Certains gens surtout... J'aurais dû m'en douter, il suffisait de voir sa robe..."

"Sa robe encore, ce n'était rien, une robe de petite couturière, mais sa coiffure... As-tu remarqué sa coiffure? Un poème!

Et de rire... Josette en a les larmes aux yeux.

Mais la voix reprend presque agressive:

— Ce que je ne comprends pas, c'est que Willy...

— Willy!... Tu ne le connais pas. Il n'aime rien tant que de faire le joli cœur, toujours disposé à recueillir les âmes en peine... Je parierais qu'il lui a fait la cour toute la soirée...

— Tout de même!

— Mais oui... Il est comme ça, il appelle ça "faire le terre-neuve" et il prétend que c'est très amusant.

— Pas possible!

— Comme j'ai l'honneur de te le dire, je l'ai à peine entrevu ce matin,

mais je puis t'assurer qu'il était d'une humeur charmante. Il chantait, ma parole.

— C'est inouï... et, naturellement...

— Il n'attache pas la moindre importance à ces genres d'histoires...

— C'est ce que j'allais te dire. Mais tu avoueras que...

— Je suis entièrement de ton avis, ma pauvre Hélène. Ce sont des façons qu'il aura rapportées d'Amérique. Là-bas, tu sais...

— Je sais, oui. Rien n'a de l'importance.

— Rien, on flirte comme on respire. En pensant à autre chose.

Josette, elle, voudrait bien penser à autre chose... Ne plus entendre l'horrible voix, celle d'Emilienne Darchambeau, prononcer avec Dieu sait quel air moqueur:

— Il appelle ça faire le terre-neuve.

Ces mots-là, elle croit encore les entendre. Elle les entendra toute la matinée et durant tout le trajet qu'elle accomplit pour rentrer chez elle.

Ainsi, il s'est moqué d'elle. Tout le monde s'est moqué d'elle, et cette invitation dont elle ne s'expliquait pas la provenance, c'est par suite d'une erreur qu'elle l'a reçue... Ah! le ton de Mlle Darchambeau pour dire à son amie: "Il y a des gens qui ne doutent de rien... certaines gens." Et on s'est moqué aussi de sa coiffure, on a ri de sa robe... une robe de petite couturière...

Mais il y a lui, ce Willy Darchambeau qui est, ce matin, de joyeuse humeur parce qu'il s'est si bien amusé à "faire le terre-neuve".

Josette voudrait espérer encore, se dire que, peut-être, Willy ne l'a pas trahie, mais la voix de Mlle Darchambeau est là, qui la poursuit, et sa voix et son rire, et les mêmes mots résonnent à ses oreilles, sonnont le glas de son trop beau rêve:

"Naturellement, il n'attache pas la moindre importance à ces genres d'histoires."

Il s'est joué de sa candeur. Il chante maintenant, il chante et elle pleure...

Ce sont, a dit Emilienne Darchambeau, des façons qu'il a rapportées d'Amérique.

V

En arrivant rue Lacroix, Josette avait le cœur gros, bien sûr, mais un autre sentiment s'était fait jour en elle qui, peu à peu, prenait le pas sur sa douleur et l'empêchait, en quelque sorte, d'en ressentir les effets; ce sentiment-là, qui n'était pas importé d'Amérique, mais bien français, c'était la fierté, l'amour-propre.

"Je lui écrirai, s'était dit Josette, je lui écrirai et je lui dirai qu'il est tout à fait inutile de se déranger, je refuserai son rendez-vous... je ne veux pas qu'il vienne me chercher à la maison."

Sa résolution prise, elle en conçut un grand apaisement, et, sans entrer dans le détail, sans donner d'explications, elle fit comprendre à sa mère que, tout compte fait, elle pouvait très bien s'être trompée touchant les intentions de Willy Darchambeau.

— D'après ce que j'ai appris ce matin, dit-elle, en faisant un brave effort pour paraître indifférente, il aurait la réputation d'un garçon assez peu sérieux. Il passe son temps à conter fleurette de-ci de-là, un peu à toutes, sans y attacher d'importance.

"C'est toi qui avais raison, après tout."

— Hélas! mon pauvre petit, soupire Mme Vidal, je le craignais. Qu'est-ce que tu veux, j'ai plus d'expérience que toi, forcément.

— Pour bien lui montrer que je ne suis pas dupe de ses compliments, poursuivit Josette, je vais lui écrire que, je ne sais pas, moi, que nous ne

serons pas là, samedi après-midi, que nous devons aller chez une parente, en province, et que je l'avais tout à fait oublié. Il comprendra.

— Il ne faudrait tout de même pas être impolie, fit doucement la mère de Josette. C'est le fils de ton patron et...

— Je ne risquerai pas de paraître impolie, puisque je lui expliquerai que j'avais complètement perdu de vue cet empêchement. Et puis, tu sais, je suis persuadée qu'il a déjà oublié sa promesse. Il paraît qu'en Amérique, où il vient de passer deux ans, on ne prend rien au sérieux... Les jeunes gens et les jeunes filles échangent des confidences à longueur de journée et puis personne n'y pense plus; ils appellent cela flirter.

— Ma pauvre chérie! je comprends que...

— Que quoi? Tu me crois peut-être désespérée, fit vivement Josette, que son accent trahissait, détrompe-toi. Je suis tout au plus désillusionnée, et un peu confuse, aussi, de m'être laissée prendre aux belles paroles d'un monsieur sans scrupules, d'avoir failli me laisser prendre.

Brave petite Josette! quel courage ne lui faut-il pas pour parler de la sorte, un courage qui est fait de dignité et de respect de soi, le courage des petites filles de France dont le cœur est aussi vaillant que résolu!

Pour être tout à fait véridique, force nous est d'avouer que, maintes fois, durant cette première journée, et aussi pendant celles qui suivirent, les jolis yeux de Josette ne furent pas absolument exempts de larmes. Dame! On n'étouffe pas comme cela un amour dont on a tout espéré.

Il faudrait avoir une pierre à la place du cœur... et ce n'est pas du tout, du tout, le cas de Josette Vidal.

Néanmoins, elle fit comme elle l'avait dit, elle écrivit à Willy Darchambeau une lettre très digne et très polie, pour l'informer qu'à son "grand regret" elle était obligée de s'absenter le samedi suivant et le prier de bien vouloir l'excuser de ce contre temps.

Mme Vidal, encore qu'un peu sceptique touchant la parfaite sérénité qu'affectait Josette, — les mamans voient et sentent beaucoup de choses qu'elles ne disent pas toujours, — évitait de lui parler de ça et Josette, persuadée de lui avoir donné le change, exagérant sa bonne humeur, paraissait s'être consolée.

Elle n'aurait voulu pour rien au monde que sa mère puisse se douter que, durant ces trois derniers jours, elle avait follement espéré que Willy Darchambeau refuserait de considérer sa dérobade comme un réel empêchement et lui demanderait un autre rendez-vous.

C'était, disons le mot, c'était de sa part, plus que de la folie, c'était de la démence, après ce qu'elle avait appris, mais aussi n'est-on pas toujours maître de ses sentiments. Que celle-là qui n'a jamais espéré l'impossible, à vingt ans, avec au cœur une déchirure fort mal cicatrisée!, lui jette la première pierre.

Elle s'était dit qu'on l'avait calomnié, que Willy Darchambeau n'était pas, ne pouvait pas être comme l'avait dépeint sa sœur et qu'au reçu de son mot, de ce mot qui sentait le faux fuyant à dix lieues, il lui écrirait pour lui signifier qu'il désirait la voir au plus tôt.

Mais Willy Darchambeau n'avait pas donné signe de vie. De toute évidence, il acceptait avec une parfaite docilité sa mauvaise excuse et ne témoignait aucunement de son désir de reporter à un autre jour leur rendez-vous. Qui sait? Il était sans doute échangé de voir se terminer aussi élégamment une aventure où il regrettait certainement de s'être fourvoyé.

En se dérobant à son invitation,

elle lui avait évité d'avoir à le faire lui-même. Mais, aussi, ne restait-il à Josette plus aucun espoir, plus aucune illusion.

Et le samedi vint, ce samedi qui aurait dû apporter tant de joie et qui ne promettait maintenant que d'amers regrets.

— Si vous êtes bien sages et si vous avez eu de bonnes notes en classe, avait dit Josette aux jumeaux, je vous conduirai chez le pâtissier; j'irai vous chercher à l'école à quatre heures.

Noël et Christiane avaient sauté de joie et, bien entendu, "on" avait été sages comme des images, et les notes, s'en ressentant, s'étaient élevées jusqu'à l'éloge.

L'école où Cricri et son frère usaient, selon l'expression consacrée, l'un ses culottes et l'autre ses très courtes jupes, était à deux pas de la maison, aussi Josette, le déjeuner terminé et le ménage fait, — elle profitait toujours de son congé hebdomadaire pour aider sa mère à mettre tout en ordre et à "aller dans les petits coins", ces petits coins que la meilleure femme de ménage oublie systématiquement, — ne mit-elle aucune hâte à s'habiller.

Par une cruelle ironie du sort, il faisait ce samedi-là un temps radieux, un de ces premiers soleils d'avril qui vous réchauffent le cœur et vous invitent à la promenade, un temps à marcher à petits pas dans les allées du bois de Boulogne, avec quelqu'un à son côté, qui parlerait d'amour et tous les oiseaux du ciel au-dessus de la tête, piaillant d'allégresse.

Hélas! cette joie-là, Josette ne la connaîtra pas. Elle ira chez le pâtissier, fameuse affaire pour les jumeaux, mais médiocre distraction pour la grande sœur, que personne n'essaiera d'émouvoir.

La jeune fille, ses cheveux enfouis dans une marmotte hâtivement confectionnée pour les protéger de la poussière de ce "grand nettoyage", et un mignon tablier noué autour de la taille, achevait de ranger les bibelots qui font de la musique sur le buffet quand passèrent les autobus, quand, tout soudain, un coup de sonnette impératif arracha la mère et la fille à leurs muettes réflexions.

Qui ça peut-il être? Elles reçoivent tellement rarement de visites! Un marchand de cadres pour photographies ou une placière en machines à coudre, sans doute, une placière qu'il leur faudra éconduire avec de bonnes paroles, des promesses qu'on est certain de ne pas tenir, mais qu'on renouvelle, chaque fois, parce qu'on tient à se montrer aimable.

— Ne te dérange pas, fit Josette.

Et la voilà qui va ouvrir comme ça, sans se méfier, avec son drôle de petit bonichon et son tablier tout de guingois.

Grand Dieu! qu'est-ce qui lui arrive! Mme Vidal a entendu un "oh!" de surprise, immédiatement suivi d'une course éperdue. C'est à peine si elle a le temps d'apercevoir la silhouette de Josette se sauvant dans sa chambre, dont elle referme vivement la porte.

Sur le seuil du logis, dans le petit couloir mal éclairé qui tient lieu d'antichambre, un grand jeune homme,

son chapeau à la main, rit de toutes ses dents.

— Madame Vidal, je pense, fait-il en s'inclinant.

La mère de Josette acquiesce:

— Oui, monsieur.

— Je me présente donc, poursuit le jeune homme, puisqu'il paraît que je fais peur à Mlle votre fille: Willy Darchambeau.

Mme Vidal comprend maintenant, la fuite de Josette et sa confusion, mais elle n'en est pas moins horriblement gênée elle-même de cette singulière façon de recevoir un visiteur.

— Je suis désolée, fait-elle, que Josette... Je me demande ce qui lui prend...

Mais Willy Darchambeau, toujours souriant, s'empresse de la rassurer:

— C'est de ma faute, dit-il. Mlle Josette avait sûrement oublié que je devais venir vous rendre visite, j'aurais dû écrire, je n'ai pas écrit, c'est donc à moi de m'excuser de venir vous surprendre; je ne le regrette pas, d'ailleurs, car contrairement à ce qu'elle suppose, Mlle Josette est tout à fait charmante avec ce petit, comment dirais-je, ce petit... turban dans les cheveux.

— Ne l'écoute pas, maman, fait au loin la voix de Josette.

Le sourire de Willy Darchambeau s'accroît et son regard rencontre celui de Mme Vidal, elle y lit une si pressante invite à faire d'elle sa complice, que la mère de Josette ne peut que s'amuser à son tour de l'aventure.

— Au moins, dit-elle, ne nous fais pas trop longtemps attendre.

Recommandation superflue, Josette est toujours très expéditive, et moins de cinq minutes plus tard, gentiment rougissante, elle apparaît, jolie comme à son habitude, jolie comme on l'est à vingt ans, quand le petit dieu Amour vous a frôlé de son aile.

Des explications... à quoi bon... il dira qu'il n'a pas reçu sa lettre, ou encore qu'il n'y a rien compris. Non, pour l'instant, il importe d'obtenir de maman Vidal la permission d'aller faire une grande promenade dans cette longue et souple automobile qu'elle a trouvée si à son goût l'autre soir.

Mon Dieu! l'excellente Mme Vidal ne peut que répondre "oui", et Josette, qui ne s'attendait certes pas à tant de félicité passera un après-midi enchanteur. Il n'y a que Noël et Cricri qui risquent d'être volés dans cette aventure, mais Mme Vidal ne les oublie pas, elle ira les chercher elle-même à l'école et ils iront quand même chez le pâtissier.

Comme ça, tout le monde sera heureux... aujourd'hui.

VI

Des explications, Josette n'en aurait jamais demandées, elle se contentait de le savoir là, à ses côtés, aimable et déférent, cela suffisait à son bonheur, mais Willy Darchambeau — les hommes ont parfois de ces idées bizarres — se mit en tête de lui en donner.

— J'ai tout de suite compris, fit-il, que votre histoire d'empêchement n'était qu'un prétexte.

— Un prétexte! Mais vous avez reçu ma lettre, alors?

— J'ai reçu votre lettre, oui, mais, comme vous voyez, je n'y ai pas cru une seule minute.

Josette eut une moue désenchantée. Elle se demandait s'il convenait de se réjouir ou de se plaindre de n'être pas prise au sérieux. Elle décida de s'en réjouir. Après tout, mieux valait que Willy Darchambeau n'ait tenu aucun compte de sa missive, cela lui évitait d'avoir à lui parler des motifs qui l'avaient poussée à éluder son rendez-vous.

Malheureusement, Willy Darchambeau qui, décidément, affectionnait cette occupation bien masculine consistant à mettre les pieds dans le plat, revint à la charge et prétendit lui exposer lui-même les raisons de sa conduite.

— On vous a probablement dit, fit-il négligemment, que j'étais fiancé.

— Non, répondit Josette, mais... cela se pourrait...

Et comme il restait silencieux, elle ajouta, avec un petit tremblement dans la voix:

— Êtes-vous réellement fiancé?

— *In partibus*, fit Willy Darchambeau. Vous comprenez le latin, naturellement?

— Non.

— Moi non plus, avoua Willy Darchambeau, mais je lis beaucoup les feuillets roses du dictionnaire Larousse. *In partibus*, c'est comme qui dirait honorifiquement, de nom seulement.

— Vous êtes fiancé... de nom?

— Voilà. On me dit fiancé... mais je ne le suis pas... c'est pourquoi je croyais qu'on vous avait raconté mes prétendues fiançailles avec Mlle Hélène de Pierrefond, une amie de ma sœur.

Hélène!... Josette se souvenait... c'était la personne qui avait téléphoné à Emilienne Darchambeau le lendemain du bal.

— Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'on me fiance, ajouta Willy Darchambeau, bonhomme. Depuis que je suis rentré d'Amérique, c'est la troisième fois. Une manie de ma sœur...

— Et... vous ne protestez pas? questionna Josette.

— Je fais mieux... j'oppose la plus grande force qui soit à ces tentatives de fiançailles brusquées: l'inertie! Josette hésita:

— Vous ne voulez pas vous marier? dit-elle.

Elle crut entendre comme un léger ricanement et, sans se presser, Willy Darchambeau précisa:

— Ce que je veux... c'est choisir moi-même la femme qui portera mon nom. Vous ne pensez pas que j'ai raison?

— Absolument!

— J'étais sûr que vous m'approuveriez... Je trouve qu'il n'y a rien de plus illogique que ces mariages arrangés par les sœurs ou les tantes des conjoints. Ils tournent presque toujours mal. Au bout d'un certain temps les deux époux s'aperçoivent qu'ils s'entendent comme chien et chat. Ils sont malheureux.

— Très malheureux, fit pensive Josette.

— Et il est trop tard... Cela arrive neuf fois sur dix, tandis que si le jeune homme et la jeune fille ont eu le temps de se connaître, de s'apprécier et font ce qu'on appelle fort justement un "mariage d'amour", en dehors de toutes considérations familiales, ils sont presque sûrs d'être très heureux.

Josette approuvait.

— Vous allez me trouver exagérément sentimental, murmura Willy; j'ignore, à vrai dire, si je le suis tant que cela, mais depuis que j'ai atteint l'âge où l'on songe au mariage, je me suis promis de n'en faire qu'à ma tête. Je crois, d'ailleurs, n'être pas le seul, encore que beaucoup de mes contemporains cachent fort habilement leur jeu.

"C'est un art que j'ignore et je m'en flatte.

L'auto les emportait droit comme une flèche. Josette souriait à la carresse du vent, au ciel qui ne lui avait jamais paru aussi bleu, au soleil d'avril, à la vie, à tout.

Elle songea que Mlle Darchambeau connaissait bien mal son frère et, aussi, que cette demoiselle Hélène,

ne, qui lui avait téléphoné, aurait sans doute donné gros pour être en ce moment à sa place. Cette idée lui en suggéra une autre.

— Pourquoi, dit-elle, vous croit-on fiancé à cette jeune fille dont vous parliez tout à l'heure?

Willy Darchambeau haussa dédaigneusement les épaules, la voiture fit une petite embardée, vite corrigée.

— Parce que, lors de notre dernier bal, pas celui de mardi, un autre, j'ai dansé trois ou quatre fois avec elle.

— Elle ne vous plaît pas?

— Je ne me le suis même pas demandé, convient Willy Darchambeau. Une petite poupée, comme les autres.

— Ah! vraiment... Comme les autres...

— Comme beaucoup d'autres, pas toutes, évidemment...

— Comme moi?

La voiture, en plein virage, faillit se retourner, les quatre pneus gémissaient affreusement.

— Il me semble, fit en riant le jeune homme, que vous cherchez à vous faire dire des... compliments, mademoiselle Vidal. Ça m'étonne un peu de vous, mais, puisqu'il en est ainsi, je m'empresse de vous déclarer que je ne vous compte pas parmi les poupées.

— C'est déjà ça, répondit Josette, sur le même ton.

Elle plaisantait et s'étonnait elle-même de sa crânerie, une crânerie qu'elle ne se soupçonnait pas.

Sans doute était-ce la griserie de cette course beaucoup trop rapide à travers l'odorante campagne qui avoisine Versailles qui lui donnait cette superbe audace.

— Au fait, reprit le jeune homme, sur un mode un tantinet railleur, je m'aperçois que je vous ai, en effet, soigneusement entretenue de mes faits et gestes, de mes goûts et de mes répulsions, sans penser à vous interroger.

"Si nous parlions un peu de vous."

Josette se sentit rougir, mais si imperceptiblement que son compagnon aurait été bien en peine de s'en aviser.

— Vous est-il déjà arrivé de songer au mariage?

— Souvent, fit Josette, très souvent...

— Vraiment... vous êtes pourtant très jeune...

— Je crois bien, dit malicieusement la jeune fille, que je n'avais guère plus de huit ans quand j'y ai songé pour la première fois. Depuis, il m'est arrivé d'y penser... autrement que par le jeu, et toujours j'y ai associé l'image de ce que je me fais du bonheur.

— En sorte que vous préféreriez le mariage au mari.

— Pas absolument, se hâta de protester Josette, car je ne comprends le mariage qu'avec un mari que j'aimerais. C'est donc, en définitive, le mari que je choisirai d'abord.

— Que vous choisirez?

— Evidemment... Ce n'est généralement pas le cas, en ce qui nous concerne, nous autres jeunes filles. Nous attendons qu'on nous distingue. Mais quand cela nous arrive, il nous reste toujours le loisir de répondre "oui" ou "non", suivant que le monsieur nous agrée ou nous déplaît.

— Bien entendu.

Willy Darchambeau s'étonnait quelque peu de trouver, aux lieux et places de la timide oiselle qu'il avait fait danser le soir mémorable de l'anniversaire de sa sœur, une jeune personne à la logique implacable, tout bec et griffes dehors, mais comme cette jeune personne ne lui plaisait que davantage par sa combativité et qu'elle était tout aussi jolie, sinon plus jolie que la première, il eut bien

POUR LES DOULEURS RHUMATISMALES. — Les douleurs et maux de la sciatique et du rhumatisme devraient être traités avec l'Huile Electrique du Dr Thomas. Ses propriétés calmantes et sanitaris de ce fameux remède ont été démontrées depuis cinquante ans. Employez-le aussi pour les douleurs inflammatoires, coupures, écorchures, contusions et foulures soit pour les êtres humains ou les animaux.

soin de ne pas se plaindre de ce changement d'attitude.

— Serait-il indiscret, fit-il, de vous demander, à titre de renseignement, quelles sont les qualités fondamentales que vous exigez de votre... futur?...
— Pas du tout, répondit le plus sérieusement du monde l'aimable téléphoniste, mais je désirerais savoir, d'abord, à qui vous destinez les renseignements que vous sollicitez?

— Peste! se dit Willy Darchambeau, voilà de l'escrime de qualité, ou je ne m'y connais pas. Cette jolie enfant aurait grand tort, en effet, de se laisser qualifier de poupée.

— Mettons, dit-il, après un court moment de silence, que ce soit pour... un ami qui m'est très cher.
— En ce cas, rétorqua Josette, envoyez-moi cet ami... si cher... je me ferai un plaisir de satisfaire sa curiosité.

La riposte parut si juste au semblant Willy Darchambeau qu'il faillit crier "touché!" à la façon d'un épéiste accusant un coup savamment exécuté.

— Et si je vous disais plus simplement, fit-il, que... que c'est de moi qu'il s'agit...
Sa voix avait pris une intonation infiniment tendre et l'auto assagie ne roulait plus qu'à toute petite allure.

— Ce serait différent, prononça la jeune fille.
— Vous refuseriez de...
— Refuser... jamais de la vie... Pourquoi refuserais-je? Vous m'avez bien dit, vous, comment vous voyez la femme de vos rêves. A mon tour de vous décrire mon idéal, pas tellement différent du vôtre, d'ailleurs, puisque basé, avant tout, sur l'estime et la confiance réciproque.

— Soit, mais au physique?
— Au physique... petit, blond et barbu.

Ils éclatèrent de rire presque en même temps.

— Cela m'apprendra, concéda Willy Darchambeau, à être trop curieux.

— On prétend, fit Josette, que c'est un défaut exclusivement féminin.

— Comme on dit, riposta le jeune homme, que l'esprit des femmes est en raison inverse de leur beauté... c'est pour le moins aussi faux...
— Je croyais que vous étiez averti que j'avais horreur des compliments.

Willy Darchambeau eut un geste de découragement:

— Il y a autre chose, fit-il, que je voudrais vous dire, mais, croyez-le si vous voulez, je n'ose pas.

— Oh! oh!... c'est donc bien grave? ...
— Très grave! Vous avez trouvé le mot.

Il s'était penché sur la jeune fille et Josette vit dans le regard de son compagnon une lueur infiniment douce qui contrastait singulièrement avec sa coutumière décision.

— Je vous supposais plus intrépide, minauda la jeune fille.

— Moi aussi, confessa candidement Willy... On se trompe souvent sur ses propres aptitudes, vous savez.

— Faut-il vous aider? questionna Josette, que l'émotion devinée chez son compagnon commençait à gagner.

— Vous pourriez toujours me promettre de... d'accueillir ce que j'ai à vous dire avec...
— Avec toute l'attention désirable... Est-ce cela?

— Je vous écoute! dit-elle.
— Eh bien! voilà, fit le jeune homme. Je voulais vous dire que... que je vous aime! ...

L'auto s'était immobilisée sur le bas côté de la route et ni lui ni elle ne paraissaient s'en soucier.

— Vous ne dites rien? questionna anxieusement Willy Darchambeau.

C'était vrai... Josette n'avait pas répondu... toute sa belle assurance l'ayant abandonnée, mais, à l'avare lueur du jour finissant, Willy n'eut pas trop de peine à déchiffrer dans les deux yeux levés vers lui une réponse fort éloquente et de nature à le rassurer, beaucoup mieux qu'avec des mots.

Il se saisit de sa main, une petite main qui tremblait très fort et répéta, si bas que Josette dut l'entendre à peine:

— Je vous aime, Josette... et je vous supplie de devenir ma femme.

C'était la première fois qu'il l'appelait Josette et son nom prononcé par celui qu'elle aimait en secret la fit tressaillir délicieusement.

— Dites-moi, fit-il, vous voulez bien, n'est-ce pas?
Les lèvres de la jeune fille articulèrent un "oui" plein de ferveur et d'espoir, un "oui" qui la liait à lui de toute la force de sa jeune âme.

— Vous m'aimerez... vous aussi? Promesse vaine... Ne savait-il pas, déjà, qu'elle l'aimait, mais il voulait le lui entendre dire et, docile, Josette, d'une voix que l'émotion faisait trembler éperdument, prononça ces trois mots éternels qui sont au cœur des hommes la plus douce des prières:

— Je vous aime!

VII

Cette fois, Mme Vidal pouvait bien dire tout ce qu'elle voulait, — elle s'en serait bien gardée, — et Emilienne Darchambeau et son amie Hélène de Pierrefond, fiancée *in partibus*, et le bureau tout entier, Josette n'en avait cure... Willy Darchambeau l'aimait et lui avait demandé d'être sa femme...
Cela seul comptait.

— Je vais en parler à mon père, lui avait fait le jeune homme en la reconduisant, et, d'accord avec Mme votre mère, ils fixeront le jour des fiançailles. Tout ce que je souhaite, c'est que ce soit bientôt.

Josette partageait entièrement cet avis, elle s'était dévoué, au surplus, depuis le jour mémorable où ils s'étaient avoué leur amour, une tendance très nette à accepter, les yeux fermés, toutes les suggestions de Willy Darchambeau, consentant avant la lettre à cette aimable soumission de l'épouse qui est, quoi qu'on en dise, un des plus grands charmes du mariage.

Pour si prudente que fût la mère de Josette, force lui était de se rendre à l'évidence. Il ne s'agissait plus de commenter les possibilités d'un projet trouvé naguère trop mirifique pour être vrai, et de soupçonner sa fille de bâtir des châteaux en Espagne... Il s'était déclaré... Il lui avait demandé sa main, on ne pouvait raisonnablement pas exiger davantage d'un garçon que tout contribuait à rendre sympathique.

Après tout, Josette possédait suffisamment de qualités et était assez joliment tournée pour expliquer ce subit engouement de l'héritier des Darchambeau. S'il avait rapporté

d'Amérique, comme l'insinuait son aimable sœur, un penchant immodéré pour le flirt, — ce qui, au demeurant, n'était nullement prouvé, — il pouvait très bien en avoir rapporté aussi une inclination raisonnée pour cette sorte de femmes qui rougiraient de demeurer inactives quand tout s'agite autour d'elles.

Epouser une téléphoniste devait lui paraître plus logique que l'idée de donner son nom à une demoiselle dont la principale occupation consistait à se commander des robes en brandissant le carnet de chèques paternel, eût-elle un nom à particule et un arrière-grand-père moutardier du pape.

Josette ne s'était pas posé la question, Josette ne se posait aucune question; quand on aime et qu'on se sait aimée, on ne cherche pas midi à quatorze heures, sinon ce ne serait vraiment pas la peine de représenter l'amour avec un bandeau sur les yeux, mais l'eût-elle fait que la petite sortie de Willy Darchambeau touchant les poupées écervelées — est-ce qu'il avait dit écervelées? — l'aurait pleinement édifiée.

Elle continuait à se rendre très ponctuellement au bureau et accomplissait sa tâche comme si de rien n'était, se tenant à quatre pour ne rien laisser deviner de son aventure et garder pour elle seul un secret qui l'aurait faite, du jour au lendemain, l'héroïne enviée, trop enviée, du plus beau roman d'amour qui se puisse imaginer.

Deux ou trois fois par jour, généralement dans le courant de l'après-midi, ses camarades la voyaient se pencher avec une émotion inaccoutumée sur le cornet d'ébonite de son appareil et chuchoter des mots que personne n'entendait.

C'était Willy qui lui téléphonait, en attendant de la retrouver au bureau des autobus ou en quelque endroit convenu d'avance d'où il lui donnait un pas de conduite, à moins que, s'étant attardés, il ne la reconduise en auto jusque chez elle où Mme Vidal et les jumeaux lui faisaient le meilleur accueil.

Un jour vint pourtant où le téléphone resta muet, du moins en ce qui concernait les communications de Willy, car pour les autres, celles du bureau, elles n'avaient jamais été plus nombreuses. Le patron étant absent, ce qui lui arrivait rarement, Josette n'en finissait pas de jeter aux quatre coins de Paris qu'elle ignorait totalement quand M. Edouard Darchambeau rentrerait.

En fait, il ne revint pas avant la fermeture du bureau et Josette eut, en outre, le désagrément d'attendre en pure perte son fiancé à l'endroit habituel de leurs retrouvailles, un petit café du quai des Grands-Augustins, fréquenté par de placides joueurs de manille, gens discrets s'il en est.

Elle en conclut que le père et le fils avaient été retenus par quelque grosse affaire à traiter et se réjouit à la pensée que Willy profiterait probablement de l'occasion, au retour, pour faire part à son père de ses projets. Plusieurs fois, il s'était plaint de la difficulté qu'il éprouvait de se rencontrer seul à seul avec son père, toujours sa mère ou sa sœur étaient en tiers; quant à lui parler au bureau, il n'y fallait pas songer, Edouard Darchambeau n'aurait, d'ailleurs, pas souffert qu'il l'entretienne d'autre chose que d'affaires pendant les heures sacro-saintes consacrées au travail.

Loin de lui dépeindre l'auteur de ses jours comme un despote, Willy ne lui avait néanmoins pas caché que le papa Darchambeau, habitué à commander, savait, à l'occasion, se faire obéir.

— Quand il s'est mis quelque chose en tête, lui avait dit le jeune hom-

me, c'est le diable pour l'en faire dé-mordre; en fait, je ne me souviens pas qu'il soit jamais revenu sur ce qu'il avait primitivement décidé... Avec ça, le meilleur homme que la terre ait jamais porté et d'une générosité à toute épreuve.

Portrait à la fois séduisant et un peu inquiétant, qui avait laissé perplexe la douce Josette, accoutumée à l'indulgence de maman Vidal.

Rentrée chez elle le cœur gros, — "cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire", a découvert M. Paul Bourget, qui a fait de cette vérité première le titre d'un de ses ouvrages, — Josette eut la surprise, sitôt le seuil franchi, de voir accourir à sa rencontre Mme Vidal, laquelle, en proie à une vive agitation, l'informa qu'un monsieur, qu'elle disait être le père de Willy, l'attendait impatiemment dans la salle à manger.

— Il s'est obstinément refusé à me donner aucune explication, dit-elle, en baissant la voix. Il prétend vouloir parler à Mlle Vidal, et à elle seulement... j'ai peur qu'il ne soit pas de... bonne humeur... Enfin... je... tu comprends...

Josette fit signe qu'elle comprenait. A la vérité, elle ne comprenait rien du tout, sinon que quelque chose n'allait pas et qu'elle allait, à cette minute, avoir à défendre son bonheur et celui de Willy.

Fièrement, à la façon d'une petite fille de France qui sait n'avoir rien à se reprocher, elle alla rejoindre M. Edouard Darchambeau, qu'elle connaissait à peine et, ayant répondu à son salut par une brève inclination de tête, lui dit, étonnamment calme:

— Puis-je vous demander, monsieur, ce qui nous vaut l'honneur de votre visite?

Si Edouard Darchambeau, devant qui tremblait une armée d'ingénieurs, de dessinateurs et d'ouvriers, s'imaginait rencontrer une peureuse jouvencelle, dont il ne ferait, selon son expression favorite, qu'une bouchée, il fut déçu.

Il eut, toutefois, la suprême habileté de n'en rien laisser voir.

— Je désirais, dit-il, pesant ses mots, en homme habitué aux affaires, vous faire part de certains bruits qui m'ont été rapportés par quelques personnes de mon entourage.

"Il paraît que mon fils Willy et vous, mademoiselle, vous êtes rencontrés à divers reprises ces derniers temps.

— C'est exact, fit Josette dont la voix ne trembla même pas.

— Ah! On m'avait bien renseigné.

— Admirablement renseigné. Seulement, on a peut-être oublié de vous dire que votre fils m'a proposé de devenir sa femme, et que j'ai accepté.

Le grand entrepreneur ne broncha pas devant ce coup droit.

— J'ignorais ce détail, fit-il. Du moins, étais-je fondé à m'en douter. C'est précisément pour cela que je suis venu vous trouver, mademoiselle.

— Willy... heu... votre fils, voulez-vous dire, se reprit Josette, avait l'intention de vous en parler ces jours-ci... je regrette qu'il ne l'ait pas fait.

— Je le regrette également, fit Edouard Darchambeau en s'inclinant, mais puisqu'il paraît que j'ai pris les devants, je tiens à ce que vous sachiez, mademoiselle Vidal, qu'au cas où mon fils entendrait se marier contre mon gré, je suis fermement décidé, non seulement à le déshériter, selon les possibilités que m'offre la loi, mais encore à lui couper radicalement les vivres.

Josette se contenta de le regarder, sans desserrer les lèvres. On eût juré qu'elle ne l'avait pas entendu.

— Vous ne dites rien, fit l'entrepreneur. Croyez bien, pourtant, que ce n'est point là une menace en l'air.

Les vers, par l'irritation qu'ils causent dans l'estomac et les intestins privent les enfants du bénéfice qu'ils doivent retirer de leurs nourritures et la mauvaise nutrition en résulte. Miller's Worm Powders détruisent les vers et corrigent les intestins qui sont favorables aux vers de sorte que la complète nutrition de l'enfant est assurée et le développement encouragé de toutes façons.

Par les temps qui courent, un diplôme d'ingénieur est un mince bagage pour un homme qui a l'ambition de fonder un foyer...

— Je ne dis rien, répondit Josette, imperturbable, parce que je n'ai rien à dire. Vous êtes libre de congédier votre fils et de le déshériter, si tel est votre bon plaisir.

— Pour lui, et pour celle qu'il épousera, s'emporta le père de Willy, cela signifie la gêne, pis que cela, la misère, car on ne trouve pas une place du jour au lendemain.

— Je sais.

— Vous savez... et vous persistez à...

— J'aime votre fils, monsieur Darchambeau, fit crânement Josette, je l'aime et je suis persuadée qu'il m'aime aussi. Ce que vous me dites ne me fait pas peur, loin de là. Partout où il sera, riche ou pauvre, je serai heureuse d'être à ses côtés, très heureuse.

— C'est votre dernier mot?

— L'avant-dernier... Quand vous verrez Willy, dites-lui bien que je n'ai jamais songé à son argent. C'est lui que j'aime, et quand il devrait tout abandonner, je ne le chérirais que davantage.

— C'est bien! murmura Edouard Darchambeau. Je lui ferai la commission. C'est très bien!

Il s'était levé et, tandis que la jeune fille le reconduisait jusqu'à la porte, il s'inclina cérémonieusement.

— Mes hommages, mademoiselle, dit-il.

Josette, la porte refermée, eut tout juste le temps de se retenir au chambranle pour ne pas choir. Brusquement, comme un pantin dont le fil se rompt, tout son courage, toute sa bravoure, s'en étaient allés.

— Maman... gémit-elle. Maman!

Cri des tout petits, cris de détresse des grands, quand la douleur vient les visiter, cri de ceux qui souffrent et qui aspirent à se faire consoler par la plus admirable des consolatrices: une maman...

VIII

Le lendemain matin, bravement et sans la moindre fanfaronnade, Josette Vidal alla au bureau; elle estimait, en effet, que la discussion qu'elle avait eue la veille avec M. Darchambeau père, n'avait rien à voir avec les relations d'employée à employeur l'attachant à la maison Darchambeau, entrepreneur de travaux publics.

— S'il a l'intention de me congédier, avait-elle dit à sa mère, il me le fera savoir; en attendant je suis son employée et je le reste... jusqu'à nouvel ordre.

Elle était d'autant moins décidée à désertir son poste qu'il lui tardait d'avoir des nouvelles de Willy dont l'inexplicable silence ne laissait pas de la tourmenter.

La nuit, qui, dit-on, porte conseil, l'avait portée à beaucoup réfléchir sur l'espèce d'ultimatum posé par Edouard Darchambeau, et elle se demandait avec angoisse si elle avait bien le droit de souhaiter ce mariage qui allait coûter à celui qu'elle aimait non seulement l'affection des siens, mais aussi les avantages inhérents à son rang et à sa fortune.

Pouvait-elle, de propos délibéré, accepter — elle ne pensait pas une seule minute qu'il songeât à s'y dérober — de la part de Willy, un sacrifice qui signifierait pour lui une entrave totale à sa carrière, un renoncement presque définitif aux ambitieux projets déjà entrevus, tels que peut en concevoir un jeune homme né et élevé dans l'opulence. Le pouvait-elle, vraiment, et se croyait-elle assez forte, assez stoïque, pour endosser une responsabilité qui pouvait, un jour, amener son conjoint à le regretter, même sans qu'il le lui dise im-

plicitement, une décision qui leur vaudrait de traîner de compagnie une vie grise et sans relief aux lieux et places de l'existence opulente dont il avait certainement rêvé?

Pour elle, mon Dieu, elle s'en accommoderait aisément; elle l'avait dit à Edouard Darchambeau et elle était sincère, la pauvreté avec le mari de son choix ne l'effrayait en aucune façon, mais il pouvait ne pas en être de même pour lui, habitué à cette vie large que procure la fortune.

Elle ne se connaissait pas d'ambitions, sinon d'aimer et d'être aimée, elle croyait avoir rencontré ces deux conditions réunies en Willy Darchambeau et peu lui importait, en vérité, d'avoir plus ou moins d'argent, elle savait qu'elle serait heureuse. Seulement, la pensée d'acheter ce bonheur au prix d'un renoncement,

A dix heures, entre deux appels, elle reconnut sa voix:

— Allo, Josette... Voudrais vous voir... Ai besoin de vous parler longuement...

— Moi aussi.

— Ah!... vous savez?

— Oui.

— Impossible par téléphone. Ne puis vous dire qu'une chose... vous aimez toujours... mieux que jamais. Je vous attendrai au petit café des Grands-Augustins... à midi dix...

— Entendu, fait Josette, qui est évidemment tenue à ne prononcer que des mots peu compromettants, à cause des autres employés qui pourraient s'étonner de la fréquence de ses communications particulières.

Il l'aime toujours... Il le dit, du moins... Bien malin qui démêlera si cette affirmation ne cache pas pré-

— Je puis attendre, si vous le désirez, se résigne Josette.

— Mais non... allez donc... Je comprends que vous soyez pressée... je comprends très bien...

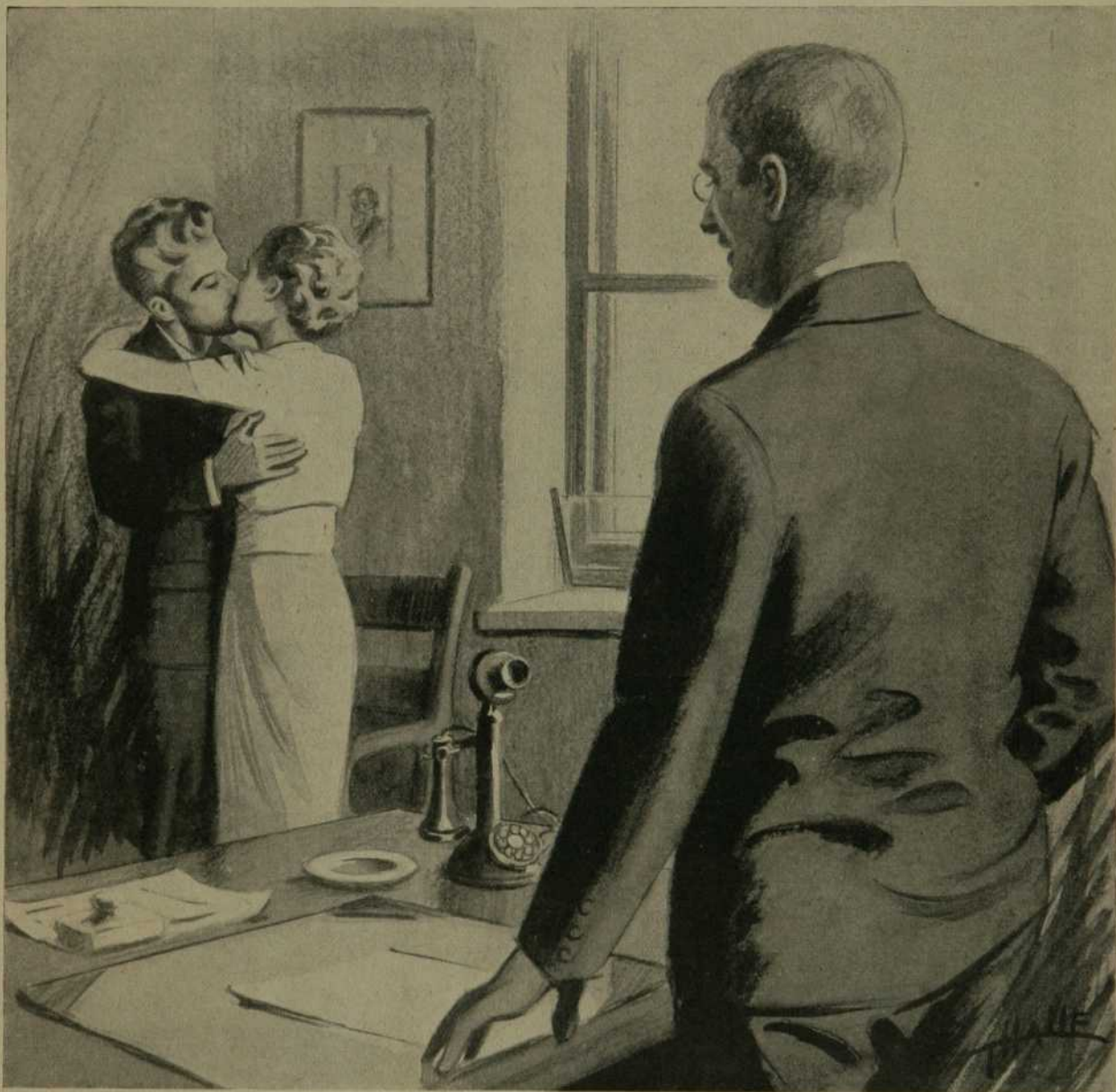
"Serait-ce lui qui a si bien renseigné le patron?" se demande la jeune fille.

C'est fort possible, après tout. Il ne lui a jamais pardonné de l'avoir, certain jour, si vertement remis à sa place, ce joli monsieur, qui se croit irrésistible.

Et puis, tant pis. Elle a autre chose à faire, vraiment, qu'à s'inquiéter de M. Diaz.

En deux minutes, elle est au rendez-vous.

Willy est à l'endroit habituel dans la petite salle du fond et, tout de suite, elle remarque qu'il a son air sou-



Je vous dis de vous embrasser, il me semble que c'est clair! tonne le père de Willy.

peut-être trop hâtif, de la part de son futur époux, lui était si insupportable qu'elle aurait préféré de beaucoup lui rendre sa parole plutôt que de le savoir malheureux par sa faute.

Seule en cause, elle aurait lutté, combattu jusqu'au bout, c'était dans sa nature, d'autant plus qu'il s'agissait de son bonheur, mais elle n'était pas seule, et, dans ce cas, ce qu'elle appelait son bonheur pouvait être qualifié de monstrueux égoïsme.

Tout dépendrait de la façon dont Willy envisagerait l'avenir.

Elle se faisait forte de deviner, rien qu'à son accent, s'il redoutait ou non les conséquences du dilemme paternel, et, suivant ce qu'elle aurait découvert, elle se promettait d'accepter ou de refuser un bonheur qu'elle voulait sans contrainte.

Uniquement une tentative de dérobade. Josette manque encore d'expérience, en cette matière surtout, mais elle croit savoir que c'est toujours quand on croit la partie gagnée que tout s'écroule.

S'il allait, de lui-même, devant les menaces de son père, menaces qu'il sait mieux que personne n'être pas vaines, lui proposer de...

Non... elle ne veut pas envisager cela, elle n'a pas le droit de le soupçonner d'une chose dont elle serait incapable... Elle se dit qu'il l'aime... autant qu'elle l'aime elle-même. Elle lui doit d'avoir confiance.

— La première arrivée, la première partie, fait M. Diaz qui se croit très malin, tandis que Josette, deux minutes avant l'heure, se dirige vers le vestiaire des employés.

cieux, son air "fils de patron" comme elle dit quand elle veut plaisanter.

Mais ce n'est plus l'heure de plaisanter.

— Qu'est-ce qu'il y a? fait-elle en lui tendant la main.

Elle a prononcé les premiers mots qui lui sont venus à l'esprit, heureuse de le voir là, car son désarroi est si profond, sa confusion si totale, qu'elle a redouté, un instant, ne pas le trouver.

— J'ai vu mon père, articule lentement le jeune homme. Enfin... je veux dire, je lui ai parlé... Il m'a menacé de me chasser de chez lui, de me déshériter, si je me mariais contre son gré.

Sa voix est sans colère, bouleversée seulement, et infiniment douloureuse.

(Suite à la page 27)

NOTRE FEUILLETON

No 2 (Suite)

VII

Le mari

"Après vous l'avoir pris, elle ose encore parler de votre honneur; en vérité, on n'a pas idée d'une pareille audace! Maintenant, vous connaissez cette femme à laquelle vous avez eu le malheur de donner votre nom.

"Il était bien, il était nécessaire qu'elle se montrât à vous dans toute sa laideur morale; cela seul pouvait vous guérir de la fatale passion qu'elle vous a inspirée.

"Oh! être si jeune et avoir déjà tant de perversité! Cela stupéfie et épouvante!

"Mais il est temps de mettre fin à cette comédie; cette scène lugubre et si pénible pour vous, mon fils, a trop longtemps duré.

Mme de Soleure fit un signe à Valensky, qui s'avança, et lui parlant en russe, elle lui donna un ordre.

Pierre Valensky traversa le salon et pénétra dans la chambre de Raymonde.

Celle-ci le suivit des yeux avec inquiétude, puis fit un mouvement pour s'élançer aussi dans sa chambre.

— Demeurez Raymonde, demeurez, je vous prie, lui dit le comte d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

La jeune femme s'arrêta toute interdite et ne se permit même pas de protester contre l'invasion de sa chambre par le domestique russe. Mais son effarement disait jusqu'à quel point elle était troublée.

— Jacques Vernier, reprit le comte, changeant subitement de ton et d'attitude, c'est bien entendu, vous reconnaissez avoir volé cet argent et ces bijoux?

Le garde-chasse tressaillit, ses yeux s'enflammèrent et il répondit d'une voix forte :

— Non.

— Pourtant, fit le comte, ces objets trouvés sur vous...

— C'est Mme la comtesse qui, sans mon consentement, les a mis dans mes poches.

— C'est faux... s'exclama Raymonde... Il a peur de la prison, oh! le lâche!

— Qu'on fasse de moi ce qu'on voudra, riposta le garde-chasse, je ne suis pas un voleur et ne veux pas être condamné comme tel!

Raymonde eut un geste désespéré.

— Ah! s'écria-t-elle, ils sont tous ligés contre moi!

— Excepté moi, Raymonde, répondit le comte; j'interroge, j'observe, j'écoute, car avant de me prononcer je veux que la lumière se fasse.

— Jacques Vernier, reprit-il après une pause, pourquoi vous êtes-vous introduit dans la chambre de Mme la comtesse?

Jacques Vernier resta silencieux.

— Répondez, répondez! ordonna le comte d'une voix impérieuse.

Et Jacques Vernier dit la vérité.

VIII

Un coeur brisé

Bien qu'il s'attendît à cette réponse de Jacques Vernier, qu'il avait provoquée et exigée, le comte chancela comme s'il eût reçu un coup de massue sur la tête.

Il semblait que devant cette déclaration si nette et si terrible, Raymonde dut être écrasée. Il n'en fut



"Oh! ma mère, ma mère!" répondit le comte d'une voix brisée.

Le Suprême Amour

Par Emile Richebourg

Illustration de J. PERRET

rien. La malheureuse s'imagina qu'il lui était possible de se défendre encore. Elle ne sentait pas qu'avant de se présenter devant elle le comte était convaincu de son crime. Aveuglée, incapable de raisonner, prise d'une sorte de vertige, elle ne voyait point que pour elle tout était perdu. Elle ressemblait à l'insensé qui, sous le ciel sillonné d'éclairs, défie la foudre.

— Tout cela est mensonge et calomnie ! s'écria-t-elle, tout cela est infâme ! Accabler ainsi une pauvre femme est odieux et lâche ! Mais ce n'est pas tout d'accuser, il faut prouver ; des preuves, des preuves !

— Les voici, dit Pierre Valensky, rentrant dans le salon.

Il tenait dans sa main un petit paquet de lettres.

Raymonde poussa un cri sauvage, et, folle de rage, bondit sur le Russe pour lui arracher les lettres.

Elle se heurta à un roc, et Pierre Valensky, levant le bras au-dessus de sa tête, mit les lettres accusatrices hors de portée de la main de la jeune femme.

— Pierre, donne à ton maître, ordonna la vieille comtesse.

Les papiers passèrent aussitôt de la main du domestique dans celles du comte.

— Lisez, mon fils, dit Mme de Soleure.

— Plus tard, ma mère, répondit le comte.

Et il glissa les lettres dans sa poche.

Raymonde était comme pétrifiée : une sueur froide ruisselait sur son front et il semblait qu'il n'y avait plus en elle de vivant que ses yeux luisants, démesurément ouverts.

Elle comprenait, enfin, qu'elle n'avait plus rien à espérer.

Elle marcha vers son mari, les mains tendues, suppliante. Celui-ci la foudroya du regard, puis s'éloigna d'elle en détournant la tête avec dégoût.

Elle fit entendre une sorte de rugissement et des larmes jaillirent de ses yeux étincelants.

Mais ce n'était point le déchirement du remords, ni une grande douleur qui les faisaient couler, ces larmes ; c'est de rage que Raymonde pleurait, car elle ne pouvait plus se faire illusion ; elle était jugée et condamnée sans appel. La vieille comtesse appela Rudiow et Tougaret, et leur dit :

— Conduisez cet homme où je vous ai dit, et faites ce que je vous ai ordonné.

Les deux Russes saisirent le garde-chasse chacun par un bras et l'emmenèrent.

— Toi, Pierre, reprit Mme de Soleure, tu sais où tu dois aller ; va !

Le serviteur s'éloigna aussitôt.

Alors, le comte, qui était resté sombre et pensif, se redressa.

— Madame, dit-il à sa femme avec une raideur glaciale, après ce qui vient de se passer ici, après ce que j'ai entendu, je n'ai plus que quelques mots à vous dire.

— A partir de ce moment, toute espèce de communication avec des personnes du dehors vous est interdite. Défense absolue vous est faite d'écrire à qui que ce soit, et vous ne pourrez sortir de votre appartement sans ma permission.

LE BAUME PERSAN est l'auxiliaire par excellence pour la santé et la beauté du teint de tous les membres de la famille. Ajoute au charme de la mère. Protège la peau tendre de l'enfant. Fait la joie du père comme fixatif pour les cheveux ou lotion pour la barbe. De quelque manière qu'on l'emploie, il est toujours bon pour la peau. Toutes les femmes devraient s'en servir.

— Alors, monsieur, vous me séquestrez ?

— Oui.

— Chassez-moi, j'aime mieux cela.

— Vous attendrez, s'il vous plaît, la décision que je prendrai ultérieurement à votre égard. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que, devenus étrangers l'un à l'autre, nous ne devons plus avoir aucune relation. Comme il nous serait également pénible de nous voir, de nous rencontrer, vous prendrez vos repas, seule, dans une des pièces de votre appartement, celle que vous désignerez à cet effet. Mes serviteurs seront comme par le passé, respectueux envers vous et empressés à vous servir. Toutefois, je dois vous prévenir que l'autorité que vous aviez sur eux vous est retirée et que vous n'avez plus d'ordres à leur donner.

— Vous m'avez entendu ?

— Parfaitement, monsieur le comte ; mais, puisque nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, ne serait-il pas plus simple de nous séparer ? Vous reprendriez votre liberté en me rendant la mienne.

— Cette séparation viendra à son heure, madame ; quant à présent, elle n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas à répondre à votre question ni à vous faire connaître mes idées : ce que je peux vous dire,

qu'il a prise. Fatalement, chacun marche vers sa destinée. Quelle sera la mienne ?

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

— Après tout, je n'ai pas tout perdu : j'ai mon contrat de mariage, la dot que le comte m'a reconnue : cinq cent mille francs.

Le comte avait quitté sa mère, disant qu'il avait grand besoin de se reposer, et s'était retiré dans sa chambre.

Le malheureux souffrait horriblement ; tout à l'heure, pour se contenir, il avait déployé une force surhumaine ; maintenant, ses nerfs se détendaient et il se sentait complètement anéanti.

Il lui aurait fallu de longues heures de sommeil, mais dans la situation d'esprit où il se trouvait, il était impossible qu'il pût prendre le repos qui lui était cependant si nécessaire. Sa poitrine oppressée était pleine de sanglots. Si seulement, il avait pu pleurer encore ; mais ses yeux restaient secs comme s'ils n'eussent plus eu de larmes.

Dans son cerveau, où toutes sortes d'idées lugubres ou folles cédèrent, tout était désordre et confusion. La pensée lui échappait à chaque instant, se noyait dans la vague et il parvenait à grand-peine à la ressaisir.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le riche comte de Soleure, habitant son château de Noisy-les-Monts, a épousé une jeune fille sans fortune, mais d'une rare beauté et paraissant douée des plus hautes qualités.

Quelques mois s'écoulaient à peine que Pierre Valenski, serviteur fidèle, découvre que la jeune comtesse trompe indignement son mari avec le garde-chasse Jacques Vernier.

La mère du comte de Soleure, d'origine russe, aux principes rigides et inflexibles, fait à son fils, parti pour un voyage en Russie, cette terrible et navrante révélation, jure de démasquer l'infidèle et d'être pour elle sans pitié. Prise sur le fait la coupable tente d'abord de se disculper.

c'est que j'ai de sérieuses raisons pour agir comme je le fais.

Sur ces mots, le comte et sa mère sortirent du boudoir, dont la porte se referma sur Raymonde.

— C'était écrit ! murmura-t-elle en se laissant tomber sur le canapé.

Etrange nature que celle de cette femme ! Déjà redevenue maîtresse d'elle-même, toutes ses fureurs s'étaient apaisées et elle paraissait avoir l'esprit aussi tranquille que si tout ce qui venait de se passer n'eût été que le souvenir d'un rêve.

La tête appuyée dans ses mains, elle resta pendant un instant songeuse.

— C'est ma faute, se disait-elle, c'est ma faute, et pour m'excuser, je ne peux même pas dire que j'aimais Jacques. Je crois l'avoir aimé autrefois, — je n'en suis pas sûre. Dans tous les cas, je ne l'aime plus depuis longtemps. Oh ! le passé ! il m'enchaînait à Jacques, et qu'elle était lourde, ma chaîne ! Qu'importe, cet homme me gênait, j'aurais dû me moquer de ses menaces et l'écarter de mon chemin. J'ai eu peur : je le craignais. Et, malgré tout, le mal est arrivé, et il est irréparable. J'ai été maladroite et j'ai été lâche !

Sa tête se redressa brusquement.

— Maintenant, vais-je me repentir ? continua-t-elle, parlant à haute voix. A quoi bon ? Je n'ai rien à attendre ni à espérer de mon mari ; dominé par sa mère qui me hait, il ne reviendra jamais sur la résolution

Accablé, il s'était assis près de son lit, et, roulant sa tête sur la couverture, il poussait des plaintes et des gémissements. Il maudissait tout : le ciel, qu'il trouvait injuste, le jour qui l'avait vu naître et son existence et cette vie misérable dont il allait devenir le forçat, traînant comme des boulets aux pieds, ses amertumes, ses écoeurlements, son malheur ! Il sentait, le malheureux, qu'il avait pour toujours la tunique de Nessus sur le corps.

Ah ! s'il avait pu mourir ! Comme il l'aurait accueillie avec joie, cette mort qui eût été pour lui la délivrance ! Car il sentait qu'il ne pourrait jamais oublier. Ah ! c'était bien sa vie que Raymonde lui avait prise.

Oh ! cette femme ! il l'avait aimée, adorée, il en avait fait son idole, et maintenant qu'il la connaissait, elle lui faisait horreur ?

C'est dans un abîme effroyable qu'il était tombé et il n'osait en mesurer la profondeur.

Qu'allait-il faire ? Il ne le savait pas encore. Assurément, il ne resterait pas en France où il était connu, où il avait de nombreux amis ; il disparaîtrait, il irait se réfugier dans quelque région lointaine, pour y cacher ses douleurs, sa honte, en attendant la mort. Devenu misanthrope, il lui semblait que, désormais, il lui serait impossible de vivre ailleurs que dans un endroit sauvage et seul.

Le sort des trappistes lui faisait envie ; et encore ces exilés du monde

vivent en société, et il voulait plutôt, pour lui, la terrible solitude d'une île déserte. Ne serait-il pas mille fois plus heureux de vivre avec les bêtes qu'avec des hommes ?

C'est ainsi que dans le tumulte de ses sombres pensées, le comte de Soleure se laissait aller aux divagations de son esprit.

Mais ce qui était bien réel, ainsi qu'il l'avait dit, c'est qu'entre lui et Raymonde, tout était fini ; sa femme n'était plus pour lui qu'une étrangère. Peut-être l'aimait-il encore, car l'amour ne s'arrache pas du cœur comme une écharde plantée dans la peau. Mais qu'est-ce que l'amour quand il cesse d'avoir pour appui la confiance et qu'il n'est plus basé sur l'estime ? Une fleur qui, manquant de sève, est fatalement condamnée à périr ! Car, à l'amour comme à tout ce qui vit, il faut un aliment. Si quelque chose de son grand amour restait encore enraciné dans le cœur du comte, cette épave d'une passion violemment brisée était destinée à disparaître dans un temps plus ou moins rapproché.

Toutefois, et quand même l'amour du comte eût été complètement éteint, il existait encore entre le mari et la femme une attache puissante.

Raymonde était enceinte.

Si coupable qu'elle fût, la maternité de la jeune femme plaçait en sa faveur. Ce n'était pas la moindre des difficultés de la situation.

La naissance d'un enfant est ordinairement accueillie avec des transports de joie ; mais pour cela, il faut que cet enfant qui vient de naître, soit un gage de bonheur, que sur sa tête blonde reposent toutes sortes d'espérances, il faut qu'il vienne resserrer les liens de la famille et prendre au milieu des siens la place qui lui a été faite.

Malheureusement, il n'en était pas ainsi dans la circonstance présente, et la naissance de ce pauvre petit être, que sa mère allait mettre au monde, dans trois mois, était déjà considérée comme un malheur succédant à un autre. Avant de lui donner le jour, sa mère lui avait enlevé l'affection de ceux qui l'auraient aimé, lui avait aliéné le cœur de son père.

Mais le comte était-il son père ?

Mme de Soleure avait fait entrer dans l'esprit de son malheureux fils un doute horrible, qui avait déjà fait ses ravages et poursuivait activement son œuvre. Le comte était mordu au cœur par ce doute qui le brûlait comme un fer rouge et le troublait jusqu'au fond de l'âme.

Il avait repoussé d'abord cette insinuation comme calomnieuse, comme s'il eût voulu s'accrocher encore à une illusion ; mais maintenant qu'il connaissait sa femme, que ses yeux dessillés l'avaient vue à l'œuvre, il reconnaissait qu'elle était capable de tout.

D'ailleurs sa mère avait ajouté :

— Vous acquerez la certitude ; il existe des lettres et elles seront mises entre vos mains.

Le comte se souvint des lettres prises par Pierre Valenski dans la chambre de sa femme. De qui étaient-elles ces lettres, ces lettres ? Du garde-chasse, sans doute. Elles contenaient la lumière. Il n'avait qu'à les lire pour avoir la certitude que son malheur était aussi grand, aussi complet que sa mère le lui avait montré, ou pour se délivrer de l'épouvantable doute qui le torturait.

Il poussa un gémissement sourd et tira le paquet de lettres de la poche où il l'avait mis.

(Suite à la page 28)



— Le chien est crevé... et Madame veut le faire empailler !
— Ben... Je suis sûre que s'il s'agissait de son mari, elle n'en ferait pas autant !

LE LIVRE

— Alors, disait un mari à sa femme, tu aimes beaucoup la lecture ?
— Oui; mais à ce sujet, je voudrais te demander quelque chose. Comment peut-on faire pour imprimer un livre dont les pages ne sont pas coupées ?

LE NUMERO

Un homme de la campagne se dispose à aller voir un ami en ville; il sait qu'il demeure rue Ste Catherine mais il ne se souvient plus du numéro. Il pense tout-à-coup que son voisin doit le savoir et il va le lui demander.

— Je ne m'en souviens plus moi-même, dit l'autre, mais ça n'a pas grande importance, tu le verras bien le numéro, il est juste au-dessus de la porte.

LA NOUVELLE CUISINIÈRE



— C'est tout ce que vous savez faire ? Je réussis, moi-même, beaucoup mieux que vous !...
— Ça prouve que Madame servait autrefois dans de meilleures maisons que moi !

ERREUR SUR LA CHOSE

La vieille dame qui est en autobus farfouille les côtes du chauffeur avec le bout de son parapluie et lui demande :

— Est-ce que c'est ici, la Banque Nationale ?
— Non, madame, répond le chauffeur, c'est simplement moi.

LA CAUSE

— Bonjour, mon vieux ; toujours en bonne santé ?
— Oui, pas mal.
— Et ta femme ?
— Elle souffre de la tête.
— Ah! de la névralgie, sans doute ?
— Non; simplement son nouveau chapeau.
— Il est trop étroit ?
— Je n'en sais rien, il n'est pas encore acheté.

ETONNEMENT

Un beau perroquet qui parlait fort bien s'était sauvé de sa cage et réfugié sur un arbre près d'un village; un homme qui le vit eut tout naturellement le désir de s'en emparer et grimpa dans l'arbre. Le perroquet le regarda faire puis tout-à-coup, se mit à parler.

— Allo! dit-il, comment que ça va ?
Tout éberlué, l'homme se laissa choir sur le sol puis il fit des excuses au perroquet.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il, je vous avais pris pour un oiseau.

TRAVAIL SPECIAL

Un orgueilleux qui se croyait le plus savant des hommes déclara un jour devant quelques personnes qu'il avait le désir de faire un livre unique au monde, c'est-à-dire que personne n'avait encore fait et même auquel personne ne penserait jamais.

— Vous en êtes parfaitement capable, lui dit quelqu'un; vous n'avez qu'à faire votre éloge.

ESCAMOTAGE

Un prestidigitateur faisait un joli tour d'adresse en société; il avait demandé une pièce de vingt-cinq cents à un homme présent et avait annoncé qu'il allait la changer en une pièce d'or de cinq dollars. En effet, le tour réussit au grand émerveillement de tout le monde. Seul le monsieur à qui avait été emprunté le vingt-cinq cents ne paraissait pas entièrement convaincu. Le prestidigitateur lui mit alors la pièce d'or dans la main pour la lui faire voir.

L'homme la prit, la regarda attentivement, la fit sonner sur le coin d'une table et la mit ensuite dans son porte-monnaie.

— Eh, dit l'artiste en tours, rendez-moi cette pièce.

— Jamais de la vie, dit l'homme, vous seriez capable de refaire un vingt-cinq cents avec et je préfère qu'elle reste maintenant comme elle est.

SCULPTURE

Un idiot qui visitait une exposition d'art s'arrêta devant une magnifique sculpture; il la regarde, fait un peu la moue et donne son avis.

— Oui, dit-il, ce n'est pas trop mal cette machine-là, mais je me demande si c'est aussi difficile à faire qu'on le dit.

— C'est très simple, dit le sculpteur qui se trouvait justement là; il suffit de prendre un morceau de pierre ou de marbre et d'enlever tout ce qu'il y a de trop.

LES PETITS VERRES GRATUITS

C'était jour de foire au canton. Deux paysans, Martin et Mathieu, résolurent de s'associer pour une petite spéculation. Avec vingt piastres qui leur restaient à chacun, ils achetèrent un bidon d'excellent whisky.

Le village était loin et l'après-midi très chaude; le retour fut lent et les étapes nombreuses. A la première, Martin déclara qu'il prendrait bien un verre.

— Ah! mais non, dit Mathieu, la marchandise, c'est sacré.

— Voyons, reprit l'autre, nous vendons ça vingt sous le verre et ça nous revient à cinq.

— Eh bien ?

— Eh bien! Tu peux me la laisser au prix coûtant. Voilà cinq sous, donne-moi un petit verre.

— Ah! comme cela, très bien.

Martin prit son petit verre et l'on continua la route.

Un quart d'heure après, Mathieu, à son tour, sentant la fatigue :

— Tiens, dit-il, voilà les cinq sous, je vais prendre un petit verre aussi.

Un peu plus loin, Martin s'écria :

— Bah! donne-m'en encore un, voilà les cinq sous!

L'échange se renouvela si souvent qu'ils arrivèrent au village fort tard et les idées en grand désordre.

— C'est drôle, disaient-ils en contemplant le bidon vide, plus de marchandise! plus d'argent! Et pourtant, nous avons toujours payé!



— C'est assez de clairs de lune et de roses fanées! Viens souper!

Amusantes

UN MOT DE DUMAS

Le romancier Ponson du Terrail se plaignait à son ami Alexandre Dumas que des gens prétendaient qu'il ne savait pas écrire correctement.

— Pourtant, disait-il, j'ai la conviction de bien savoir mon français!

— Sans doute, répondit Dumas, mais c'est celui des autres que tu ne connais pas.

LA TETE D'ANE

Un homme s'arrête devant les bureaux d'un vague agent de mines encore plus vagues, quelque chose comme des mines de pâtés de foie ou des exploitations de saucisses. Désireux de se renseigner davantage, il entre et s'adresse à l'agent.

— Qu'est-ce que vous vendez donc ici? lui demande-t-il.

L'autre le toise et le prend pour un imbécile dont il pourra se moquer facilement.

— Des têtes d'âne, lui dit-il.

— Ah, reprend l'homme, je vous félicite, je vois que c'est un bon commerce car il n'en reste plus qu'une seule dans votre boutique.

D'APRES NATURE

Un artiste peintre qui était en même temps un bon critique d'art mais avait le tort de boire comme une éponge et d'être saoul à peu près vingt-quatre heures par jour, se rend un jour dans un musée pour y étudier quelques tableaux.

Ne voyant plus très clair, il s'arrête devant un miroir qui, naturellement, réfléchit son image. Notre homme la regarde et prend des notes sur son calepin:

"Tête d'ivrogne admirable; le nez rouge est très réussi ainsi que la physionomie abrutée. Ce doit être un portrait d'après nature car il me semble avoir déjà vu cette tête-là quelque part."

CONSULTATION GRATUITE

Un homme qui n'aime pas à ouvrir son porte-monnaie, pour payer bien entendu, et qui a un gros rhume, rencontre un médecin de ses amis et décide de le "taper" d'une consultation gratuite.

— Que fais-tu donc, lui dit-il, quand tu es enrhumé?

— Mon cher, c'est tout simple, répond le docteur, je tousse comme tout le monde.

LONGUEUR DE CHEMIN

Fleurdecoin s'informe de la distance qu'il y a de son village à Québec.

— A peu près une centaine de milles, lui répond-on.

— Et de Québec pour revenir chez moi?

— Mais la même distance, naturellement.

— Pourquoi "naturellement"? Tiens, par exemple, de Pâques à la Pentecôte il y a sept semaines mais de la Pentecôte à Pâques il y en a bien davantage; alors pourquoi que ça ne serait pas la même chose pour les routes?

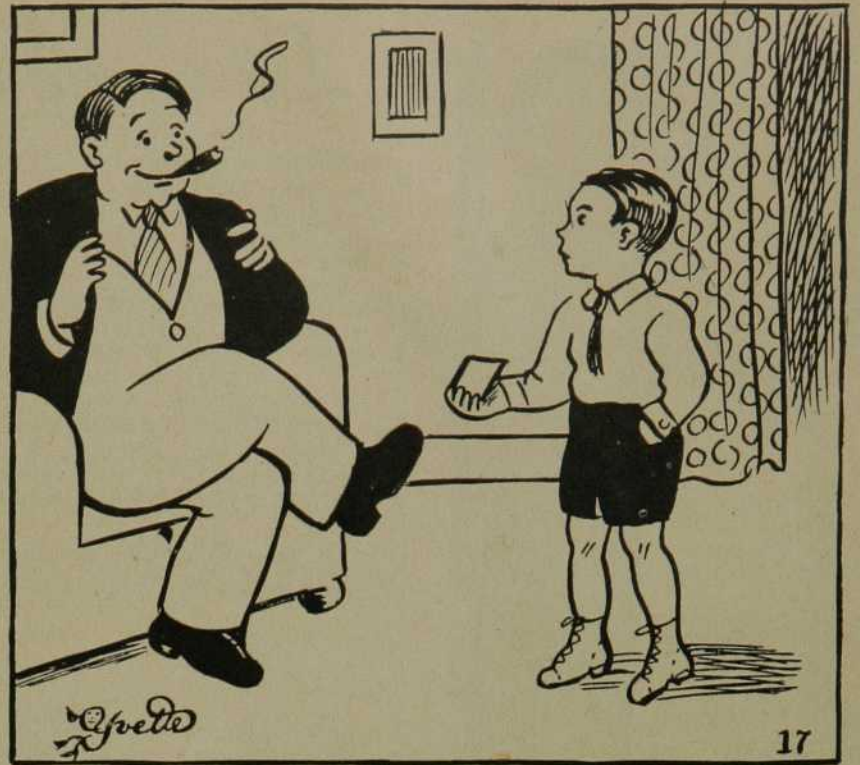
OUVRAGE VITE FAIT

Les domestiques d'un seigneur d'autrefois avaient des chemises en lambeaux et ils en réclamèrent un jour des neuves à leur maître mais celui-ci était fort avare. Il réfléchit un instant puis appela son majordome.

— Prenez note, lui dit-il, qu'au printemps prochain vous aurez à faire semer du lin dans un de mes champs; quand on le récoltera on en fera de la toile avec laquelle on fabriquera des chemises pour ces gens-là.

Les domestiques se mirent à rire devant cette preuve d'avarice.

— Ah, dit le seigneur, les voilà bien contents ces coquins-là, maintenant qu'ils ont des chemises neuves!



— Papa, est-ce que tu es capable de signer ton nom les yeux fermés?
— Certainement!
— Alors, signe-moi mon bulletin scolaire!

LA QUESTION DE L'HEURE

Bétantout est dans la salle d'attente de la gare Yindsor et veut régler sa montre sur celle de l'horloge mais il s'aperçoit qu'il a laissé sa montre à la maison.

— C'est embêtant, dit-il, mais ça ne fait rien, je me rappellerai bien l'heure; il est exactement deux heures et demie.

LE RENSEIGNEMENT

Un étranger de passage à Montréal aperçoit un magnifique cortège funèbre; comme il est très curieux, il cherche à se renseigner et s'adresse au premier passant venu.

— Quelle est donc la personne que l'on enterre? lui demande-t-il.

— Oh, répond l'autre, je crois bien que ça doit être celle qui est dans le corbillard.

CADEAU PEU DISPENDIEUX

— Mon oncle, j'ai rêvé cette nuit que vous m'aviez donné un beau cinquante cents tout neuf.

— Tant mieux, mon petit bonhomme, et puisque tu as été bien sage, tu peux le garder.

BONNE REPONSE

Il y a toujours des gens pour se moquer des autres et ils le font souvent avec un peu d'esprit mais il leur arrive aussi de se faire rabrouer vertement. Tel fut le cas pour un imbécile qui se moquait d'un homme parce qu'il avait les oreilles trop longues à son idée.

— C'est bien possible, répondit l'insulté que j'ai des oreilles trop grandes pour un homme, mais vous en avez certainement des trop petites pour un âne.

INTERROGATOIRE



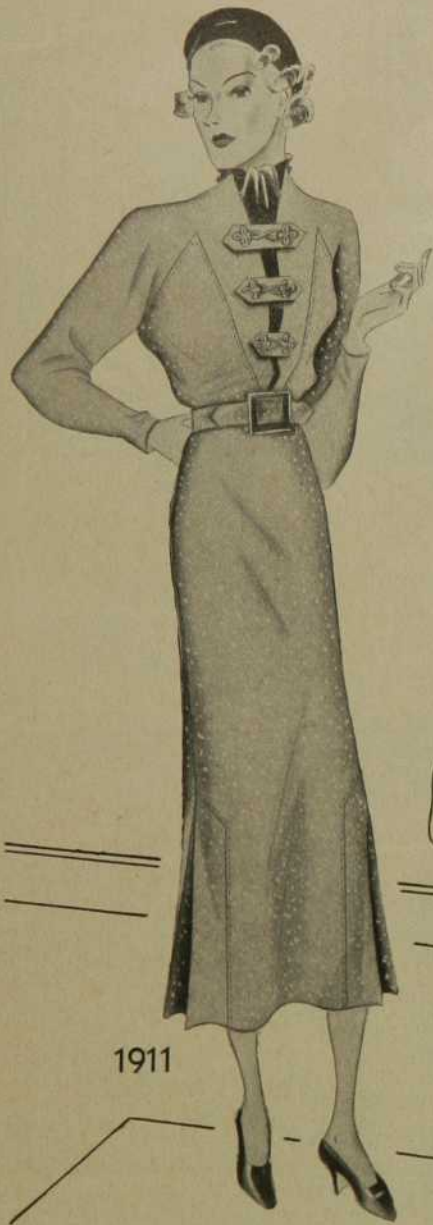
— Qui est ce beau militaire?
— C'est mon frère, Madame!
— Comment se nomme-t-il?
— Il m'a dit qu'il s'appelait Jules...

SOMMEIL AGITE



— Pas encore prêt?
— Toute la nuit, j'ai rêvé d'un grand singe!
— C'est que tu t'es sans doute encore contemplé dans la glace avant de te coucher!

La vogue des Militaires



1911

1911 — Jolie robe pour dame ou jeune fille, de gr. de buste 32 à 42. Un 36 requiert: $4\frac{1}{4}$ v. de 35", 4 v. de 39" ou $2\frac{5}{8}$ v. de 54". Contrastant: $\frac{7}{8}$ v. de 35" ou $\frac{3}{4}$ v. de 39". 25 cents.

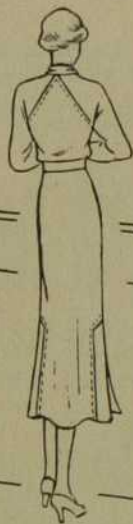
1924 — Robe et bouffants pour gr. 1, 2, 3, 4 et 6. Pour un 4: la robe, $2\frac{3}{4}$ v. de 27", $2\frac{3}{8}$ v. de 35", 2 v. de 39" ou $1\frac{5}{8}$ v. de 54". $2\frac{1}{8}$ v. de bordure. $\frac{3}{8}$ v. de contrastant de 35" ou 39". Bouffants: $\frac{7}{8}$ v. de 35" ou 39". 15 cents.

1917 — Robe et boléro pour gr. 14 à 20. Pour un 16: jupe et boléro: $3\frac{7}{8}$ v. de 35", $3\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{2}$ v. de 54". Pour la ceinture: $\frac{5}{8}$ v. de 35" ou 39" ou $\frac{3}{8}$ v. de 54". La blouse: $1\frac{1}{8}$ v. de 35" ou 39", $\frac{3}{4}$ v. de 54". $3\frac{1}{2}$ v. de ruban-bordure de $\frac{1}{2}$ " de large. 25 cents.

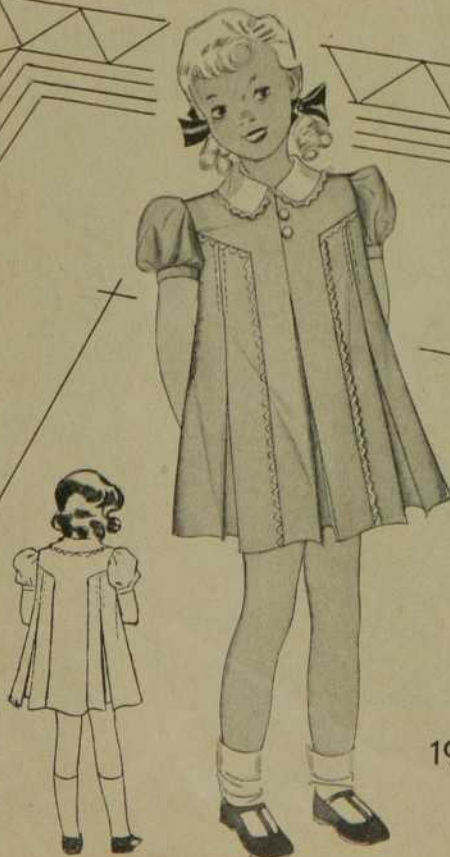
8294 — Pour dame ou jeune fille, cette robe moderne de gr. de buste 32 à 42. Pour un 36: $4\frac{1}{4}$ v. de 35", $3\frac{7}{8}$ v. de 39" ou $3\frac{1}{4}$ v. de 54". $1\frac{1}{8}$ v. de contrastant de 35" ou 39". 30 cents.



8294



1917



1924



Il Etait Une Fois...

(Suite de la page 21)

Avant même que Josette ait eu le temps de lui répondre, il poursuit:

— Je lui ai dit que je vous aimais, Josette, et que je vous savais digne, en tout point, de mon amour.

Josette sent son petit cœur battre à coups redoublés. Il n'y a pas l'ombre d'une hésitation dans le ton de Willy. Comme elle, et presque avec les mêmes mots, il a fait à son père textuellement la même réponse qu'elle-même.

— Je le savais, prononce-t-elle, M. Darchambeau est venu, hier, chez nous.

— Chez vous? ... Chez votre mère?

— Oui, et il m'a dit ce que vous me dites. Je lui ai répondu que je n'avais jamais songé à ... à ... cette question d'argent. Mais, je crois que j'ai eu tort. Parce que ...

— Voyons ... mais c'est de la folie!

— Parce que, se hâte de terminer Josette, parce que j'ai réfléchi que je n'avais pas le droit de vous frustrer de ce qui vous revient.

— Non-sens! s'exclame impétueusement Willy. Ce que je tiens, avant tout, à conserver, c'est vous, Josette ... c'est votre amour, c'est notre bonheur ... Le reste, tout le reste m'est indifférent.

— Pourtant ... proteste la jeune fille.

— Vous en doutez? s'indigne Willy. Vous me supposeriez capable de ... de renoncer à vous épouser pour cette misérable question d'argent ... Mais je travaillerai, je travaillerai nuit et jour s'il le faut ... j'en gagnerai, de l'argent ... Je ...

— Ce n'est pas cela que je veux dire.

— Pas cela! ... Quoi alors? ... Auriez-vous peur de ... de cette vie, pas assez facile? ...

— Oh! non, Willy. Vous savez bien que moi, je n'en souffrirais pas. C'est vous, vous seul qui ...

— Moi! mais puisque je vous répète que je serai le plus heureux des hommes si seulement vous acceptez de partager mon existence, de lutter, avec moi ... Vous le voulez bien, dites?

— Oui, fait Josette.

Elle a dit ce "oui" de tout son cœur, de toute son âme, et lui ne s'y est pas trompé, car il est des accents qui ne s'imitent pas.

— Mon père a certainement beaucoup de volonté, fait gravement le jeune homme, mais il ne peut ignorer que j'en possède, au moins autant que lui. Je crains, je suis même persuadé qu'il ne cédera pas. Il a déjà deviné que je ne céderai pas davantage, j'ai pour cela de bien meilleures raisons que les siennes. Je le lui dirai, ce soir même. Ayez confiance, Josette chérie!

"Mais ... vous pleurez?"

C'est vrai, Josette a les yeux remplis de larmes, de larmes de joie.

— Non, dit-elle assez piteusement, en faisant un grand effort pour se contraindre. Non ... Non ... je vous assure, Willy.

— Je vais aller vous reconduire, dit Willy, doucement autoritaire, j'ai ma voiture. Nous verrons Mme votre mère et nous lui annoncerons, nous-mêmes, nos fiançailles.

Il a deviné — il devine tout, ce garçon, que sa sœur prétend imbu d'américanisme — que Mme Vidal devait être très inquiète du bonheur de Josette, et il tient à la rassurer, sans plus attendre. Une pensée aussi délicate ne peut que toucher infiniment la douce Josette, aussi ne fait-

elle pas la moindre difficulté pour s'y associer.

Donc, les voici, elle et lui, en route vers la rue Lacroix.

Ils ne parlent pas. Ils sont certains de n'avoir plus rien à se dire. Une simple pression de mains leur a suffi pour se persuader qu'ils étaient d'accord, qu'ils seraient toujours d'accord, quoi qu'il arrive ...

Quoi qu'il arrive ... Est-ce bien sûr? Parce que, justement, une surprise les attend ... et un messager, plutôt un messenger, qui n'est autre que M. Diaz, lequel fait les cent pas devant la porte de l'immeuble où habite Mme Vidal.

L'auto de Willy n'est pas plutôt arrêtée au ras du trottoir, que le chef de bureau se précipite, une lettre à la main.

— Pour M. Willy Darchambeau, fait-il, de son air le plus cérémonieux.

— Donnez, dit le jeune homme.

Willy parcourt la lettre en trois secondes.

— Mon père exige que je le voie sur l'heure, dit-il, un peu pâle.

Josette étouffe un cri. La peur, l'horrible crainte éprouvée aujourd'hui la reprend.

Le jeune homme lui souffle tout bas:

— Allons-y ensemble.

— Vous voudriez? hésite Josette.

— Oui, fait Willy, à deux, nous serons plus forts.

Josette incline la tête, c'est "oui". n'est-elle pas décidée à accepter sans murmurer les suggestions de son fiancé? Elle trouve, d'ailleurs, très naturel, de ne pas abandonner celui qu'elle aime au moment où il va affronter un nouveau danger.

Et ils partent, séance tenante. La voiture glisse sur l'asphalte luisant. Willy, un peu nerveux, conduit très vite, mais comme il conduit très bien, la jeune fille n'éprouve aucune frayeur ... Son esprit est déjà là-bas, dans le grand bureau désert, où les attend cet homme redoutable, qui a juré de se mettre en travers de leur bonheur.

Willy, très maître de lui, s'efface pour la laisser passer, tandis qu'il ouvre la porte vitrée où est peinte, en lettre d'or, cette inscription qui a dû faire battre le cœur à plus d'un salarié:

Cabinet de M. le directeur.

— J'ai pensé, fait Willy en s'inclinant devant son père, que nous n'étions pas trop de deux ... et ...

— Excellente idée! ... s'exclame Edouard Darchambeau, sans qu'il soit possible de dire s'il approuve ou désapprouve l'initiative de son fils.

"Asseyez-vous, mademoiselle, fait-il, en désignant un siège à Josette.

Et, tout de suite, avec ce dédain des préambules qui caractérise le véritable homme d'affaires, il ajoute, se tournant vers son fils:

— Toujours décidé?

— Plus que jamais, répond fermement Willy.

— Vous aussi, mademoiselle? poursuit-il, en s'adressant à Josette Vidal.

— Oui, monsieur.

— Malgré les conditions?

Les deux jeunes gens font un signe affirmatif, ponctué de deux "oui" retentissants, articulés presque en même temps.

— La pauvreté ... la misère ... ricane Edouard Darchambeau, en les tenant sous le feu de son terrible regard. Vous avez bien réfléchi à tout cela, oui? Vous savez que quand j'ai décidé une chose, cette chose se fait, vous le savez ... oui? ...

— Je le sais, fait lentement Willy.

— Bien ... très bien! ... jette soudain le grand entrepreneur, en se frottant les mains ... voilà qui est excellent! ... Puisqu'il en est ainsi, embrassez-vous, mes enfants.

Willy et Josette, passablement interloqués, — on le serait à moins, — se regardent sans bouger, se demandant s'ils ont bien compris.

— Je vous dis de vous embrasser, il me semble que c'est clair! tonne le père de Willy.

— Mais ... alors ... papa ... questionne le jeune homme, tu voudrais, tu nous autorises à ...

— A vous embrasser ... parfaitement, et, aussi, à vous marier, bien entendu, fait Edouard Darchambeau, jovial.

"Allons ... ne faites pas cette tête-là ... et venez un peu ici, près de moi, que je vous tire les oreilles à tous les deux.

"Vous ne comprenez plus le français alors, ou est-ce moi qui me suis mis à parler petit nègre? Comment, voilà une demoiselle à qui je dis, en propres termes: "Je tiens à ce que vous sachiez qu'au cas où mon fils entendrait se marier contre mon gré, je suis fermement décidé à lui couper les vivres et à le biffer de mon testament", et, immédiatement, elle me répond qu'elle aime mon fils et que ci et que ça ... Bref, qu'elle se moque pas mal de ce que peut dire et faire ...

"J'annonce la même chose, vous entendez, la même chose à mon fils ... et crac ... lui aussi, me signifie qu'il passera outre ... que je suis un tyran, un père dénaturé ...

— Papa, je n'ai jamais dit ...

— Tu l'as pensé ... c'est tout comme. Mais, sapsisti, où avez-vous été chercher, tous les deux, que je m'opposais à votre mariage? ... Mais je l'approuve, votre mariage, je le bénis, je m'en félicite ... Je vous ai dit "au cas où mon fils entendrait se marier contre mon gré, je le flanque à la porte", seulement, ce n'est pas le cas, en ce qui concerne Mlle Vidal. Bien au contraire.

— Ah!

— Ne dites pas "ah!", dites plutôt que vous comprenez assez mal ce qu'on vous dit, mes enfants, et ...

Il fut interrompu par le double assaut de Willy et de Josette qui se disputèrent incontinent le privilège d'embrasser leur terrible papa.

— Je n'ai pas fini, fit-il en riant, je tiens à ce que vous sachiez, et c'est votre seule excuse, que j'ai un peu joué sur les mots, parce que je désirais m'assurer de votre désintéressement réciproque.

"Je suis fixé, conclut-il en frappant amicalement sur l'épaule de Willy. Cette petite-là, mon garçon, tu peux l'épouser sans aucune arrière-pensée. Elle ne ressemble en rien à ces poupées artificielles et maniérées que l'on rencontre de-ci de-là, au hasard des salons, et à qui il suffirait de dire: "Je suis pauvre comme Job" pour qu'elles vous répondent: "Mille regrets ..."

"Une perle, mon gaillard, et, ce qui ne gâte rien, jolie comme un cœur ...

Il était une fois une petite téléphoniste, aussi belle que le jour ... — pourquoi cette histoire ne finirait-elle pas à la façon dont commencent les contes de fées? — et un jour, un grand jeune homme l'ayant bousculée au cours d'un bal, l'aima et l'apprécia, tant et si bien qu'il la rendit très, très heureuse.

MARCEL IDIERS



Un Hôtel New-Yorkais

Très Bien Situé
A deux pas de Radio City
Prix raisonnables

à partir de

\$2.50 simple

à partir de

\$4.00 double

1000 chambres avec
Bain, Douche, Radio,
Eau glacée.

**HOTEL
VICTORIA**
7e AVENUE à 51e RUE
NEW-YORK
W. H. PETERKEN
administrateur

ANTALGINE



Soulage nervosité, insomnie, fatigue. Gardez-en toujours une boîte.

25¢

Comme vermicide, une excellente préparation est le Mother Graves' Worm Exterminator. Il a sauvé la vie à des quantités d'enfants.



Une Belle Taille

AUX LIGNES
HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

Vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal.

Ayez toujours du Liniment Egyptien Douglas sous la main. Un remède sûr et rapide pour brûlures, entorses, panaris, empoisonnement du sang, œil-de-perdrix, verrues. Inestimable pour inflammation et rhumatisme musculaire.

Le Suprême Amour

(Suite de la page 23)

Il y avait dix lettres, liées par une faveur rose.

D'une main fiévreuse, il enleva le bout de ruban.

Il fit glisser les lettres entre ses doigts comme des cartes à jouer, et reconnut l'écriture de Jacques Vernier. Mais, pris aussitôt, avant d'avoir lu un seul mot, d'un insurmontable dégoût, il jeta les dix lettres sur une table où elles s'éparpillèrent. Et cependant il ne pouvait rester dans sa cruelle perplexité. Malgré sa répugnance, les soulèvements de son cœur, il fallait lire, s'il voulait chasser le doute ou acquérir la certitude.

Saisi d'une sorte de fureur, il jeta ses deux mains sur la table pour s'emparer des lettres.

A ce moment, un bruit étrange frappa son oreille; c'était un cri rauque, horrible, pareil à un hurlement, et qui semblait sortir de dessous terre.

Le comte se dressa debout comme poussé par un ressort.

— Qu'est-ce donc que cela? se demanda-t-il.

IX

Le knout

Le comte écoutait haletant, la sueur au front. Avant qu'une minute se fût écoulée, un second cri se fit entendre, plus épouvantable que le premier.

— Ah ça mais on égorge quelqu'un ici! s'écria le comte.

Il s'élança hors de sa chambre et courut chez sa mère. Ne la trouvant ni dans sa chambre ni dans son boudoir, il appela.

Pas de réponse.

Les cris continuaient, se succédant à intervalles à peu près égaux.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? pensait le comte, en courant à travers les pièces dont se composait l'appartement de Mme de Soleure.

Tout à coup il s'arrêta et se frappa le front.

— Oh! fit-il.

Les cris qui arrivaient à ses oreilles, sourds comme les rugissements d'une bête fauve au fond d'un antre, et par cela même plus effrayants étaient évidemment arrachés à un être humain par la douleur d'une torture quelconque.

Le comte avait-il compris?

Il se précipita dans le grand escalier et descendit rapidement au rez-de-chaussée.

Dans le vestibule, éclairé par la lumière d'une lampe, deux domestiques de garde veillaient.

A la vue de leur maître, ils se levèrent.

— Est-ce que vous n'entendez pas ces cris affreux? leur demanda le comte.

— Pardon, monsieur le comte, nous entendons très bien.

— Sans émotion, sans effroi, et vous restez là, tranquillement, comme si vous entendiez le chant d'un oiseau!

— Que se passe-t-il?

— Le savez-vous?

— Nous l'ignorons, monsieur le comte.

— Vous ignorez... et vous ne bougez pas!...

— C'est l'ordre qui nous a été donné.

— Par qui?

— Par Mme la comtesse.

— D'où partent ces cris?

— Probablement de la crypte de la chapelle.

— Oui, oui, c'est cela, j'aurais dû deviner.

Le comte ouvrit une porte et s'élança dans l'obscurité d'un couloir

qui le conduisit à une galerie vitrée; il la suivit, marchant rapidement, faisant résonner son pas sur les dalles, et arriva bientôt à la porte de la chapelle, qui était ouverte. Il entra.

L'obscurité était profonde dans la chapelle; mais un filet de lumière, montant du souterrain, lui fit voir, également ouverte, la porte bardée de fer de l'escalier de pierre de la crypte.

Un nouveau cri vint déchirer ses oreilles, puis ce furent des gémissements furieux de carnassiers.

Au risque de se casser le cou, le comte se jeta sur les marches de l'escalier qu'il descendit quatre à quatre.

Il apparut dans le souterrain en criant d'une voix vibrante:

— Arrêtez! Arrêtez!

La crypte était éclairée par quatre bougies placées dans de grands chandeliers d'église et par une grosse lampe de métal peint en noir, suspendue à une chaîne de cuivre accrochée à la voûte.

Eclairée ainsi par ces lumières blafardes, la crypte avait quelque chose de fantastique.

Six colonnes de marbre noir, d'un style fantaisiste ou bâlard, chargées d'inscriptions en lettres dorées, avaient l'air de soutenir la voûte.

Mais, en réalité, elles n'avaient été placées là que comme des objets d'ornementation.

Tout en entrant dans la crypte, le comte avait vu, sous la lumière de la lampe et des quatre chandeliers, le garde-chasse solidement attaché à l'une de ces colonnes.

Le malheureux était nu jusqu'à la ceinture, et, cherchant à mordre les cordes qui le liaient ou à les rompre, il se tordait dans d'horribles convulsions.

A ses côtés, Tougaref et Rudiow, les manches retroussées, l'oeil farouche, étaient armés de longues lanières de cuir. Exécuteurs féroces des ordres de leur maîtresse, les deux Russes infligeaient à Jacques Vernier le supplice du knout.

Droite et raide, très pâle, mais impassible, la vieille comtesse se tenait à quelques pas, adossée à une colonne.

Après avoir prononcé la sentence, elle avait voulu assister à l'exécution.

Il y avait de la férocité dans sa haine et elle semblait se repaître des souffrances du supplicié.

La femme s'était changée en furie. Aucun noble sentiment ne parlait en elle.

Toute entière à sa vengeance, elle ne sentait pas qu'elle jouait un rôle odieux, qu'elle était cruelle et barbare.

Les épaules, le dos, les reins, et les flancs du patient étaient zébrés de lignes rouges et bleuâtres; chaque coup de lanière avait laissé sa marque.

Certains coups, mieux appliqués, avaient coupé la peau. Le sang coulait, traçant sur le corps des arabesques rouges.

Jacques Vernier, la bouche pleine d'écume, les yeux hors des orbites, se tordait, hurlait, rugissait et grinçait des dents sous chaque coup de fouet qui entamait sa chair.

Mais il ne demandait pas grâce; il n'implorait d'aucune façon la pitié de ses bourreaux.

De temps à autre, il lançait à Mme de Soleure un regard effrayant. Si elle l'avait senti sur elle, ce regard menaçant, terrible, elle aurait eu peur, peut-être.

Un venin mortel se dessinait dans le cœur du garde-chasse; c'était une haine implacable, sauvage, qui fermentait en lui, et déjà il songeait à tirer vengeance du supplice honteux qu'on lui faisait subir.

Oh! oui, il se vengerait un jour, et malheur à l'ennemi qui s'offrirait à ses coups, car lui aussi serait sans pitié. On le payerait cher, ce sang que le fouet faisait jaillir! Le sang réclame le sang!

La voix du comte, forte et puissante, avait éclaté comme un coup de tonnerre sous la voûte de la chapelle souterraine.

Le bras levé, prêt à frapper encore, resta un instant immobile, puis retomba inerte, et les deux Russes s'écartèrent de leur victime en se reculant.

— Arrêtez, arrêtez!

C'était l'ordre impératif du maître. Mme de Soleure y répondit.

— Non, non, cria-t-elle, pas de pitié, frappez... J'ai dit quarante coups de knout!

Les Russes se rapprochèrent du patient. Mais, prompt comme l'éclair, le comte se précipita sur eux, leur arracha les lanières de cuir et les jeta loin de lui. Puis, se tournant vers la comtesse:

— Oh! ma mère, ma mère! fit-il avec un accent de douleur et de reproche.

— Le comte de Soleure blâme sa mère?

— Oui.

— Mais je vous venge, mon fils!

— Triste vengeance, ma mère!

— Ne fallait-il pas que ce misérable fût châtié?

— On ne se venge pas d'un valet, ma mère, on le chasse. Si le mal qui m'est fait me fût venu d'un ami ou d'un homme de mon rang, je l'aurais tué!... Mais cet homme! il ne m'inspire que du dégoût.

— Je l'ai compris, et c'est pour cela que j'ai résolu de vous venger.

— C'est ainsi qu'on traite en Russie, les esclaves insolents, rebelles ou voleurs.

— Nous ne sommes pas ici en Russie, ma mère, mais en France.

— Oui, mais je suis Russe, moi, répliqua la vieille dame le front haut.

— Je suis la princesse Olakoff.

— En Russie, ma mère, vous êtes encore et toujours la princesse Olakoff.

— En France, vous êtes la comtesse de Soleure, et en France, ma mère, il n'y a pas d'hommes esclaves.

— Reprenez possession de vous-même: la colère vous a mal conseillée et voyez où elle vous a conduite: à commettre un acte indigne de vous et de moi.

— Vous avez oublié, ma mère, ce que vous deviez à votre dignité, à votre caractère, à vos sentiments de femme, à tout votre passé. Vous, si bonne autrefois, qui ne viviez que pour faire le bien, comment avez-vous pu changer à ce point, en si peu de temps?

— Depuis votre naissance, Gaston, ma vie n'a eu qu'un but unique: votre bonheur. Et, pour vous le donner, vous savez tout ce que j'ai fait, tout ce que j'étais disposée à faire encore.

— On vous l'a pris, on vous l'a volé, ce bonheur qui était mon oeuvre la plus chère; et en vous l'enlevant on a calciné mon cœur, on m'a rendue haineuse et méchante.

Le comte poussa un profond soupir.

— Que je sois aveuglée par la colère, c'est possible, continua la comtesse; mais n'espérez pas trouver en moi de la pitié, il n'y en a plus...

— Eh bien, oui, voilà ce qu'on a fait de moi, et je resterai ainsi jusqu'à la dernière heure.

— Vous, mon fils, vous inclinez vers le pardon et l'oubli; moi, je ne pardonne pas, je châtie, je me venge!

— Nul n'a le droit de se faire justice lui-même, répliqua le comte tristement.

— Alors, dit amèrement la comtesse, j'aurais dû vous laisser livrer ce misérable aux gendarmes?

— Pour nous tous, je ne l'aurais pas fait, vous le savez bien.

— Enfin, qu'allez-vous faire?

— Vous allez le voir.

Et, se tournant vers les deux Russes:

— Déliez cet homme, dit-il, et remettez-lui ces vêtements sur le corps. Tougaref et Rudiow, hésitants, regardaient la comtesse.

— Je suis votre maître, cria le comte d'une voix impérieuse, obéissez!

— Faites ce que vous ordonne votre maître, dit la comtesse.

Les cordes qui attachaient Jacques Vernier à la colonne de marbre tombèrent, et en un instant il fut habillé. — Et maintenant, mon fils? demanda la comtesse.

— Maintenant, ma mère, cet homme est libre.

— Libre! exclama-t-elle.

— Que voulez-vous que je fasse de lui?

Les yeux de la comtesse flamboyèrent.

— Jetez-le au fond d'un cachot, d'un trou quelconque, et qu'il y achève son existence de traître et de bandit en proie aux tortures de la faim! répondit-elle d'une voix creuse.

Le garde-chasse frissonna jusque dans la moelle des os.

— Oh! ma mère, dit le comte en la regardant fixement, est-ce bien vous qui avez prononcé ces affreuses paroles? Abreuvé de douleurs comme je le suis, je ne croyais pas que ma peine pût être augmentée, et par qui? par ma mère!

La comtesse, si aveuglée qu'elle fût par la fureur, ne put supporter le regard profondément attristé de son fils; comme honteuse d'avoir mérité ce nouveau reproche plein d'amertume, elle courba la tête.

— Mon fils, répondit-elle d'une voix tremblante, en toute autre circonstance j'admiraierais votre magnanimité; je connais votre grandeur d'âme, dont j'ai toujours été si fière; mais avez-vous le droit aujourd'hui de vous montrer si généreux?

— Vous voyant décidé à laisser ce misérable qui vous a fait tant de mal, vous m'avez mise hors de moi.

— Je vous ai dit, ma mère, que je n'avais aucune vengeance à tirer de cet homme.

— Alors, vous vous contentez de le chasser?

— Oui.

— C'est une vipère, mon fils, si vous ne lui écrasez pas la tête, elle vous mordra encore.

Je ferai ce qu'il faudra pour n'avoir pas à redouter ses morsures.

— Je n'ai rien à dire: le comte de Soleure est le maître ici, il peut faire ce qu'il lui plaît.

— Dieu veuille, mon fils, que vous n'ayez pas à regretter un jour d'avoir été trop bon.

— Vous allez conduire cet homme hors du château, ordonna le comte en s'adressant aux deux Russes, et vous le laisserez libre d'aller où il voudra.

Il prit la main de la comtesse et lui dit:

— Venez, ma mère, venez.

Il l'entraîna doucement et ils gravirent, les premiers, l'escalier de pierre de la crypte.

Le comte conduisit la comtesse à la porte de sa chambre.

— Au revoir, ma mère! lui dit-il.

— Pourquoi me quittez-vous si brusquement?

— Vous avez besoin de vous reposer, ma mère.

— Et vous, mon fils, après tant de terribles émotions, n'allez-vous pas dormir?

Le comte secoua tristement la tête et répondit :

— De longtemps, le sommeil ne fermera point mes paupières. Ah ! continua-t-il avec un accent désespéré, le sommeil qu'il me faudrait, c'est celui dont on ne sort jamais!

Mme de Soleure tressaillit.

Puis, regardant son fils bien en face :

— Gaston, s'écria-t-elle, tu m'épouvantes! Dis-moi, jure-moi que tu ne penses pas au suicide!

— J'y ai pensé, ma mère; mais rassurez-vous, j'ai éloigné de moi cette idée.

— Si tourmentée, si misérable que doive être maintenant mon existence, je m'armerai de courage pour la supporter. Je suis condamné à souffrir éternellement, je le sais; je ne désertai point la vie lâchement, dominé par la peur de souffrir.

— D'ailleurs, mon fils, avec le temps, les grandes douleurs s'apaisent.

— Le temps passera; le coup qui m'a été porté est mortel; j'en mourrai, et je souhaite que ce soit plus tôt que plus tard.

— Gaston, mon cher enfant!

— Je vous le dis encore, ma mère, l'horrible plaie faite à mon cœur ne se cicatrisera jamais.

— Non, non, l'oubli viendra. Tu as trente-deux ans; est-ce qu'on désespère ainsi à ton âge?...

— Tu es riche; en France, en Russie ou ailleurs, partout où tu voudras aller, tu pourras vivre heureux.

— Oh ! la richesse, la richesse ! murmura le comte avec amertume.

— Ne la dédaigne pas, Gaston.

— Voyez ce qu'elle a fait de moi; si j'eusse été pauvre, je...

Un sanglot noué dans la gorge lui coupa la voix.

— Va, mon fils, je sais ce que tu veux dire et je comprends. Qui a voulu cela? la fatalité. Si ta fortune, convoitée par un monstre, empruntant pour te séduire les formes gracieuses d'un ange, a causé ton malheur, elle peut devenir, en tes mains généreuses, une source féconde de bonheur et de joies dont tu auras ta part.

— Tu peux faire du bien, et tu en feras beaucoup, c'est dans ta nature.

— Tends la main aux malheureux; c'est en essuyant les larmes des autres que les tiennes cesseront de couler. Quand on a comme toi des sentiments élevés, l'âme grande, on est forcément heureux du bonheur qu'on a donné.

— Tu le vois, j'ai été sensible à tes reproches, poursuivit-elle, ébauchant un froid sourire; devant toi, ma colère tombe, et je n'ai plus la force de maudire, car mon amour pour mon fils est plus fort que ma volonté.

— Gaston, est-ce que tu m'en veux réellement de ce que j'ai fait ?

— Je vous excuse, ma mère.

— C'est déjà quelque chose.

— Moi, mon fils, je me pardonne; ma conscience tranquille ne me reproche rien.

— Je vous en prie, ma mère, ne parlez plus de cela.

— Soit! Ce que je désire, ce que je veux, mon fils, c'est que tu ne te laisses point écraser sous l'énorme

poids de ton chagrin. Redresse-toi donc afin de tenir tête à la fatalité... Mets le pied sur le passé, et regarde l'avenir.

— Après tout, ce n'est qu'une année à retrancher de ta vie.

— Suppose que tu as dormi tout ce temps en proie à un horrible cauchemar et efforce-toi de te débarrasser de son effrayant souvenir.

— Oublie, mon fils, oublie!

— Jamais! prononça le comte d'une voix sourde.

— Ne dis pas cela, ne le dis pas! s'écria la comtesse; je veux, entends-tu, je veux te faire oublier que tu as eu le malheur de donner ton nom à une infâme!...

— Mais, comprends donc, malheureux enfant, que c'est parce que tu souffres que je suis impitoyable; c'est le mal qu'on a fait à mon fils bien-aimé qui me rend cruelle, qui excite en moi toutes les fureurs de l'enfer!

— Est-ce que je ne suis pas tombée comme toi, avec toi, dans l'abîme ?

— Assurément, notre situation est affreuse; mais elle n'est pas sans issue; nous en sortirons.

— Comment ?

— Je ne le sais pas encore; mais ce soin me regarde. Ecoute, Gaston, le ciel t'a richement doué; tu as une fortune, une fortune que beaucoup de princes, assis sur les marches d'un trône, envieraient; et tu es jeune et beau; si tu n'avais que cela, ce serait peu; mais tu possèdes toutes les qualités de l'esprit et du cœur; oui, tu as toutes les délicatesses, tous les nobles sentiments, toutes les hautes et fières vertus qui n'appartiennent qu'aux hommes véritablement grands! Et tu voudrais laisser périr tout cela! Non, non!

— C'est sous mes yeux, sous mes baisers, sous le souffle de mon âme, que tu es devenu un homme; je t'ai fait ce que tu es; tout ce qu'il y avait en moi, je l'ai mis en toi; tu n'es pas seulement né de mon sang, Gaston, tu es l'œuvre que mon cœur et mon âme ont créée. Et je la verrais détruite, cette œuvre qui est mon orgueil et ma gloire!... Allons donc! est-ce que c'est possible?

— Redresse-toi, te dis-je; la lice est ouverte, lutte; il faut vaincre la fatalité!

— Malgré ce que dit le fabuliste, ce n'est pas un coup de vent de tempête qui déracine un chêne!

— Tu as été méconnu, trompé par une misérable femme à qui tu avais tout donné; est-ce une raison pour croire que toutes les femmes sont pareilles ?

— Non, mon fils.

— Toutes n'ont pas la perversité, les vils instincts de cette malheureuse.

— S'il y en a de mauvaises, on en peut trouver qui sont honnêtes, vertueuses et chastes.

— Une femme — mais est-ce une femme ou un démon ? — ne t'a pas aimé; elle ne pouvait pas t'aimer, n'ayant pas de cœur. Qu'importe, mon fils!

— Une autre t'aimera et avec une joie indicible tu sentiras l'amour renaître dans ton cœur.

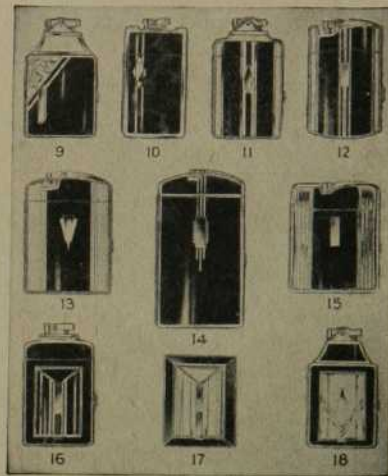
Un sourire douloureux crispa les lèvres du comte.

— Ma mère, répondit-il, je ne pourrai plus regarder une femme sans terreur; ne croyez pas que votre fils puisse aimer encore; quand toutes les fibres du cœur sont paralysées, quand le cœur lui-même est atrophié ou mort, il est rebelle à toute émotion et ne peut plus avoir de tressaillements.

— Mais je vous retiens sur le seuil de votre chambre, ma mère; le temps s'écoule, le jour ne tardera pas à

L'Art de Donner ou le Cadeau Idéal

GRACE à l'entreprise de la Dominion Art Metal Works, Ltd., fabricants du Ronson, le meilleur briquet du monde, ce petit appareil si pratique, qui était hier encore une curiosité, est devenu en peu de temps un objet absolument indispensable. Qui, de nos jours, pourrait se passer de son briquet? Depuis le lancement sur le marché du premier briquet Ronson, modèle de poche, les fumeurs et fumeuses se sont tous rendu compte de l'exceptionnelle commodité de ce briquet qui s'allume d'un geste avec un seul doigt. "Appuyez — il s'allume! Lâchez, il s'éteint!" Voilà toute l'histoire du mécanisme extrêmement simple du célèbre briquet Ronson.

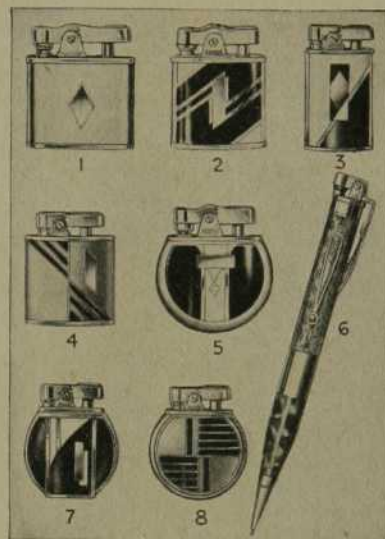


On trouve aujourd'hui dans le commerce une très grande variété de briquets Ronson. Il en est de toutes les grandeurs et pour tous les goûts. C'est ainsi l'éternelle idéale et la plus facile à choisir.

Nos deux vignettes illustrent dix-huit modèles de briquets Ronson, briquets ordinaires, briquets et étuis à cigarettes combinés et briquets de table.

No 1 Briquet ordinaire. No 2 Princesse. No 3 Pet. No 4 Briquet aminci. No 5 De forme arrondie ou Rondette. No 7 Regent, Jr., No 8 Rondette Jr. Le No 6 représente ce qu'on appelle le "Pensiliter Ronson", soit un véritable briquet Ronson joint à un crayon mécanique.

Le second groupe, qui va de 9 à 18, est composé de briquets-étuis à cigarettes.



Le Thé de Cinq Heures

DE toutes les respectables institutions anglaises, l'une des plus respectées est le thé de cinq heures — *five o'clock tea*, comme on dit à Paris.

Pourquoi des gens se réunissent-ils à l'approche du soleil couchant pour déguster cette boisson parfaitement saine et démunie de toute vertu excitante? Le thé, en effet, est un breuvage excellent pour la santé mais il n'a pas pour effet de provoquer un sursaut des nerfs.

La coutume du thé de cinq heures a sans doute pris naissance dans un de ces innombrables clubs dont s'honorent toutes les villes de notre belle-mère-patrie. De là, elle a traversé sur

le continent européen puis sur le continent américain.

Dans le Québec, l'élément français fut assez longtemps réfractaire au *five o'clock tea*. Mais à mesure que les races française et anglaise se sont mélangées, soit dans les salons, soit par des alliances, on vit nos compatriotes les plus huppés, puis les autres un peu moins huppés, adopter de bonne grâce une tradition aussi vénérée par nos amis les Anglais.

Aujourd'hui, que voit-on? Il n'est pas une jeune Canadienne qui, ayant franchi le seuil fleuri des "début", ne se croit tenue sur son honneur d'inviter à un "thé". Ça fait chic et la santé de ces demoiselles n'en souffre pas puisqu'on y sert un breuvage tout à fait hygiénique.

Avis Important

A TOUS LES AMATEURS DE MOTS CROISÉS

Nous recevons depuis trois semaines des lettres adressées à un certain *Club des Mots Croisés*, et contenant un mandat-poste de 15 cents, droit d'entrée à ce club. Ce club n'a été organisé ni par *Le Samedi*, ni par Poirier, Bessette & Cie, propriétaires du *Samedi*. L'argent que nous avons reçu a naturellement été retourné. Nous ne savons rien de ce club qui, d'après ce que nous voyons, essaie de recruter les gagnants de nos concours de mots croisés dont les noms et adresse paraissent chaque semaine dans *Le Samedi*. Avis à tous nos lecteurs et lectrices.

paraître. Rentrez, ma mère, vous avez besoin de repos.

— Pas plus que toi, Gaston, je n'ai envie de dormir. Veux-tu que je passe avec toi le reste de la nuit?

— Non, ma mère, merci!

— Mon cher enfant, reprit la comtesse d'une voix câline, tu as besoin d'entendre de douces paroles, d'être consolé; et qui donc peut adoucir ta peine, verser un baume sur les plaies vives, si ce n'est moi, ta mère qui t'adore? Gaston, j'ai peur pour toi de la solitude.

— Et cependant, cette solitude qui vous effraye est ce qu'il me faut.

— Seul avec tes pensées, je crains.

— Vous craignez?...

— Ton désespoir, Gaston.

— Encore une fois, ma mère, rassurez-vous; j'ose maintenant regarder mon malheur en face, et j'ai retrouvé le courage et la force.

— Dis-tu vrai?

— Oui.

— Si seulement tu me promettais de te mettre au lit.

— J'ai mieux à faire; je vais lire...

— Les lettres... j'oubliais.

— Je veux savoir, ma mère.

— Eh bien, lis, et tu sauras.

La comtesse prit la tête de son fils dans ses mains et lui mit un baiser sur le front.

Mme de Soleure rentra chez elle et le comte regagna sa chambre.

X

Les lettres

Mme de Soleure était depuis environ vingt minutes seule dans sa chambre, absorbée dans ses sombres pensées, lorsque trois petit coups frappés discrètement à sa porte la tirèrent de sa rêverie. Elle se leva et alla ouvrir.

Pierre Valenski se trouva devant elle.

— Eh bien, Pierre, dit-elle avec une certaine anxiété, as-tu réussi, les as-tu trouvées?

Le serviteur répondit en sortant de sa poche un certain nombre de lettres qu'il mit dans la main de la comtesse.

— Bon, dit-elle, très bien.

Son visage s'était illuminé de la flamme de son regard.

— Merci, mon brave Valenski, reprit-elle; tu as bien servi tes maîtres, tu es un bon et fidèle serviteur. Ta tâche est remplie, jusqu'à nouvel ordre; tu peux aller te reposer.

Pierre baisa la main que sa maîtresse lui tendait et s'éloigna sans avoir prononcé une parole.

Mme de Soleure compta les lettres. Il y en avait dix-huit.

Malgré son vif désir de les lire, elle sut enchaîner sa curiosité.

— Lui d'abord, se dit-elle.

De même que les lettres trouvées dans la chambre de Raymonde étaient toutes du garde-chasse, celles-ci étaient écrites de la main de la jeune comtesse.

Toutes n'étaient pas datées; mais, au papier jauni, il était facile de reconnaître les plus anciennes.

Toutefois, une lettre datée—millésime 1862,—avait particulièrement attiré l'attention de Mme de Soleure. Son fils ayant épousé Raymonde dans le mois de juillet 1863, la date de la lettre était donc antérieure à celle du mariage.

Ainsi tous ses doutes se trouvaient confirmés; avant d'être la femme de son fils, Raymonde écrivait à Jacques Vernier. Cela, cependant, ne prouvait pas qu'il existât, dès cette époque, des relations coupables entre la jeune fille et Jacques Vernier.

Il y a des correspondances très innocentes, des relations qui ne sont nullement défendues, et il est bien permis à une jeune fille d'écrire des lettres à un ami de même qu'à une amie.

Mais la vieille comtesse ne doutait plus; elle était convaincue que Raymonde, avant de se marier, avait déjà Jacques Vernier pour ami.

— Gaston veut savoir, murmura-t-elle, eh bien, s'il n'est pas suffisamment édifié par les lettres qu'il a entre les mains, celles-ci lui donneront certainement une entière satisfaction.

Quand le mal est arrivé, il faut voir jusqu'où il s'étend. On ne guérit pas une plaie à laquelle on n'ose toucher.

Les lettres à la main, elle sortit de sa chambre et se dirigea vers celle du comte dont elle ouvrit la porte doucement et sans avoir frappé.

Elle surprit son fils marchant à grands pas, se frappant le front et la poitrine, poussant des plaintes sourdes, gesticulant, se démenant enfin comme un possédé.

Sa pâleur avait pris une teinte terreuse; en proie à un affreux délire, son regard, plein de lueurs rapides, était celui d'un insensé; un tremblement convulsif agitait tous ses membres; son visage tourmenté, inondé de la sueur qui coulait de son front, avait une indéfinissable expression de souffrance.

Le malheureux jeune homme était dans un état de surexcitation nerveuse impossible à décrire.

Evidemment, la lecture que le comte venait de faire était la cause de cette horrible crise.

Mme de Soleure se précipita sur lui, l'enlaça de ses bras, et, le serrant à l'étouffer:

— Mon fils, mon cher enfant! gémit-elle.

Le comte resta un instant la tête appuyée sur l'épaule de la comtesse, puis, se délivrant doucement de l'étreinte maternelle:

— Ma mère, dit-il, votre fils est le plus misérable des hommes; il s'estime moins, maintenant, que le dernier des valets.

— Tais-toi, tais-toi, ne parle pas ainsi!

— Je suis un niais, vous dis-je, un imbécile; je me méprise!

La comtesse enveloppa son fils d'un regard où éclataient en même temps la douleur qu'elle éprouvait et sa tendresse infinie.

— Tu as lu? lui demanda-t-elle après un court silence.

— Oui.

— Eh bien?

— Eh bien, ma mère, ce que vous supposiez est réel, rien ne manque à notre malheur.

— Hélas!

— C'est horrible, horrible!

— Mon pauvre enfant!

— Ne me plaignez pas, ma mère; j'ai mérité mon sort et c'est contre moi, maintenant, que je suis furieux... Je n'ai pas écouté vos sages remontrances, j'ai dédaigné vos conseils, j'ai forcé votre volonté. Ah! j'en suis cruellement puni!

— Si je suis malheureux, je l'ai voulu. Oui, oui, c'est ma faute; je me suis perdu moi-même en me jetant tête baissée, comme un sot, dans le piège qui m'était tendu.

— Mais de quel charme infernal s'est-elle donc servie pour m'aveugler à ce point?

— Pauvre, elle voulait la fortune; de naissance obscure, elle convoitait un titre.

— Mais comment, dites ma mère, comment pouvais-je seulement supposer qu'il y eût chez cette créature si jeune, et si belle, tant de bassesse et d'abjection? Pouvais-je voir l'a-

me vénale sous son enveloppe gracieuse et charmante?

— Ah! j'ai été une victime bien facile à saisir! J'étais fasciné comme l'est l'oiseau sous l'oeil brillant du reptile qui le guette. Et elle m'a pris, ainsi qu'on s'empare dans les prairies américaines des chevaux sauvages, en me jetant au cou le lasso qui m'étrangle!

— En elle tout est calcul, hypocrisie et mensonge! Et je suis lié à cette malheureuse, et elle porte mon nom, et, quoi que je puisse dire et faire, elle est ma femme, elle est comtesse de Soleure!

— Et cet enfant, cet enfant qu'elle va mettre au monde... Ah! tenez, c'est épouvantable, et je ne sais comment je ne suis pas déjà devenu fou!

— Oui, mon pauvre Gaston, tu te trouves dans une situation horrible; mais c'est froidement, avec calme qu'il faut l'examiner afin de pouvoir en sortir.

— Est-ce possible?

— Le malheur est là, devant nous, nous ne pouvons plus que combattre ses conséquences.

— C'est ce qu'il faut faire. Il n'existe pas de mal auquel on ne puisse opposer un remède plus ou moins souverain. Ce remède, nous le chercherons et nous le trouverons en ne perdant point de vue que plus le mal est grand, plus il faut agir contre lui avec énergie. Pour sauver un homme, le chirurgien n'hésite pas à couper le membre où s'est mis la gangrène! Nous ferons comme le chirurgien, nous trancherons dans le vif.

— Va, je ne t'abandonnerai point, tu peux compter sur moi.

— D'après ce que tu viens de me dire, mon fils, tu parais être suffisamment instruit; toutefois, ce que je t'apporte peut t'apprendre quelque chose encore.

— Qu'est-ce, ma mère?

— Ces lettres.

— Ces lettres?...

— De Raymonde.

— D'où viennent-elles?

Du chalet du parc où Pierre Valenski est allé les prendre par mon ordre.

Le comte fronça les sourcils et ses lèvres se crispèrent.

— Je n'ai plus rien à apprendre, prononça-t-il sourdement.

— Soit, mais tu viens de lire les lettres de l'un, tu peux lire maintenant celles de l'autre...

Le jeune homme prit les lettres d'une main frémissante et resta un instant immobile, les yeux fixés sur l'écriture fine et serrée qu'il reconnaissait.

— Non, murmura-t-il, je ne veux pas lire, cela me ferait trop souffrir.

— Et pour ne pas avoir la tentation, continua-t-il les yeux étincelants, je vais...

Il marcha vers la table et approcha les lettres de la flamme de la bougie.

La comtesse n'eut que le temps de s'élançant et d'arrêter son bras en s'écriant:

— Que fais-tu?

— Vous le voyez, je veux faire devant vous un petit feu de joie, répondit-il d'un ton navrant.

— Gaston, je te défends de détruire ces lettres; il faut, au contraire, que tu les conserves avec soin. Qui sait si, un jour, elles ne te seront pas utiles?

— Je vous obéirai, ma mère, je les garderai.

Et il les laissa tomber sur la table.

— Tu ne veux pas en faire la lecture?

— Non.

— Cependant...

— Je vous répète, ma mère, répliqua-t-il d'un ton farouche, que je n'ai plus rien à apprendre.

— Ainsi, dans les lettres de... l'autre, tu as acquis la certitude que Raymonde...

— Oui, ma mère, oui, interrompit-il brusquement.

— Allez, je n'ai pas eu besoin de lire entre les lignes; il n'y a rien de voilé dans cette correspondance amoureuse; tout y est dit brutalement, avec l'empirement de la passion délirante.

Devenu furieux, le jeune homme frappait violemment le parquet du pied.

— Gaston, dit doucement Mme de Soleure, je t'en supplie, calme-toi!

— Non, non, s'écria-t-il, c'est trop de honte! Je ne sais pas, vraiment, comment j'ai pu, devant eux, me maîtriser; si vous m'eussiez mis une arme quelconque dans la main, je les aurais tués!

— Leur sang répandu ne pouvait que rendre la situation plus horrible encore.

— Tu avais le droit de les immoler à ta vengeance; mais le comte de Soleure ne peut pas être un meurtrier. Point de bruit, point de scandale autour de nous.

— C'est l'honneur de notre nom en péril qu'il faut sauver!

— C'est une femme profondément dépravée que j'ai épousée; elle a été pétrie de fange, tous les vices se sont incarnés en elle. Ah! ma mère, en l'appelant "monstre" vous l'avez bien nommée!... Et la loi me rive à jamais à cette créature!

— Nous rompons la chaîne.

— Elle n'en restera pas moins ma femme, fit-il en secouant la tête avec découragement, et, toujours de par la loi, l'enfant qui va naître sera le mien.

La vieille comtesse tressaillit.

— Sera le tien, si tu le veux, répliqua-t-elle.

Le jeune homme regarda sa mère avec surprise.

— Je ne comprends pas, que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— D'abord, crois-tu réellement, comme moi, que cet enfant n'est pas de toi?

Il resta un moment hésitant, puis faisant un effort, il répondit:

— Oui.

Aussitôt, effrayé de ce mot terrible qu'il venait de prononcer, et comme si sa conscience le lui eût reproché et qu'il crût devoir se justifier, il se baissa et ramassa une des lettres qu'il avait jetées sur le tapis.

— Ma mère, dit-il, écoutez.

D'une voix étranglée, il lut:

— Chère Raymonde, ma Raymonde adorée, je n'ai pu me remettre encore de l'émotion causée l'autre soir; tu es devenue mère et ce cher petit être que tu portes dans ton sein est notre enfant... Je pourrais ne pas te croire, car enfin... mais tu affirmes qu'il n'est pas de ton mari. Malheureusement, et quand même, mon adorée, il appartiendra au comte. Cela met une sourdine à ma joie; avoir un enfant et ne pouvoir dire hautement qu'on est son père, c'est cruel. Pourtant, il faut que je me courbe, on ne peut pas tout avoir. D'ailleurs, il ne me sera pas défendu de l'aimer en secret. C'est un nouveau lien qui nous attache l'un à l'autre; désormais, rien au monde ne peut plus nous séparer, tu m'appartiens pour toujours comme je suis à toi pour la vie.

— Eh bien, ma mère, que pensez-vous de cela?

— Est-ce assez complet?

— Ai-je besoin d'en savoir davantage? Voilà ce que Jacques Vernier écrivait à Raymonde il y a deux

mois, le 20 avril dernier, et la malheureuse osait conserver de pareils écrits!

— C'était bien imprudent, en effet, répondit froidement Mme de Soleure; cela prouve que, comptant sur l'aveugle confiance que tu avais en elle, Raymonde était parfaitement tranquille. Il y a des femmes d'une audace inouïe, et Raymonde est de celles-là; c'est parce qu'elle a trop compté sur ta confiance en elle que Pierre Valenski a pu découvrir ses relations criminelles; c'est parce qu'elle croyait n'avoir rien à redouter qu'elle manquait de prudence.

"Elle se disait sans doute: "Je lui ai mis un bandeau sur les yeux, il ne peut rien voir." Et c'est à peine si elle prenait certaines précautions, si elle se cachait pour te tromper...

— Tout cela est vrai... Et vous me dites de rester calme, ma mère?

— Oui. A quoi peuvent te servir tes emportements, tes rugissements de fureur? Quand tu te cognerais la tête contre ce mur, serais-tu plus avancé?

— Vous avez raison, ne pouvant rien contre ce qui est, je dois baisser la tête; la coupe est pleine, si amère qu'elle soit, il faut que je boive jusqu'à la lie. Oh! ma mère, ma mère, quelle honte!

"Malgré mon dégoût, j'ai eu le courage de les lire toutes ces lettres, dont chaque mot pénétrait en moi comme une flèche empoisonnée. Et pendant que je lisais, il me semblait qu'autour de moi une légion de démons grimaçants, hideux, dansaient une ronde infernale, et je croyais entendre mille cris discordants, des coups de sifflet et des éclats de rire moqueurs.

"Oh! ma mère, pas de bruit, pas de scandale autour de nous. Je dois me contenir et souffrir en silence. Si l'on savait... Ah! comme certaines gens riraient! On me montrerait au doigt, on me clouerait au pilori du ridicule!

— Je sais, mon ami, qu'il y a des gens pour qui le malheur des autres est une joie; mais nous n'avons pas à nous préoccuper de ce que penserait et dirait le monde. Ce qui s'est passé ici cette nuit ne s'ébruiera point. En prenant les précautions nécessaires, le secret sera gardé et nous pourrons, je l'espère, le tenir enseveli dans l'ombre du mystère.

"Nous sommes dans une situation douloureuse, hérissée de difficultés, et cependant il faut à tout prix que nous en sortions.

"Ne reste pas debout, Gaston, viens t'asseoir près de moi, viens.

Le jeune homme s'assit sur le canapé à côté de sa mère.

Il avait gardé dans sa main la lettre dont il venait de lire un passage. Mme de Soleure la prit et, tranquillement, la mit dans sa poche.

— Est-ce que vous avez besoin de cette lettre? demanda le comte.

— Elle pourra peut-être me servir; mais, sois tranquille, je ne la perdrai point et je te la rendrai. Je reviens à ce qui nous intéresse le plus en ce moment; je te disais donc qu'il nous fallait sortir de la situation où nous sommes, malgré les nombreuses difficultés qui se dressent devant nous.

— Oui, ma mère; mais comment faire?

— Je ne le sais pas encore.

— Je ne vois qu'un moyen: la séparation de corps.

Mme de Soleure secoua la tête.

— Non, non, pas de procès. La séparation de corps, prononcée par jugement du tribunal civil, mettrait

au grand jour ce que nous voulons tenir caché.

"Et puis, il y a l'enfant, et c'est là qu'est la grosse difficulté. Voyons, voyons, mon fils, est-ce que tu veux le reconnaître, lui donner le nom et la fortune des comtes de Soleure à cet enfant qui n'est pas le tien?

— Puis-je faire autrement? répondit le comte d'une voix creuse. Ah! si je pouvais...

— Tout est possible, il ne faut que vouloir.

— Mais...

— Cet enfant est maudit; il ne portera pas ton nom, je le jure!

— Il n'est pas né encore, il peut mourir en venant au monde.

— C'est ce qui pourrait lui arriver de plus heureux, répliqua la vieille comtesse d'un ton farouche; mais ne comptons point sur cette hypothèse.

— Alors, ma mère, je ne vois pas comment...

— Gaston, qui veut la fin veut les moyens. Je t'ai dit que je trouverais le remède à appliquer au mal, je le trouverai. Voyez-vous l'enfant d'un garde-chasse, d'un domestique, porter le nom de Soleure! Allons donc, est-ce que c'est possible? Ah! mon fils, ce serait là votre véritable et éternelle honte!

"Mais tous vos ancêtres sortiraient de leurs tombeaux pour vous jeter à la face leur malédiction.

"Non, non, cela ne sera pas!

Elle resta un moment silencieuse, puis d'un ton plus calme elle reprit:

— Gaston, tu es acculé au fond d'une impasse.

— Hélas! gémit-il.

— Et aucune issue ne s'offre à tes yeux pour en sortir.

— Aucune.

— Quand on rencontre sur son chemin un obstacle, on le renverse ou on le brise; il faut passer... Nous sommes en présence de difficultés insurmontables, mais j'en aurai raison; pour cela, il faut que je puisse agir librement.

"Veux-tu me promettre que tu ne t'opposeras en rien à ma volonté?"

Le comte regarda fixement sa mère comme s'il eût voulu pénétrer le fond de sa pensée; puis se dressant brusquement sur ses jambes, il fit deux fois le tour de la chambre, marchant d'un pas saccadé, fiévreux.

— Eh bien, Gaston, tu ne me réponds pas, fit la comtesse, qui suivait d'un oeil inquiet tous les mouvements de son fils.

Le jeune homme poussa un long soupir et, revenant près de sa mère:

— Ma volonté est brisée, prononça-t-il d'une voix sombre, comment pourrais-je l'opposer à la vôtre?

— Alors je puis agir?

— Oui.

— En toute liberté?

— Je ne m'oppose à rien.

— Ainsi, tout ce que je croirai devoir faire dans ton intérêt, pour ton repos et l'honneur de notre maison, tu l'approuveras?

— Oui.

— C'est bien, dit Mme de Soleure en se levant.

— Elle ajouta:

— Sans bruit, sans éclat, sans procès surtout, tu seras séparé de ta femme et l'enfant de l'adultère ne portera pas ton nom.

— Sous le feu ardent des prunelles de sa mère, le comte ne put s'empêcher de tressaillir.

A ce moment, la demie de quatre heures sonna à la pendule.

— Le jour vient, dit Mme de Soleure, le soleil ne va pas tarder à se lever; il faut nous quitter, mon fils; mais je suis maintenant moins inquiète, moins tourmentée, car je te vois plus tranquille; ton agitation, qui

tout à l'heure m'a tant effrayée, s'est calmée.

"Tu sens que tu peux compter sur moi et que mon appui ne te manquera point.

"Va, mon fils, il est toujours bon d'avoir une mère.

"Ecoute, tu vas te jeter sur ton lit et tu tâcheras de dormir. Crois-moi, Gaston, c'est en reposant ton corps brisé par tant de terribles émotions que tu auras la force morale qui t'est nécessaire. Il y a encore du trouble dans tes pensées; le sommeil, le repos, amèneront une réaction salutaire, l'apaisement.

"Tu vas faire ce que je te dis, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en l'embrassant.

— J'essaierai de prendre un peu de repos, répondit-il.

— C'est ce que je désire, c'est ce que je veux.

Elle marcha vers la porte et l'ouvrit. Avant de franchir le seuil, elle se retourna et dit:

— Courage, mon fils, courage! Et n'oublie pas que tu peux compter sur ta mère.

Sur ces mots, elle tira la porte sur elle et s'éloigna.

Le comte laissa échapper un court gémissement.

— Quelle horrible nuit! murmura-t-il.

Il resta un moment immobile, une main appuyée sur son front brûlant, et reprit avec une profonde amertume:

— Oh! la vie, la vie! La voilà dans toute sa laideur!... Et dire qu'il y a des gens qui ont peur de la mort! Les insensés!... Comme je serais heureux de mourir, moi! Mais la mort me repousse, et je suis condamné à vivre!...

"C'est donc pour souffrir, pour se torturer et grincer des dents que l'homme a été jeté sur la terre... Nous sommes tous à la recherche du bonheur, et quand nous croyons l'avoir rencontré, quand il nous semble que nous le tenons, c'est de la fumée que nous avons saisie. Oh! fragilité des choses humaines! Tout s'engloutit! Tout n'est rien. Dérision amère, sottise!

"Et ma mère me crie: "Lutte, il faut vaincre la fatalité!" On ne lutte pas quand on est terrassé; on ne peut plus rien contre la fatalité quand elle vous serre le cou et vous étouffe!

"Va, pauvre homme, tu n'as rien à attendre, rien à espérer; la fatalité te pousse sur le chemin de ta destinée; marche, marche dans la nuit sombre, courbé sous les coups qui te sont portés!

Ses yeux tombèrent sur les lettres éparpillées sur la table. Un éclair sillonna son regard et ses lèvres se crispèrent.

— Non, non! s'écria-t-il, répondant sans doute à une tentation, je ne veux pas les lire; assez d'écoeurement, assez de tortures!

Il resta un moment silencieux et continua:

— Ma mère a raison de m'empêcher de les détruire. Qui sait si, en effet, je n'aurai pas à m'en servir un jour?

Rapidement, il les rassembla et les plaça dans un tiroir s'ouvrant et se fermant par un ressort secret.

— Là, murmura-t-il, elles seront en sûreté.

Il ouvrit sa fenêtre et s'appuya sur le balcon, offrant son front aux caresses d'une brise embaumée.

Le grand air parut lui procurer un certain soulagement et il se mit à respirer à pleins poumons.

Les pénétrantes senteurs de la nuit nageaient dans l'atmosphère.

L'orage, qui s'annonçait la veille, avait tourné les hauteurs boisées et passé au loin. Il était tombé seulement quelques gouttes de pluie, qui avaient suffi pour rafraîchir et purifier l'air.

Dans la nuit, quelques coups de vent avaient balayé les nuages et le ciel s'était découvert. L'aurore blanchissait l'horizon et éteignait les dernières étoiles. A l'orient, une brume floconneuse roulait sur les cimes vivement éclairées par la clarté crépusculaire qui annonce le lever du soleil.

Déjà la campagne était pleine de rumeurs. Aux champs, le travail du jour commençait.

Tous les oiseaux éveillés chantaient, saluant le jour et se préparant à faire fête au soleil. La voix du merle, s'élançant claire et sonore du fond des massifs de verdure, accompagnait les trilles et les notes perlées des rossignols et des fauvettes.

C'était un de ses plus joyeux concerts que la nature offrait au comte de Soleure.

Mais il n'entendait rien. Son regard, que nul objet n'arrêtait, s'égarait, se perdait, plongé dans l'infini. Il resta longtemps ainsi, sans faire un mouvement, absorbé dans ses sombres pensées.

Pendant ce temps, que faisait la comtesse Raymonde?

Elle s'était couchée et dormait d'un profond sommeil.

XI

Avant

Le comte de Soleure était plutôt petit que grand; mais, parfaitement constitué, il avait les membres forts, le corps robuste. Il y avait en lui abondance de vie et comme un débordement de sève. Sa taille était un peu forte peut-être; mais ce léger défaut, qui n'était pas une disposition à l'obésité, ne nuisait en rien à l'aisance et à la grâce de ses mouvements.

Sa main, aux doigts longs et nerveux, était fine et élégante. Il suffisait de le voir une fois, même sans le connaître, pour sentir que c'était un homme de race. Il ressemblait beaucoup à sa mère, et s'il en avait la distinction native, elle lui avait donné également son aspect froid et imposant. Mais chez le comte la froideur était tempérée par un sourire communicatif et quelque chose de saisissant dans l'expression du regard qui appelait la sympathie. Son enveloppe de glace se fondait vite au contact des personnes. Alors il se montrait ce qu'il était réellement: aimable, bienveillant et bon.

Ses cheveux châtain, relevés sur les tempes, laissaient bien découvert le front haut et large où rayonnait l'intelligence.

La figure, d'un ovale un peu allongé, n'avait point la régularité des traits, la correction du dessin et l'harmonie des lignes qui sont les conditions de la beauté; toutefois, malgré les pommettes des joues un peu saillantes, le nez plus fort qu'on ne l'aurait voulu et le retroussis des lèvres trop accusé, le visage avait son cachet particulier et était loin de déplaire; d'ailleurs sa douce expression et son grand air de noblesse effaçaient ce qu'il y avait d'inégal, de heurté et d'incorrect dans la forme.

Le comte n'avait rien d'efféminé dans sa personne, cependant quelque chose de timide et d'irrésolu dans son regard accusait un manque de fermeté. Evidemment il y avait là un défaut de la nature.

Il avait le cœur généreux, trop généreux même, l'âme trop grande.



Ne Souffrez plus!

Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de vingt-quatre pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Judi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte postale 2353 — Dépt 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau.
Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

St-Vincent de Paul (Co Laval), P.Q.

mais pas de caractère. Très bon et malheureusement très impressionnable, sa bonté se traduisait en faiblesse. Jugeant les autres d'après lui, ne sachant pas se défier et obéissant à ses sentiments avec la fougue de l'enthousiasme, sans prendre le temps de raisonner, il se livrait sans défiance à tous les entraînements. Son malheur venait de là.

Mais, par exemple, il était incapable de faillir à l'honneur, et de ce côté il était inattaquable; il avait encore cela de sa mère qu'il n'était pas homme à pardonner un outrage.

Avec lui, sa femme avait eu beau jeu: avec son air de ne pas y toucher, elle avait su le dominer complètement.

Maintenant le charme était rompu; mais le comte n'avait pas repris pour cela le libre exercice de sa volonté; il retombait sous la domination de sa mère.

C'est l'expérience de la vie surtout qui manquait au comte. Très intelligent, très instruit et doué des qualités les plus exquises du cœur et de l'esprit, il y avait en lui ce qui fait l'homme vraiment supérieur.

Malheureusement, il avait été tenu trop longtemps en lisière par sa mère et avait été jusqu'alors trop heureux. Pour qu'un homme devienne véritablement fort et grand, il faut qu'il passe successivement par de dures épreuves.

C'est à l'école du malheur que se trempent les âmes.

Le comte de Soleure avait une très grande fortune dont le magnifique domaine de Noisy-les-Monts n'était qu'une partie. Grand propriétaire foncier, il avait encore une très belle terre dans l'Orléanais et de riches fermes en Anjou et en Normandie. Sans compter son hôtel de la rue Saint-Dominique, un des plus beaux du faubourg Saint-Germain, il possédait à Paris, où les immeubles ont acquis depuis trente ans une valeur si considérable, plusieurs belles maisons achetées autrefois par son père.

Le comte Emmanuel de Soleure avait eu l'excellente idée de placer en immeubles et en terres les trois millions en argent qu'il avait reçus du prince Olakoff, son beau-père, après son mariage avec la princesse Olga.

Le comte Gaston, unique héritier de son père, pouvait avoir un grand train de maison et briller au premier rang parmi les millionnaires dont on ne compte plus le nombre depuis que le haut commerce et l'immense travail de l'industrie ont semé en France les millions par centaines.

Mais très modeste dans ses goûts, ne cherchant point à attirer l'attention sur lui par l'étalage du luxe, dédaignant certains succès mondains après lesquels courent tant d'autres, aimant la vie simple, en un mot, il dépensait à peine deux cent mille francs par an, à peine le quart de ses revenus.

Il n'était pas avare cependant, il était au contraire trop facilement généreux, il donnait beaucoup et toujours sans compter; jamais on ne s'adressait à lui en vain; toujours prêt à venir en aide aux malheureux, à secourir l'infortuné, il n'était pas le dernier à vider sa bourse quand, aux jours de calamités publiques, on faisait appel à la solidarité des hommes.

Dans les mauvaises années, soit que la grêle eût détruit les moissons, qu'une épidémie eût décimé le bétail ou que pour toute autre cause la prospérité de ses fermiers fût menacée, il leur faisait remise du prix du fermage. Ceux-ci, naturellement, s'enrichissaient.

De son côté, la comtesse de Soleure possédait en Russie une immense fortune. Deux châteaux très anciens, un village tout entier, un palais à Saint-Petersbourg et plusieurs maisons dans cette ville et à Moscou composaient cette fortune princière.

Il est vrai qu'un descendant des Olakoff, neveu de Mme de Soleure, revendiquait ses droits à la fortune de ses ancêtres. Il y avait procès et c'est ce procès qui avait motivé le voyage du comte Gaston en Russie.

Tant que son mari avait vécu, le droit de posséder en Russie n'avait pas été contesté à la comtesse de Soleure, c'est seulement après la mort du comte Emmanuel que le dernier des Olakoff avait introduit sa demande en dépossession.

Mais il était bien difficile de déclarer que la fille unique du prince Olakoff, un des plus fidèles serviteurs de l'empire, ne pouvait hériter de son père parce qu'elle avait épousé un Français et qu'elle habitait en France. Aussi depuis huit ans l'affaire était-elle en instance.

D'ailleurs, le mariage de la princesse Olga, un mariage d'amour, avait eu lieu avec l'agrément de l'empereur, qui avait même tenu à être un des témoins de la mariée.

Le comte Emmanuel de Soleure était alors le premier secrétaire de l'ambassade française à Saint-Petersbourg. Gentleman accompli, causeur spirituel, beau danseur, sympathique à tout le monde, très recherché par les dames de la cour, lié avec les grands ducs, qui aimaient sa société, le czar, lui aussi, l'avait pris en grande affection.

D'après cela, pouvait-on déposséder complètement la comtesse de Soleure?

Toutefois, pour en finir avec ces contestations, qui menaçaient de s'éterniser, le comte Gaston, au nom de sa mère, avait proposé au conseil de son parent un arrangement à l'amiable. En échange de l'abandon de ses droits sur les propriétés, il recevrait huit millions de francs en espèces. Sans aucun doute, cette transaction, tout à l'avantage du Russe, serait acceptée! De ce fait, c'était une douzaine de millions que le comte perdait; mais qu'importe; il trouvait qu'il avait une assez belle fortune en France pour pouvoir renoncer à cette autre fortune qu'on lui disputait en Russie.

Le père de Gaston était resté trois années encore à Saint-Petersbourg après son mariage. Cédant alors au désir souvent manifesté de sa femme qui voulait l'avoir tout à elle, il avait donné sa démission et était revenu en France. Le comte Emmanuel avait abandonné sans regrets la carrière diplomatique dans laquelle il était entré par la grande porte et qui était, pour lui, pleine de brillantes promesses. Sans ambition, ne tenant nullement aux honneurs, et pouvant, d'ailleurs, vivre indépendant, il préférait à tout les douces joies de la famille.

Il avait sa femme et son fils à aimer. Aussi, entre ces deux êtres, qu'il adorait, se trouvait-il le plus heureux des hommes. Que lui fallait-il de plus?

Riche, considéré et très influent, il aurait pu devenir facilement, s'il l'eût voulu, un personnage politique. On lui avait offert un siège à la Chambre des pairs, et il ne l'avait pas accepté.

Mais, nous venons de le dire, le comte Emmanuel de Soleure n'était pas ambitieux.

Et, pendant que tant d'autres briguaient les faveurs du roi et faisaient maintes bassesses pour obtenir une fonction quelconque dans le

gouvernement, lui s'occupait de l'éducation et de l'instruction de son fils et parvenait, grâce à des améliorations incessantes, à doubler, à tripler la valeur de ses propriétés.

Il savait tout ce qu'on pouvait demander au sol français en le rendant plus fécond et plus productif par le travail, et il disait souvent qu'on ne pourrait jamais faire assez en France pour l'agriculture.

C'est lui qui avait fait restaurer le château de Noisy-les-Monts, lequel appartenait à sa famille depuis plus d'un siècle. Il avait aussi, par des acquisitions successives, considérablement augmenté l'étendue du domaine.

Après sa mort, le château était devenu la résidence favorite de la comtesse et de son fils; quand Mme de Soleure s'en éloignait, c'était à regret, elle aurait voulu y vivre toujours. Mais elle ne le pouvait pas à cause de Gaston; et c'est pour lui qu'elle se résignait à passer trois ou quatre mois chaque année à Paris. On comprend que, n'étant plus jeune et voulant porter éternellement dans son cœur le deuil de son mari, la ville des amusements et des fêtes n'avait plus aucun attrait pour elle; mais son fils était jeune, lui, et, si sévèrement qu'elle l'eût élevé, elle ne pouvait songer à le priver des plaisirs de son âge, en lui imposant son goût pour la solitude.

Depuis qu'elle avait perdu son père, elle n'était pas allée une seule fois en Russie. Assurément, elle aimait encore son pays, mais elle aimait aussi la France qui était devenue sa patrie.

Jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, Gaston était resté sous la tutelle de sa mère, sans avoir essayé de s'en affranchir. Mais Mme de Soleure comprit qu'elle ne pouvait guère garder plus longtemps ce grand garçon dans son giron ou accroché à ses jupes, et c'est elle qui, peu à peu, le força à quelque sorte à s'émanciper.

Après avoir été tenu si longtemps par la bride, le jeune comte fut d'abord étonné et même un peu effrayé de la liberté que sa mère lui donnait. On aurait dit qu'il avait peur d'être emporté tout à coup par quelque tourbillon. Mais quelques amis que la comtesse avait su lui choisir et d'autres, qui vinrent d'eux-mêmes lui offrir leur amitié, eurent raison de sa timidité, de ses craintes; il devint plus hardi, plus fort, plus sûr de lui et bientôt, sans emportement toutefois, il se lança dans le mouvement de la vie parisienne; et comme il était intelligent, distingué, instruit, il fut bien accueilli partout et fit bonne figure dans les coulisses du monde.

Mais il n'abusa point de cette liberté que sa mère lui laissait, il s'amusa modérément; évitant avec soin tous les excès, il ne se donnait au plaisir qu'avec mesure. D'ailleurs, il n'aimait ni le jeu ni la table et avait une répugnance invincible pour les femmes de mœurs légères, pour ces belles pécheresses dont les caresses s'achètent comme une marchandise.

Ce qui faisait dire à ses amis:

"Gaston de Soleure est un sage."

Et c'était vrai. L'éducation que le jeune homme avait reçue était comme une cuirasse qui le garantissait contre tous les dangers.

Le comte Gaston de Soleure arriva ainsi tout doucement sans s'être heurté à rien, à l'âge de trente ans; mais ne connaissant en somme que le beau côté de la vie et n'ayant pour ainsi dire pas vécu.

C'est chez la baronne de Longeau, une vieille amie de sa mère, que le comte rencontra Raymonde. Elle

(Suite à la page 35)

LES DEUX COPAINS

EPISODE NUMERO 27



1—L'audace de Marquis avait provoqué un incident qui devait avoir des conséquences.

2—Chassé de la maison à cause de son effronterie, il avait renversé le patron de Georges.

3—Cela avait aussi causé la chute d'un vase chinois d'une très grande valeur.

4—Le patron voulut mettre Marquis à la porte mais Georges s'y opposa vivement.



5—Il préféra quitter la maison avec son copain. Il se mit à la recherche d'un emploi.

6—Quelques semaines plus tard, il rencontra le loueur de chaises, son ancien patron.

7—La saison était avancée et il n'y avait plus de visiteurs. Georges était inquiet.

8—Le loueur de chaises partit à la pêche, mais soudain les vagues devinrent très grosses.

LES AVENTURES DE PIERRE

EPISODE NUMERO 27



1—Pendant plusieurs jours, Pierre et Tatta méditèrent.

2—Ils attendaient une bonne occasion de s'évader de là.

3—Un jour, le gardien apportait les aliments aux captifs.

4—Pierre s'approcha et le saisit fortement par les bras.



5—Pendant que Tatta le tenait, Pierre prit les clés et ouvrit.

6—Puis ce fut facile d'assommer le gardien terrifié.

7—Ils l'enfermèrent dans la cage et se sauvèrent aussitôt.

8—Mais passant près de la roulotte du chef ils s'arrêtèrent.



9—L'homme était devant une table bien garnie de bons mets.

10—Affamés, nos deux amis s'assirent sur le chef et mangèrent.

11—Celui-ci n'osait pas appeler. Puis Tatta trouva des vêtements.

12—Profitant de l'obscurité, ils purent quitter le cirque.

(A suivre dans le prochain numéro)



La forêt enchantée

EPISODE NUMERO 52



1—Au moment où nos trois amis se croyaient à la merci de leur ennemi, un secours inespéré survint.



2—C'était le nègre Nywana dont ils avaient déjà sauvé la vie. Celui-ci prouva aussitôt sa reconnaissance.



3—D'un solide coup de rein il renversa le traître pendant qu'Umbala venait lui aider.



4—En quelques instants, l'oncle Pierre fut solidement ligoté à un gros arbre. Il était furieux.



5—La petite troupe avait bien mérité de se reposer. Tous mangèrent de bons fruits sauvages.



6—Les trois hommes décidèrent d'aller en reconnaissance pendant que Lisette gardait le prisonnier.



7—Celui-ci avait réussi à délier ses mains sans que la jeune fille s'en fût aperçue. Il appela Lisette.



8—La fillette, sans défiance, lui apporta l'eau qu'il demandait. Elle tenait son fusil d'une main.



9—L'oncle Pierre en profita pour le lui arracher des mains. Lisette était à la merci de ce terrible homme.



10—Il lui commanda, sous la menace du fusil, de couper ses liens. Elle ne pouvait demander du secours.



11—L'oncle Pierre ne se contenta pas de fuir. Il amena avec lui la jeune fille pour s'en servir comme otage.



12—Au moment même arrivaient Paul et Umbala. Ils virent leur prisonnier leur échapper.

(A suivre dans le prochain numéro)

(Suite de la page 32)

était là depuis six mois en qualité de lectrice et de demoiselle de compagnie.

Raymonde avait été chaleureusement recommandée à la baronne, et la vieille dame, émerveillée de la beauté de la jeune fille, séduite par sa jeunesse, son air doux, réservé et modeste, l'avait prise sans songer à savoir quels étaient ses antécédents. Elle se contenta de ce qu'on lui disait: que Mlle Raymonde Duchemin, orpheline de père et de mère, n'avait aucun parent et était seule au monde; que son père, négociant en grains, avait perdu tout ce qu'il possédait pas suite de spéculations malheureuses; que Raymonde avait été élevée dans un pensionnat de premier ordre, qu'elle avait une instruction solide, ainsi qu'en témoignait son brevet supérieur d'institutrice.

Tout cela était vrai. C'est dans un pensionnat tenu par des religieuses, que Raymonde avait été placée par son père, au temps où il faisait d'excellentes affaires. Élève très studieuse et exerçant déjà sur les personnes ce charme étrange, qui devait la rendre plus tard si dangereuse, Raymonde était aimée de toutes les religieuses; c'était l'élève favorite et gâtée de la supérieure.

Aussi, après la ruine et la mort du négociant, qui avait suivi de près, les religieuses, bien qu'elles n'eussent plus à compter sur les trimestres de la pension, gardèrent Raymonde et lui firent achever ses études aux frais de l'établissement.

Reçue institutrice, elle pensa qu'elle ne devait plus rester longtemps à la charge de la communauté. D'ailleurs, n'étant point faite pour la vie religieuse, les contemplations ascétiques, elle avait assez du couvent, où elle se trouvait à l'étroit, où l'air lui manquait. Dans ses heures de rêve, au dortoir, que de fois, s'élançant par-dessus les hauts murs, sa pensée s'en était allée, vagabonde, à la recherche de l'inconnu!

Oui, oui, elle en avait assez du couvent, de cette prison silencieuse et froide où elle étouffait. Elle était jeune, elle avait ses aspirations, une grande soif de liberté.

Il y avait en elle des agitations dont il lui était impossible de se rendre compte; des sensations singulières la tourmentaient.

De soudaines émotions, causées sans doute par une exubérance d'ardeurs contenues, faisaient battre son cœur et palper sa chair.

Souvent, sans savoir pourquoi, elle pleurait à chaudes larmes ou éclatait en sanglots. D'autres fois, elle se sentait étourdie et comme grisée.

Evidemment, la flamme des désirs la dévorait et causait dans tout son être de terribles ravages.

Raymonde quitta les religieuses, qui la virent s'en aller avec chagrin, et entra en qualité de sous-maîtresse dans une école communale de la ville.

Au bout d'un mois, elle était déjà dégoûtée du métier, et, un beau jour, elle s'envola de l'école pour aller demander l'hospitalité à Jacques Vernier.

Libéré depuis peu du service militaire, Jacques Vernier attendait une place qu'il avait demandée au chemin de fer de Lyon, en faisant valoir ses états de service et en s'appuyant sur son grade de sergent-fourrier dans un régiment d'infanterie.

Raymonde l'avait rencontré un jour sur un banc du Jardin des Plantes et avait écouté ses brûlantes paroles d'amour avec des tressaillements de joie.

C'était un joli garçon de petite taille, portant crânement sa fine moustache frisée. Il était ardent, avait la parole hardie et des allures franchement militaires qui ne déplaisaient point à Raymonde.

Toutefois, ce n'était point là ce qu'elle avait rêvé. Mais quelque chose lui disait qu'elle ne resterait pas toujours perdue dans la foule des misérables et que, tôt ou tard, elle sortirait de l'ombre.

Cependant Jacques Vernier avait enfin obtenu une place dans un des bureaux de l'administration du chemin de fer de Lyon; mais ses appointements de début étaient maigres, et quand il eut dépensé les quelques centaines de francs qu'il possédait, ce qui fut vite fait, on sentit la gêne.

Plus d'une fois, Raymonde déjeuna d'un soupir et dut se coucher le soir le ventre creux après avoir dansé toute la journée devant le buffet.

Et le riche protecteur qu'elle attendait toujours, et qu'elle cherchait un peu ne se présenta pas.

Cela ne pouvait durer ainsi.

Mais comment faire?

Pour rien au monde, Raymonde n'aurait voulu rentrer dans une école communale ou une institution libre.

Très habile et très adroite de ses mains, elle savait admirablement se servir de l'aiguille. Elle pouvait faire, ou de la lingerie fine, ou devenir une excellente ouvrière dans l'atelier d'une grande couturière. Certes, les moyens de gagner sa vie ne lui manquaient point. Mais elle avait eu horreur de tout travail manuel.

Travailler, fi donc! Bien sûr elle n'aurait jamais ses jolis doigts roses couverts de piqûres d'aiguilles!

Cependant la gêne augmentait et la misère frappait à la porte du lois. Il fallait prendre un parti. Jacques Vernier conseilla une place d'institutrice dans une riche famille.

Elle aimait le monde, la vie élégante, le luxe, tout ce qui brille, elle se trouverait ainsi dans son élément. Elle aurait, sinon tous les jours, mais souvent des heures de liberté, ils se verraient. Et d'ailleurs, qui empêcherait Raymonde de faire passer Jacques Vernier pour son parent? On a beau abuser du cousin, on y croit toujours.

Raymonde avait grand-peur de la misère, elle se décida à suivre le conseil de Jacques.

Il va sans dire que, pour trouver la place en question, on comptait sur les bonnes religieuses auxquelles Raymonde allait de temps à autre raconter quelques mensonges, qu'on acceptait avec d'autant plus de facilité qu'on croyait la chère élève incapable de mentir.

Or, quand Raymonde alla trouver les trop crédules religieuses pour leur faire connaître ses intentions, disant qu'elle ne pouvait plus rester sous-maîtresse, que le travail était pénible, au-dessus de ses forces, la supérieure venait justement d'être informée que la vieille baronne de Longeau était à la recherche d'une lectrice.

— Voilà, ma chère enfant, dit la supérieure à Raymonde, après lui avoir parlé de la baronne qu'elle connaissait un peu, une position qui vous conviendrait pour le moment, je crois, en attendant que vous ayez dans une bonne maison la place d'institutrice que vous désirez.

— Ma chère mère, répondit l'ancienne élève de sa voix de pénitente et les yeux baissés, je serai toujours heureuse de suivre vos bons conseils; si je puis convenir à Mme la baronne de Longeau, j'accepterai avec joie cette place de lectrice.

— Eh bien, chère enfant, nous allons nous occuper de cela sans per-

dre de temps; revenez nous voir demain matin.

Une marquise dévouée, amie de la supérieure, se chargea de recommander à Mme de Longeau la protégée des bonnes religieuses. Et c'est ainsi que Mlle Raymonde Duchemin était devenue la lectrice en même temps que la demoiselle de compagnie de Mme la baronne de Longeau.

XII

Le roman d'une demoiselle de compagnie

Raymonde, nous le savons, était une charmeuse, et elle exerçait son influence sur tous ceux qui l'approchaient, aussi bien sur les femmes que sur les hommes.

Elle n'eut pas de peine à se faire aimer de sa maîtresse, et elle sut si bien capter la confiance de la vieille dame que celle-ci ne pensait et n'agissait que sous l'inspiration de sa demoiselle de compagnie. Elle en raffolait.

A ses yeux, Raymonde, élevée dans une sainte maison, était une jeune fille accomplie, l'innocence même, un ange de bonté et de pureté. Elle ne pouvait plus se passer de sa chère lectrice et voulait toujours l'avoir à son côté, ce qui contrariait bien un peu Raymonde, qui aurait voulu jouir d'un peu plus de liberté; mais elle avait fait déjà certains petits calculs et elle se résignait. Aussi, n'était-ce que rarement qu'elle s'échappait furtivement de l'hôtel pour courir à un rendez-vous que lui avait donné Jacques Vernier.

D'ailleurs, elle ne manquait pas de prétextes pour sortir: ne fallait-il pas que, de temps à autre, elle fit une visite aux bonnes sœurs qui l'avaient élevée, et particulièrement à la mère supérieure à qui elle devait sa position?

Tout cela était si naturel et Raymonde savait si bien dire, que la vieille dame n'y voyait que du feu.

La baronne chantait les louanges de Raymonde à tout venant, et quand elle se mettait à faire les éloges de sa chère lectrice, elle ne tarissait pas.

Raymonde n'avait pas sa pareille au monde; elle avait la douceur angélique, la simplicité, la modestie, la candeur, la distinction, la grâce enchanteuse, la beauté incomparable; en un mot, toutes les délicatesses et toutes les qualités. C'était une perfection.

L'âge et les infirmités, qui sont les conséquences de l'âge, clouaient la baronne dans son fauteuil; elle ne sortait presque plus et très rarement rendait ses visites; mais elle voyait encore beaucoup de monde, car, autrefois, son salon avait été un des plus fréquentés de Paris.

Elle disait souvent à Raymonde:

— Je pense que vous vous plaisez ici et que vous ne songez pas à me quitter; restez près de moi, ma chérie. Voyez-vous, tout impotente que je suis, j'ai encore des amis et j'ai conservé de nombreuses relations. Je vous chercherai un mari et je vous le trouverai certainement.

— Vous êtes née pour occuper avec distinction une place dans le monde.

— Je ne suis qu'une pauvre fille, madame, répondit humblement la lectrice.

— Eh! qu'importe? Il y a encore des hommes, et j'en connais, qui placent les qualités du cœur au-dessus de l'argent; sous ce rapport, ma chère Raymonde, vous êtes la jeune fille la mieux douée que je connaisse. Ah! vous devez beaucoup, beaucoup aux braves religieuses qui vous ont élevée.

(Suite à la page 36)

REDUCTIONS SUR LES TRAINS AUX FÊTES

Les déplacements par chemins de fer, toujours très nombreux à l'époque de Noël et du Jour de l'An, seront encore encouragés et sensiblement facilités cette année, grâce aux concessions que le Pacifique Canadien et le Canadien National veulent bien accorder au public voyageur durant la saison des Fêtes prochaines. M. C. P. Riddell, président de la Canadian Passenger Association fournit à ce sujet des renseignements très intéressants pour toute la population.

A l'occasion de la fête de Noël, des billets d'aller et retour, valables pour l'aller du 23 au 25 décembre inclusivement et, pour le retour, jusqu'au dernier train, le 26 décembre, seront vendus par les chemins de fer pour l'équivalent du billet simple sur le même parcours, plus un quart.

Des billets seront vendus aux mêmes conditions pour le Jour de l'An; ils seront valables pour l'aller du 30 décembre au 1er janvier inclusivement et, pour le retour, jusqu'au dernier train, le 2 janvier.

On pourra encore se procurer des billets à ces conditions dans les provinces d'Ontario et de Québec, à l'occasion de la fête des Rois. Leur validité se prolongera de vendredi midi, le 3 janvier, à minuit, le 7 janvier.

M. Riddell fait aussi remarquer que le tarif du billet simple plus un quart, pour un billet d'aller et retour, sera aussi appliqué aux instituteurs, professeurs et à leurs élèves, les billets étant valables pour l'aller du 29 décembre au 1er janvier et, pour le retour, jusqu'à la fin des vacances des Fêtes, mais pas plus tard que le 31 janvier dans aucun cas.

Ceux qui désirent se procurer des billets dont la validité couvrira les fêtes de Noël, du Jour de l'An et des Rois, pourront le faire moyennant le paiement du tarif simple plus un tiers; pareils billets seront valables pour l'aller du 20 décembre au 1er janvier et, pour le retour, jusqu'à minuit, le 10 janvier.

— o —

CROISIÈRES D'HIVER DU PACIFIQUE CANADIEN

Sauf en quelques rares cas, les grandes compagnies de navigation qui organisent des croisières d'hiver sur les diverses mers du monde, éviteront cette année la Méditerranée, vu les conditions particulières créées par le conflit italo-éthiopien.

Le Pacifique Canadien, pour sa part, a dû modifier sensiblement l'itinéraire qui avait été préparé pour la croisière que l'*Empress of Britain* accomplit chaque hiver autour du monde. Au lieu de passer par Gibraltar, Suez et la mer Rouge, le grand paquebot blanc, orqueil de la flotte du C.P.R. sur l'Atlantique, longera les côtes occidentales de l'Afrique, contournera le Cap de Bonne Espérance et ralliera Bombay en traversant l'Océan Indien. Il continuera ensuite son voyage tel que prévu au premier itinéraire, ayant évité de naviguer sur des mers où ses passagers auraient pu ne pas se sentir absolument en sécurité.

Mais d'autre part, le Pacifique Canadien aura cet hiver 6 croisières dans la mer des Antilles; une par l'*Empress of Britain*, à la Jamaïque et à La Havane, du 27 décembre au 6 janvier, et cinq autres par l'*Empress of Australia*, de 18, 16 ou 10 jours chacune. Dans chaque cas, le départ s'effectuera de New-York. Les dates de départ des cinq dernières croisières seront les 23 janvier, 12 et 29 février, 21 mars et 9 avril.

10 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

Les Mots Croisés du "Samedi"

LES NOMS DES DIX GAGNANTS SOLUTION DU PROBLEME No 210

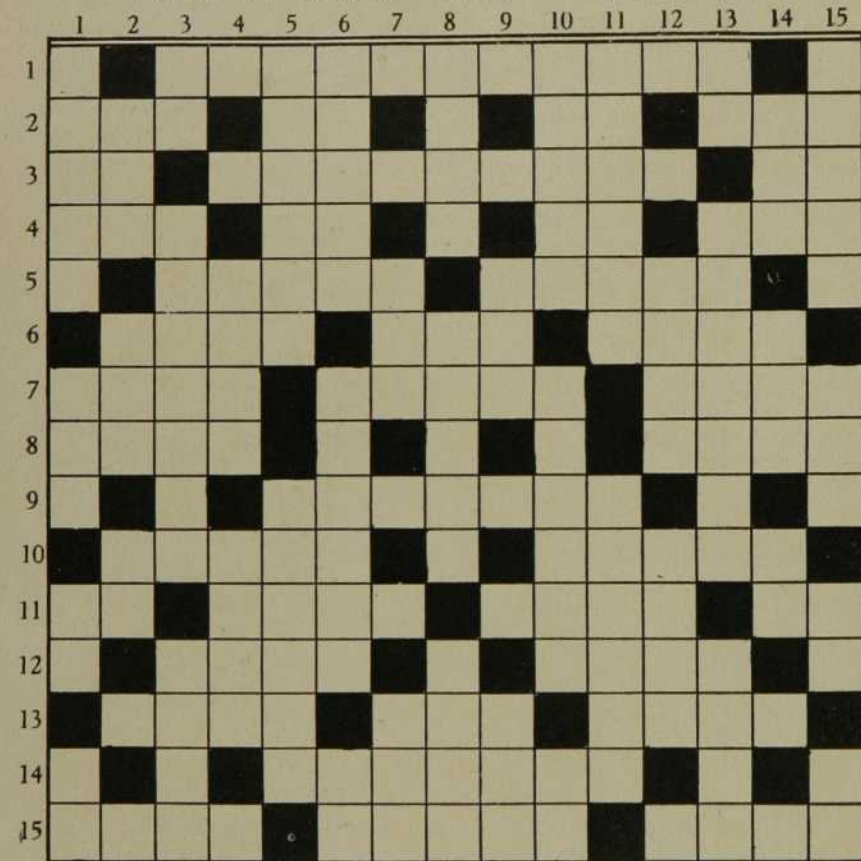
Problème No 209

DIX JEUX DE CARTES

Mme E. Lamarre, 7950, rue St-Gérard, Montréal, P. Q.; Mlle Juliette Chagnon, 4270, rue DeLorimier, Montréal, P. Q.; Mlle Yvette Grandmont, 176 Alexandre, Trois-Rivières, P. Q.; Mlle Lucienne L. Perron, Leeds Village, comté de Mégantic, P. Q.; M. Florian Vallée, 115 Grande Allée, Québec, P. Q.; Mlle Yvonne Paquet, 40 St-Dominique, Québec, P. Q.; Mlle Jeannette Bourdeau, 26 Richarson, Beauharnois, P. Q.; M. Yvon Ruel, Boite Postale 435, Cowansville, comté de Misissquoi, P. Q.; M. Paul R. Thibaudeau, Rivière-à-Pierre, co. de Portneuf, P. Q.; Mlle Françoise Findlay, 32 McNairn Ave. Toronto, Ont.



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 211



(Les réponses seront reçues jusqu'au 27 décembre inclusivement.)

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____ PROV _____
 Adressez: LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

1. Mâchoire, bouche.
2. Laïque. — Art. cont. — Pron. pers. — D'un goût acide.
3. Du verbe avoir. — Mouvement prolongé et irrégulier. — Adj. poss.
4. Terre entourée d'eau. — Partie du corps. — Term. de verbe. — Cheval d'une couleur rougeâtre.
5. Grimaces. — Plante ligneuse.
6. Préjudice. — Tête d'une tige de blé. — Dieu des vents.
7. Poussière détrempeée. — Sorte de singe américain. — Animal autre que l'homme.
8. Partie d'une livre. — Boutique de boucher.
9. Corps dur peu épais.
10. Nom scientifique du ver solitaire. — Grosse pluie subite et passagère.
11. Etui de métal. — Embarras, ennui. — Lieu où l'on demeure. — Connus, appris.
12. Le plus puissant des quadrupèdes. — Quittance.
13. Excédent de la dépense prévue. — Instrument à vent. — Outil de chaudronnier.
14. Habileté acquise par l'habitude.
15. Eau agitée. — Grand éclat de rire. — Brin de paille.

1. Peine, affliction. — Vase demi-sphérique. — Note. — Arbre toujours vert.
2. Oignon. — Adj. poss. — Pron. pers.
3. Note. — Débarrasse des mouches. — Jeu de hasard.
4. Borne, lisière. — Très petit homme.
5. Plat de viande. — Petite caisse d'une armoire.
6. Manière, façon. — Alliage de différents métaux. — Métal jaune.
7. Se dit au tennis. — Militaire compositeur russe né à Vilna (1835).
8. Poison tiré de divers arbres. — Punition. — Dénués d'esprit.
9. Oignon. — Du verbe rire.
10. Soutirer. — Arriver par hasard. — Négation.
11. Espèce de luth. — Opiniâtre.
12. Vêtement à manches. — Trompé.
13. En les. — Mammifère carnassier. — Vase de forme variable.
14. Employa. — Lettre grecque. — En les.
15. Carbonate de chaux. — Roi d'Israël. — Usages. — Petit ruisseau.

(Suite de la page 35)
 vée, et vous ne sauriez leur témoigner trop de gratitude.

"Ce qui manque surtout aujourd'hui à nos demoiselles, c'est la bonne éducation.

"Le luxe gâte tout. Les liens de la famille se desserrent de plus en plus; on a une soif funeste d'émancipation et l'on se marie bien vite, sans réflexion, étourdimement, pour être plus tôt libre.

"Nos jeunes filles se font de la vie une singulière idée; elles pensent beaucoup à leurs plaisirs et pas du tout aux devoirs qu'elles auront à remplir un jour; mais du devoir, maintenant, on ne connaît plus guère que le nom.

"Eh bien qu'arrive-t-il? Les cœurs restent vides et les têtes s'en vont à l'envers.

"Quels que soient ses avantages physiques, une femme sans sentiment n'est qu'une belle statue qui ne s'animerait jamais. Enfin, ma chère, si l'argent est quelque chose et même beaucoup en ce monde, il n'est pas tout, Dieu merci. Vraiment, s'il fallait qu'une jeune fille eût absolument une dot pour se marier, grand serait le nombre de celles qui resteraient vieilles filles. Croyez-moi, Raymonde, vos précieuses qualités valent mieux qu'une forte dot: et, je vous le répète, vous trouverez facilement à vous marier, car les jeunes personnes comme vous deviennent rares de plus en plus.

On voit combien l'affection de la baronne pour sa demoiselle de compagnie était grande.

Les jours où elle recevait, elle ne parlait guère que de Raymonde à ses amis, et celle-ci presque toujours était invitée au salon.

On était curieux de voir la ravissante lectrice, cette perle unique que la baronne de Longeau avait découverte.

Alors, on comprenait les éloges de la vieille dame et les amis renchérrissaient.

Raymonde était félicitée, complimentée, admirée. Il était impossible de ne pas être subjugué par la grâce de sa personne, la suavité de son sourire, le charme magnétique de son long regard voilé.

C'est ainsi que le comte Gaston de Soleure se trouva un jour en présence de Raymonde.

Le regard dont elle l'enveloppa le fit tressaillir dans tout son être. Ce fut comme un éclair qui passa en lui, portant sa flamme jusqu'au fond de l'âme. Il resta un moment ébloui et tout étourdi des douces sensations qu'il éprouvait.

Craignant de laisser voir son agitation et son trouble, il se hâta de prendre congé de la baronne. En se retirant, son regard rencontra encore celui de Raymonde. Ce nouveau choc fit jaillir sur lui comme une pluie d'étincelles, qui acheva de le bouleverser. Son cœur se mit à battre très fort, et il descendit les marches de l'escalier en chancelant comme un homme ivre.

Raymonde avait remarqué l'impression que sa beauté avait produite sur le jeune homme: elle sourit intérieurement et devint rêveuse.

Si ce jeune homme du monde, élégant, distingué, qu'elle avait entendu appeler M. le comte, était le mari dont lui parlait la baronne?

Certes, il n'en fallait pas plus pour la mettre en émoi et donner le champ libre à son imagination. Comtesse, quel beau rêve!

Le soir, la baronne parla des personnes dont elle avait reçu la visite, et n'eut garde d'oublier le comte de

Soleure, qu'elle avait connu au berceau.

Est-il besoin de dire avec quelle profonde attention Raymonde écoutait.

Mais quand elle sut que le comte de Soleure, élevé par sa mère dans des principes sévères, était fils unique, et dix ou quinze fois millionnaire, elle descendit brusquement des hauteurs où son imagination l'avait portée. Ce fut comme une douche glacée qui noyait ses espérances. Car, si audacieuse qu'elle fût dans son ambition, elle n'admettait pas que le comte pût l'épouser. L'épouser, quand il avait le droit de prétendre aux plus riches et aux plus nobles alliances, ne serait-ce pas la pire des folies?

Décidément non, le comte de Soleure n'était pas encore celui qu'elle attendait pour la tirer de son obscurité.

Et pourtant... Elle l'avait vu pâlir, se troubler, perdre contenance sous son regard.

Une pareille émotion disait bien des choses. Et Raymonde se remettait à rêver.

— Assurément, pensait-elle, il ne m'aime pas encore; je lui ai causé une impression momentanée qui s'effacera si nous ne nous retrouvons plus en face l'un de l'autre. Il faut qu'il revienne; alors, si je le veux, il m'aimera. Il ne m'épousera pas, c'est convenu; mais pourquoi ne ferait-il pas de moi son amie?

"Oui, mais reviendrait-il?"

Deux jours après, Gaston revint chez la baronne où Raymonde l'attirait comme l'aimant attire le fer. Le jeune homme ne pouvait plus se faire illusion sur la nature de ses sentiments; il était éperdument épris de la jeune et jolie lectrice.

L'amour ou plutôt une passion ardente s'était emparée de lui d'autant plus facilement et avec d'autant plus de violence que son cœur avide d'affection était entièrement libre et qu'il n'avait jamais aimé.

Raymonde n'avait déjà plus à achever sa conquête.

L' amoureux Gaston sortit de cette deuxième entrevue enchanté, grisé d'enthousiasme, ayant enfin complètement perdu la tête.

Pendant un mois, le comte fit de fréquentes visites à la baronne. Il avait presque toujours la satisfaction de voir Raymonde, de causer avec elle, et de tourner la page de l'album de musique quand, sur la demande de la baronne ou de la sienne, la jeune fille jouait un "andante" de Mozart ou une cavatine de Mendelssohn.

Toutefois, extrêmement réservé, pour ne pas dire timide, Gaston ne faisait rien et ne disait rien qui permit de deviner ses secrètes intentions.

Cela étonnait Raymonde et même l'inquiétait.

— Pourtant, pensait-elle, il m'aime, il est fou de moi; je ne puis en douter, cela saute aux yeux, et la baronne le voit aussi bien que moi. Il me parle, c'est vrai, mais avec tant de respect... D'ailleurs, que me dit-il? Des choses insignifiantes. Il ne me fait aucune proposition. C'est drôle, c'est drôle!

Puis, après un moment de méditation, elle reprenait:

— Ah çà! songerait-il réellement à m'épouser?

Alors ses yeux, sous ses paupières relevées, devenaient un foyer de flammes, ses narines se gonflaient, ses lèvres frémissaient, tout semblait se dilater en elle, et des bouffées d'orgueil lui montaient à la tête.

Un soir, la baronne la fit asseoir près d'elle, et prenant un petit air mystérieux, elle lui dit :

— Vous savez que le comte de Soleure est venu me voir tantôt ?

Raymonde tressaillit malgré elle.

— Oui, madame, répondit-elle en rougissant.

— Le comte désirait être seul avec moi, voilà pourquoi je vous ai fait prier de rester dans votre chambre; nous avons causé pendant plus d'une heure. Il m'a beaucoup parlé de vous.

— Ah !

— Dites-moi, ma chère, que pensez-vous du comte Gaston ?

— Tout le bien que vous en pensez vous-même, madame la baronne.

— C'est bien répondu. Maintenant apprenez que le comte est amoureux.

— Cela ne lui est pas défendu.

— Certainement. Mais ce qu'il faut vous dire, ma chère, c'est que vous êtes la personne qui occupez toutes ses pensées.

— Oh! madame, madame! balbutia Raymonde d'une voix troublée et en baissant les yeux.

Son cœur bondissait.

— Oui, ma chère, continua la baronne, le comte vous aime. Oh! je m'étais bien aperçue de quelque chose; ses fréquentes visites, sa sollicitude pour vous, la façon dont il vous regardait, son air souvent embarrassé, les inflexions de sa voix quand il vous parlait; tout, enfin, dans sa tenue et ses manières, m'avait fait deviner la nature de ses sentiments à votre égard. Bref, mon enfant, le cœur du comte, qui était toujours resté fermé, qui n'avait pas répondu aux vives sollicitudes de l'amour, s'est ouvert pour vous. Sans le vouloir, Raymonde, — et c'est ce qu'il fallait, — vous avez eu raison de la sauvagerie de M. de Soleure. A vous était réservée la gloire d'appriivoiser ce grand garçon, qui semblait avoir peur de la femme. Il vous trouve charmante, adorable... Jamais, non jamais, je n'ai vu pareil enthousiasme. Enfin, ma chère Raymonde, le comte de Soleure a positivement l'intention de vous épouser.

La lectrice releva lentement la tête et ses yeux attristés se fixèrent sur le visage souriant de sa maîtresse.

— Ah! madame la baronne, fit-elle avec une émotion qui pouvait être réelle, que me dites-vous là ?

Et la baronne, ravie, put voir de grosses larmes rouler dans les yeux de l'habile comédienne.

— Ma mignonne, répondit en souriant Mme de Longeau, je vous dis ce qui est.

— Oh! c'est impossible!

— Pourquoi impossible? Est-ce que le comte ne vous plaît pas ?

— Je ne dis pas cela, madame.

— Est-ce que vous ne croyez pas pouvoir répondre à son amour ?

Raymonde, comprenant ce que vaut le silence en certaines circonstances, ne répondit pas; mais elle était rouge comme une pivoine et sa poitrine avait des soulèvements précipités, qui révélaient la violence de son émotion.

— Tenez, ma chère, reprit la baronne, vos yeux humides, votre rougeur, votre trouble, votre émotion me disent plus que beaucoup de paroles. Avouez-le, Raymonde, vous aimez le comte de Soleure.

— Hélas! oui, je l'aime, répondit-elle d'une voix tremblante, presque éteinte.

— J'en étais sûre! exclama la baronne.

Elle ajouta gaiement :

— Mais mon Dieu, que de mal il faut se donner pour arracher aux

jeunes filles leur petit secret. Enfin, tout est pour le mieux: le comte vous adore et vous l'aimez.

— Vous m'avez devinée, madame la baronne, je n'ai pu vous le cacher, ce secret que je n'osais m'avouer à moi-même, tant j'étais effrayée de ce qui se passait en moi. Hélas! oui, madame la baronne, j'aime le comte de Soleure; mais cet amour dont je n'ai pu me défendre, qui serait la joie d'une autre, me fait horriblement souffrir; car, madame la baronne...

— Je sais, je sais, interrompit la vieille dame, vous allez me dire encore : "Je ne suis qu'une pauvre fille!"

— Et c'est vrai, madame la baronne; et voilà pourquoi M. le comte de Soleure doit renoncer à ses idées... Il est tout, lui, et moi, je ne suis rien. La distance qui nous sépare est trop grande. M'élever jusqu'à lui, m'épouser, il ne peut pas faire cela, madame la baronne.

— Vous ne connaissez pas le comte, ma chère, rien ne l'arrêtera. J'ai vu, d'après ce qu'il m'a dit, qu'aucune considération ne le ferait revenir sur sa résolution. Mon amitié pour sa mère m'imposait le devoir de lui faire quelques remontrances; je lui ai dit tout ce qu'on peut dire en pareil cas; il m'a écoutée par déférence pour mon âge, mais avec une impatience visible. — "Je n'ai pas besoin, m'a-t-il répondu, qu'une jeune fille m'apporte de l'argent, ce n'est pas une dot qu'on épouse. Mlle Raymonde est pauvre et de naissance obscure, soit; mais en a-t-elle moins de mérite? Je ne vois que ses qualités, qui valent mieux, pour moi, que la fortune et un titre de noblesse. Quand il s'agit d'une chose aussi grave que le mariage, on ne doit consulter que son cœur. Si tout le monde ne voit pas de la même manière que moi, il m'importe peu. J'aime Mlle Raymonde, et si je veux lui donner mon nom, c'est que je la crois digne de le porter, et que je suis sûr de la rendre heureuse en trouvant moi-même le bonheur auprès d'elle."

"Voilà ce que le comte m'a dit, et beaucoup d'autres choses encore.

"Après cela, je n'avais plus qu'à garder le silence.

"Certes, je ne saurais le blâmer de vouloir se marier selon son cœur; il a fait une assez belle fortune pour ne pas être forcé de chercher une dot, et je pense, comme lui, que les qualités d'une jeune fille lui tiennent lieu de fortune et valent mieux qu'un titre de noblesse. Si le comte a jeté les yeux sur vous, Raymonde, s'il vous a aimée, s'il veut vous épouser, c'est qu'il compte trouver en vous une compagne affectueuse et dévouée et que vous lui ouvrez de radieux horizons. Il songe beaucoup à l'avenir; il le voit, lumineux, ensoleillé, car vous éclairez tout. Tous deux, la main dans la main, vous marcherez dans la vie, souriants et heureux.

"Mais c'est lui, ma chère, c'est lui qui vous dira tout cela.

"Eh bien, Raymonde, le voilà, ce mari que je vous promettais. Ah! je ne songeais guère alors au comte de Soleure. Certes, je ne pensais pas que vous puissiez faire un si brillant mariage; je ne pensais pas non plus que mes prédictions se réaliseraient si tôt. Je m'étais habituée à vous, j'aurais voulu vous conserver longtemps près de moi. Et vous allez me quitter... Je ne vous le cache pas, ma chérie, ce sera pour moi un véritable chagrin.

(A suivre dans le prochain numéro)



Cafetière Westinghouse



Grille-Pain Autocrat Westinghouse

Etrennes Pratiques



Un joli sac à eau "Princess",
marque Viceroy

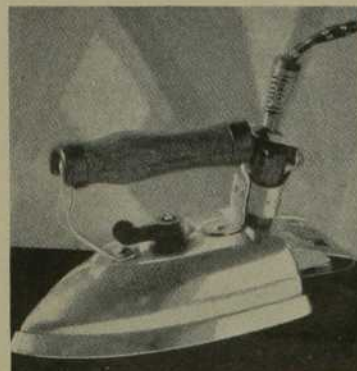


Le nouveau service de boudoir
"Vanitay" en écaille "Pyralin"
satinée. Ce service s'obtient en
trois et sept morceaux.



UN RECHAUD "SUNBEAM"

Le chauffage par ventilation.
Excellent pour la nursery et la
salle de bain.



FER MASTER-MATIC

Fabrication Westinghouse.
Poids: quatre livres et demie.
Élément de mille watts.
Léger et rapide.



COFFRET HOUBIGANT

Fougère Royale: Savon à barbe
Lotion Poudre de Talc

Le Noël de Solanges

(Suite de la page 7)

parce que son père déchirait les journaux qui recouvraient les blanches catalogues des "fêtes" et les saupoudrait, bien malgré lui, de brindilles de sapin. Cette odeur? C'était sa sœur cadette qui aidait sa mère à préparer la dinde, le ragout de boulettes, les tourtières, les tartes, les gâteaux, les bonbons, les gelées et les dizaines d'autres mets ou friandises qui composent le pantagruélique repas que doit être un réveillon canadien. D'autres bruits? Oh! il y avait peut-être des parents éloignés réunis dans le bureau de son père... et qui discutaient politique ou choses du terroir. Il y avait aussi la bonne qui lavait son dernier "plancher", celui de la cuisine d'été et qui en était si contente qu'elle bousculait un peu les meubles, pour finir plus tôt. Son ménage terminé, elle rejoindrait sa mère et sa sœur dans la cuisine, car trois personnes n'étaient pas de trop, près des fourneaux, pour préparer le réveillon.

Solanges ne partageait pas l'activité de la "maison". Il existait entre ses sœurs et elle une très grande différence d'âge. Au sens réel du mot, elle était bien la benjamine de la famille, c'est-à-dire la préférée. C'était la première année qu'elle n'étudiait plus; ce serait la première fois qu'elle n'entrerait pas en vacances la veille de Noël. Et comme elle aidait son père dans son travail de bureau, elle laissait à ses sœurs le soin de seconder leur mère dans les travaux du ménage. Seulement, cette année, elle n'était plus l'écolière ou la jeune étudiante heureuse de retrouver le chez-soi qui lui avait manqué au cours du premier trimestre de l'année scolaire. Maintenant, sa mère cherchait "par où elle était passée".

— Je crois qu'elle est allée faire un tour, de répondre une de ses sœurs. Elle devait se rendre chez son amie Suzanne.

— Par cette température! Elle n'est pas raisonnable. Si je l'avais su plus tôt, je lui aurais demandé d'aller faire les invitations.

— Les invitations! Solanges sursauta. Charmante corvée! Il fallait "faire la tournée" des oncles et des tantes à héritage habitant au village ou dans les environs. Il fallait une dernière fois s'assurer de leur présence au réveillon donné par leur neveu ou leur frère. Il fallait enfin! — ainsi le voulait l'étiquette familiale — les embrasser et sentir leur haleine empestée d'alcool de contrebande ou de vin de ménage.

— Non. Elle ne le ferait pas. Et puis, à quoi bon attendre! Elle avait parlé d'hôtel tout à l'heure... Pourquoi pas? C'était cela l'inconnu...

Sa résolution était prise. Elle tira de dessous le lit sa valise de fin de semaine. Des mouchoirs, sa brosse à dents, une chemise de nuit, cela suffisait. Surtout, elle n'oublierait pas sa robe neuve... et ses souliers de satin. Nerveusement, elle boucla le tout.

Dehors, comme une voix moqueuse, la pluie continuait à fouetter les vitres. Solanges entrouvrit la porte de sa chambre et sourit à sa chance: tout le monde était occupé à l'arrière de la maison. Une écharpe de laine, son manteau de cuir, un béret... et la voilà dans l'escalier, s'efforçant de faire le moins de bruit possible en descendant.

Comme elle fermait la porte d'entrée, l'horloge "grand-père" sonna six heures. Elle les sonnait d'ailleurs d'une drôle de façon. On aurait cru qu'elle disait: "Tiens! tiens! Mais qu'est-ce qui se passe?"

Solanges ne l'entendit pas. L'eût-elle entendue, elle ne se serait pas retournée et aurait traversé quand même la cour, pataugeant dans les flaques d'eau autour de la remise qui abritait *Fatalitas*.

Fatalitas! Un moteur et un siège de cuir sur quatre roues! Solanges l'avait achetée avec ses propres économies, sans demander l'avis de ses parents, à un "encan" à saint-S..., l'été précédent.

— C'est une charité que vous faites au propriétaire, lui avait dit "l'encanteur" quand elle lui avait tendu le billet de cinquante dollars qu'il réclamait.

— Avec les licences, il le vaut bien. — Tant mieux! si vous êtes contente, mademoiselle.

Quand il la vit entrer dans la cour en un tel équipage son père s'était écrié: "Fatalitas! Où a-t-elle pêché cela?" Alors, elle avait baptisé *Fatalitas* la petite auto qui "portait dur" mais ne refusait pas de grimper les côtes et de conduire Suzanne où celle-ci le voulait. Grâce à elle, la jeune fille était souvent allée à la ville durant la belle saison. Et quand la prenait une crise de mélancolie ou de révolte comme ce soir, vite, elle sautait dans *Fatalitas* et brûlait, du moins essayait de brûler la route... Pour les autres, ce n'était qu'une vieille voiture bonne à être remise; pour Solanges c'était une amie, c'était sa plus grande amie. Elle avait pris l'habitude de lui parler.

— Ce soir, *Fatalitas*, dit la jeune fille en faisant démarrer sa voiture, nous allons me chercher un beau Noël. Quoi? Je ne sais pas: quelque chose de beau, quelque chose d'étrange, quelque chose d'inconnu.

Elle essayait d'être gaie, mais c'était un peu difficile de refouler ses larmes et son anxiété et de ne pas penser à la vieille maison qu'elle laissait dans la nuit, au bord de la route.

Devant elle, comme un long ruban gris, le chemin s'étendait, uniforme. Les larmes maintenant aveuglaient Suzanne mais elle n'en continuait pas moins à appuyer bravement sur l'accélérateur...

SOLANGES ouvrit les yeux. "Quelle belle voiture!... pensa-t-elle en voyant gracieusement évoluer un coupé-automobile à deux pas d'elle. Quel gracieux virage! Il faut que j'essaie cela moi-même... Oh! ma tête! Mais qu'est-ce que j'ai?"

Une voix irritée se chargeait de le lui apprendre:

— Well!... commença-t-il, mais entendant vaguement des plaintes en français, il continua: "Un peu de patience, j'y vais tout de suite"...

Fatalitas n'était plus qu'un souvenir, sans dessus dessous le long du fossé. Le choc lui avait fait perdre les roues de devant et les autres étaient fortement endommagées... Quant au moteur!...

L'homme arrêta sa voiture juste à côté de Solanges qui se relevait lentement. A côté du brouillard, il ne voyait pas très bien. A peine distinguait-il une forme mince, petite. Un manteau de cuir? Un garçonnet sans doute, pensa-t-il. Il était furieux.

— Apparemment, vous n'êtes pas mort... moi non plus. Rien de cassé? Vous vous rendez compte, j'espère, que vous l'avez échappé belle! Et s'il s'était mis à geler après cette pluie, vous ne seriez pas debout maintenant.

Il continua froidement:

— Je suppose que vous vous sauvez de la maison avec l'automobile de vos parents sans avoir appris à conduire. A-t-on idée, par un temps pareil, de se tenir à gauche de la route. Si j'étais votre père, savez-vous ce que je ferais?... Je vous donnerais la fessée. Quant à votre vieux tacot... regardez-le!

D'un bond Solanges était debout. La colère accentuait le caractère *figre* de ses yeux verts. Comme si elle avait besoin de beaucoup d'air, elle arracha son béret. La masse de ses cheveux, blonds, bouclés, couvrit le collet de son manteau. Elle se tourna vers l'homme.

— Vieux tacot! cria-t-elle, vieux... Il s'était assis sur le marche-pieds de sa voiture et la regardait, ébahi. — Mais c'est une femme! s'exclama-t-il.

— Bien sûr, j'suis une femme! Qu'est-ce que vous pensiez que j'étais, une gargouille?

Elle s'arrêta, surprise, ouvrit la bouche, la referma et se rassit plus gracieusement à la place même où l'avait projetée le choc des deux voitures. Elle venait d'apercevoir *Fatalitas* ou ce qui en restait... Finies les évasions! Vécues les aventures!... C'était le dernier coup du sort. Son cœur se serra.

L'homme s'était levé et la regardait avec sympathie. Une deuxième surprise: la jeune fille était entrée dans le champ de lumière et il avait vu ses yeux, de pauvres yeux rougis! Non. Elle ne pleurait pas en ce moment mais elle avait dû le faire durant des heures, précédemment...

Pénible, le silence s'allongeait...

— Je... je regrette, dit l'homme. Oubliez ce que j'ai dit tout à l'heure. Je croyais que vous étiez un de ces jeunes garçons excités qui conduisent comme des fous pour le plaisir de la chose...

Pour la consoler, il ne savait que dire.

— Surtout, ne vous alarmez pas pour la perte de votre vieux char, je...

— O-o-o-oh! la jeune fille releva belliqueusement la tête. Vieux char! C'est tout ce que j'ai au monde... ou j'avais. Oh! vous... vous...

Pour exprimer sa colère, les mots lui manquaient. Tout en lui la révoltait: sa voiture intacte, ses vêtements immaculés et lui-même sans une égratignure.

Enfin, elle trouva quelque chose à dire:

— C'est entendu. Il fallait que ce soit ma voiture qui fût écrasée... il fallait que ce soit moi qui fusse dans le fossé...

— Mais, mademoiselle, dit-il paisiblement, d'habitude, ce sont les meilleures voitures qui se tirent d'affaires dans un accident. Ne le saviez-vous pas?

— Oui, oui. Elle rageait...

— Et vous croyez que ça m'amuse de vous voir là, devant moi, propre, sans une tache! Tenez, si je ne me retenais pas, je vous arracherais les yeux, je vous...

— Oh! c'que vous êtes gentille quand vous êtes en colère...

Elle allait dire une nouvelle rosserie. Elle se retint.

— Allez-vous-en. Laissez-moi en paix.

— Mademoiselle, je puis difficilement faire cela! Vous serez obligée, j'ai bien peur, de faire route avec moi. Où allez-vous?

La question surprit Solanges. Où allait-elle?... Problème difficile à résoudre, elle n'y avait pas songé dans sa hâte de fuir la maison. Elle se releva et fit quelques pas sur la route brumeuse.

Les phares de l'automobile éclairaient un des poteaux indicateurs de la route: *Montréal, 20 milles.*

— Je m'en vais à Montréal, dit-elle d'un ton rogue.

Elle était déjà sur la route, valise en main, marchant d'un pas militaire.

— Parfait! s'exclama l'inconnu. Je vais aussi à Montréal.

Solanges s'arrêta, un sourire ironique aux lèvres:

— Heu! Vous avez l'habitude de voyager à reculons?

L'homme ne put s'empêcher de sourire.

— Mon Dieu! Vous connaissez l'adage anglais: "One has to turn round somewhere."

— Alors, ne vous gênez pas, faites-le tout de suite, retournez.

Elle reprit sa marche. Perplexe, il la suivait pas à pas.

— Enfin! Après ce que je vous ai dit... après la perte de votre voiture, je comprends que vous me haïssez. Mais je ne peux toujours pas vous laisser sur la route par un temps pareil... et à vingt milles de Montréal. Au premier village nous demanderons au garagiste de venir cueillir votre voiture et ensuite, je vous conduirai chez vos parents...

— Mes parents! Je ne retourne pas chez mes parents. Je m'en vais à un hôtel, toute seule. Je suis fatiguée des parents...

"Quelle drôle de petite bonne femme!" pensa-t-il. Elle regardait droit devant elle, les sourcils froncés comme un enfant têtue. Elle dit:

— Vous pouvez aller chez vos parents, si le cœur vous en dit...

Pour la première fois, elle le regarda. Il était bien. Il était même très bien. Il devait avoir trente ans; cheveux châtain, yeux bleus francs et honnêtes, épaules carrées...

— Excusez-moi, dit-elle sans conviction. Non. Vous n'allez pas chez vos parents. Vous allez vous amuser.

— Non... Elle le considéra plus attentivement.

— Vous n'êtes pas marié... Pas encore... mais vous êtes fiancé.

L'homme s'amusait. "Quelle gosse!" pensa-t-il. Il répondit aussi sérieusement qu'il le pouvait:

Solanges l'interrompit: — Oh! j'en suis certaine. Et elle est parfaite; elle ne peut être comparée à personne. Je vous crois, mais de grâce, n'entreprenez pas son panégyrique.

— Charmant petit diable! s'exclama-t-il à mi-voix.

Solanges ne l'entendait pas. Avec une désinvolture, elle continua:

— Et puis, qu'est-ce que ça peut faire? C'est vrai, forcément, quelqu'un doit me ramener. Pourquoi pas vous! Je ne peux tout de même pas passer la nuit de Noël ici.

Elle murmura plus qu'elle ne dit les derniers mots. Elle se sentait tout à coup si seule. C'était ridicule, après tout, de refuser son offre. Il le lui devait bien.

Une résolution prise, elle la mettait tout de suite à exécution. Prestement elle s'installa dans l'automobile, sa valise à ses pieds.

En démarrant, il crut bon d'ajouter:

— Je crois bien que je vais y rester à Montréal, moi aussi...

L'expression de sa figure était neutre. Elle ne savait pas trop ce qu'il pensait ni ce qu'il voulait dire.

Tout le temps du trajet elle ne dit pas un mot. Elle, d'habitude si agitée ne s'était jamais montrée calme aussi longtemps. Et puis, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa voiture, elle les aimait tant! C'était aussi plus confortable. La pluie ne vous fouettait pas le visage, le vent ne vous mettait pas une mèche de cheveux dans les yeux. C'est dommage. Cet homme était charmant. Pourquoi ne l'avait-elle pas rencontré dans des circonstances plus normales? Il lui aurait plu. Mais après la perte de son "char", elle ne pouvait le supporter. Certaines femmes ont toutes les chances; elle pensait à sa fiancée. Com-

(Suite à la page 40)



La Bonne Cuisine

par Mlle HELENE CHAGNON

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques
Chroniqueuse culinaire du "Samedi" et de la "Revue Populaire"

CREME PERFECTION

- | | |
|----------------------------|----------------------------------|
| 1/3 tasse de sucre | 1 1/2 cuillerée à thé de vanille |
| 3 cuillerées à table d'eau | Fruits confits |
| 2 blancs d'œufs | Cerises au marasquin |
| 2 tasses de crème fouettée | Gingembre cristallisé |

Faites fondre le sucre dans l'eau, brassez jusqu'à complète dissolution. Faites bouillir, sans brasser, jusqu'à ce que le sirop forme un fil au bout de la cuiller. Versez lentement sur les blancs d'œufs, battant jusqu'à ce qu'ils soient fermes. Continuez de battre le mélange jusqu'à ce qu'il soit refroidi. Placez au réfrigérateur et quand il est complètement froid, ajoutez la crème fouettée et la vanille. Remplissez de petits moules de ce mélange. Dans le centre, disposez un mélange de cerises, fruits et gingembre hachés. Saupoudrez des fruits hachés sur le dessus et placez les moules dans le réfrigérateur. Faites congeler 2 ou 3 heures.

COCKTAIL AUX CANNEBERGES

Lavez 2 tasses de canneberges et faites cuire dans 2 tasses d'eau et 2 ou 3 clous de girofle. Quand les canneberges sont tendres, coulez à travers une fine passoire ou une double épaisseur de coton à fromage. A ce liquide ajoutez 1/2 à 1 tasse de sucre et faites cuire jusqu'à ce que le sucre soit dissous. Faites refroidir et ajoutez une cuillerée à table de jus de citron. Servez avec des cubes de glace dans des verres à cocktail.



Ces canapés aux œufs sont faits d'œufs durs tranchés et assaisonnés avec leur jaune.
Les canapés sont des croûtons de pain grillé.

OIE ROTIE

Choisissez une jeune oie. Après l'avoir parfaitement lavée, essuyez-la avec un linge, remplissez-la avec une farce aux pommes, cousez, bridez et exposez à la vapeur pour en tirer l'huile. Placez-la ensuite dans une lèche-frite, salez, poivrez et faites rôtir au four, ayant soin d'ajouter un peu d'eau chaude lorsqu'elle commence à brunir. Arrosez souvent. Faites saisir dans un fourneau chaud de 500° pour quinze minutes, diminuez ensuite la chaleur à 350° pour la durée de la cuisson. (Il faut environ 20 minutes pour chaque livre.) Lorsque l'oie est cuite, placez-la sur un plat chaud, enlevez l'huile de la lèche-frite, faites une sauce brune avec de l'eau et de la farine, comme pour une dinde rôtie. Servez l'oie avec une sauce aux pommes ou une garniture de pommes.

GARNITURE DE POMMES

Choisissez de belles pommes, après les avoir pelées et vidées, faites-les cuire dans un sirop composé d'une tasse de sucre, une tasse de cidre, 1/2 cuillerée à thé de cannelle et quelques clous de girofle. Quand le sirop a bouilli 5 minutes, ajoutez les pommes et faites cuire lentement, ayant soin d'arroser fréquemment et de conserver les pommes intactes. Remplissez le centre des pommes avec de la gelée et disposez autour de l'oie.

FARCE AUX POMMES

- | | |
|--------------------------------------|---------------------------------------|
| 3 tasses de pain sec | 1/3 cuillerée à table de persil haché |
| 2 cuillerées à table de beurre fondu | 1/2 tasse de céleri haché |
| 1 petit oignon haché menu | 3 grosses pommes pelées et tranchées |
- Sel et poivre au goût

Mélangez tous les ingrédients et remplissez l'oie avec cette préparation.



Dès qu'il entrera, de

l'OXO CHAUD



363F

En vente au Canada depuis plus de 100 ans.



FLACON
plat
Cette Réelle Saveur de Hollande
85¢

GIN \$1.90²⁶ \$2.65⁴⁰
de KUYPER

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695 136 F



COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM — 50 cents pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom
Adresse
Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom
Adresse
Ville Prov.

Poirier, Bessette & Cie, Itée, 975 de Bullion, Montréal



Le Noël de Solanges

(Suite de la page 38)

ment était-elle? Et puis, à quoi bon se casser la tête, elle la rencontrerait sans doute. Décidément, elle ressentait plus fortement sa solitude.

Malgré l'épaisse brume, les lumières de Montréal apparaissent.

— A quel hôtel descendez-vous? demanda-t-il.

— Oh! Je n'ai pas de préférences. Descendez-moi n'importe où...

Il sourit dans l'obscurité. Il connaissait un joli petit hôtel assez chic, près de la montagne. Les habitués étaient tous des étrangers.

Comme ils entraient dans le vestibule, un incident amusant eut lieu. Le portier, s'emparant de leurs valises demanda avant que l'un d'eux eût le temps d'expliquer: "Chambre double?"

— Un instant, s'il vous plaît. La voix de Solanges était cassante. Puérilement elle expliqua pendant que l'homme dissimulait un sourire:

— Monsieur est un parfait étranger. Je ne le connais pas. Une chambre simple, s'il vous plaît.

Très digne, elle s'engageait déjà dans l'escalier suivie humblement par le portier qui se désolait d'avoir gâché. Malgré tout, ils se retrouvèrent à l'unique table libre de la salle à manger, cinq minutes plus tard.

— Il y a plusieurs hôtels à Montréal, commença Solanges, vous auriez pu...

De nouveau elle s'arrêta. Elle ne pouvait continuer sur ce ton, il paraissait si triste. Elle pensait à sa fiancée, sans doute, il s'ennuyait. Comme elle le comprenait. Puis, elle ne connaissait personne. Tous ceux qui étaient là étaient réunis par petits groupes. Il y avait des Anglais, des Français, des Italiens, s'efforçant de parler fort et de paraître joyeux. Il y avait à côté de leur table un monsieur et une dame de nationalité chinoise, des gens très bien, qui considéraient d'un œil surpris l'agitation fébrile de l'assistance. On aurait dit qu'ils se demandaient: "C'est ça un Noël?"

Solanges et son compagnon ne disaient mot. Parmi l'agitation générale, leur silence n'était pas remarqué. A d'autres tables, il y avait des couples d'amoureux qui parlaient bas. Petit à petit, la chaleur, l'entrain de la salle les gagna. Après une demi-heure, humblement, il se hasarda à demander.

— Ce serait plus charmant si vous vouliez me dire votre nom...

— Mon Dieu, oui! dit-elle, distante. Je m'appelle Solanges, Solanges Loranger.

— Joli nom. Et moi, Jack Gomer. Heu... merci de l'avoir demandé.

Elle sourit. Enfin! Elle était très jolie quand elle souriait. Sa figure en était complètement changée. On ne remarquait plus le nez retroussé, la bouche quelconque mais seulement les grands yeux verts, candides.

— Je ne suis pas très polie, admit-elle. Excusez-moi.

Elle se leva et monta à sa chambre qu'elle arpena assez longuement, la tête bourrée de pensées plus ou moins tristes. Sa robe traînait sur un fauteuil. "Mon Dieu!" fit-elle en haussant les épaules.

Nuit de Noël. Involontairement elle pensa à la "maison", à la route brumeuse, à l'accident, puis au jeune homme qui voulait... Elle éclata de rire et devant la grande glace, essaya sa robe.

COMME elle l'avait supposé, il l'attendait dans le grand salon du premier étage. En silence, elle accepta le fauteuil qu'il lui offrait. Silencieux lui-même il s'assit près d'elle.

Elle pensait que l'autre jeune fille pouvait être orgueilleuse de lui. Elle aimait ses cheveux un peu grisonnants et sa bouche au dessin ferme. Mais

ses yeux l'inquiétaient. Ils étaient pleins de mélancolie, de désillusions. Cependant, en la regardant, il sourit timidement. Cela troubla un peu Solanges...

L'orchestre jouait. Ils dansèrent plusieurs fois. Ils s'accordaient bien. Le temps passait...

Les propriétaires de l'hôtel avaient fait tout leur possible pour que chacun eût l'illusion de s'amuser follement. Ils n'avaient pas épargné les ballons, les confettis, les jouets, les flûtes, les chapeaux ridicules...

Des yeux, Solanges fit le tour de la salle. Tous parlaient beaucoup, riaient nerveusement et essayaient trop de s'amuser comme des enfants. Il manquait quelque chose. Soudain, Solanges comprit qu'ils s'en rendaient parfaitement compte mais ne pouvaient définir ce qui leur manquait... Elle aurait voulu leur dire: "Mais non! Ce n'est pas un vrai Noël, ça. Vous devriez voir à la maison comment on..."

A la maison! Elle ne se sentait plus le courage de continuer à masquer sa peine. Dans un regard éloquent et désolé elle dit adieu à son compagnon et se sauva plus qu'elle ne sortit de la salle de danse.

Il réussit à la rejoindre au deuxième étage seulement, dans un petit salon très calme qu'on appelait la bibliothèque.

— Solanges, qu'est-ce qui se passe? demanda-t-il.

Pour toute réponse elle éclata en sanglots...

— Vous allez bien penser que je ne sais que pleurer, dit-elle, et ne peux me contenter de ce que j'ai. Tout à coup, j'ai senti que tout ce monde, en bas, faisait de grands efforts pour s'amuser. Quel vide! Quel bruit pour rien! Et c'est cela que je suis venue chercher si loin...

Elle pleurait silencieusement.

— Racontez-moi tout? demanda-t-il simplement.

Sans doute parce que la "bibliothèque" était dans l'obscurité, elle parla du réveillon, des invités de son père, des fiancés de ses sœurs, du curé, des oncles et des tantes, enfin, de tout ce qu'elle avait fui.

— Eh! bien! dit-il d'une voix étrange, pour voir tout cela, moi j'arrive de Floride en avion!

— Ah! murmura Solanges.

Elle l'aimait beaucoup plus parce qu'il était malheureux. Sous prétexte de le consoler, elle pouvait être triste à la fois et pour lui et pour elle; ainsi, elle conciliait son égoïsme et le besoin qu'ont les femmes d'obéir à leur instinct maternel.

— Vous êtes malheureux. A votre tour, racontez-moi...

Alors il raconta que ses parents venaient de la même région qu'elle. Lui-même était né au Canada, dans un petit village des Laurentides. Mais il n'avait pas deux ans quand son père émigra en Floride où il avait acheté une plantation d'orangers. Les affaires prospéraient. Ils étaient très heureux quand la guerre éclata et leur enleva le fils aîné. Avec cette perte, le malheur entra dans la famille et y tint longtemps ses assises.

Deux ans plus tard, sa tendre mère mourut. Et puis son père se maria. La vie à la maison n'était plus la même. Et puis... il hésitait. "Je vous embête?" demanda-t-il.

— Non. Allez, mon ami, dit doucement Solanges.

— Il y eut aussi...

— Une femme, dit-elle.

— Oui. Je croyais qu'elle m'aimait. Un jour, en dansant, je lui glissai une bague de fiançailles au doigt. Elle accepta. Seulement, quand je lui dis

que je voulais venir m'établir ici, au "pays", elle refusa de me suivre. Par orgueil, je restai encore quelque temps là-bas, mais ça ne marchait plus. Sachant que je ne l'épouserai pas, Sally ne se gênait pas pour se laisser faire la cour.

Ma mère m'avait souvent parlé de la beauté des Noëls canadiens. Depuis longtemps, je voulais assister à une messe de minuit à la campagne, dans une toute petite église; là où il y aurait une pauvre crèche et des chœurs qui chanteraient faux: *Nouvelle agréable, Les anges dans nos campagnes* et les autres chants de Noël. La semaine dernière, je me décidai, enfin! de venir. Quand...

Il hésitait...

— Quand vous m'avez rencontrée, aida Solanges.

— Oui. Je me rendais au village de mes parents.

Il y eut un court silence.

— Eh! bien! dit subitement la jeune fille, votre voiture peut-elle aller à cinquante milles à l'heure?

— Facilement, dit-il surpris.

— Combien de temps vous faudrait-il pour refaire votre valise?

— Oh! je ne l'ai pas défaite.

— Voulez-vous me rencontrer dans le hall dans cinq minutes? Je peux vous faire vivre un Noël canadien, chez nous.

— Chez vous? Vous ne vous payez pas ma tête?

— Non, cria Solanges.

Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de rire tant elle se sentait joyeuse. Malgré sa grande envie, elle ne pouvait pas encore pleurer...

— Alors, en route, dit-elle.

A la porte de l'hôtel se referma sur eux; ils s'arrêtèrent, surpris. Tout était blanc!

— C'est comme si on était passé de l'autre côté de la glace d'*Alice in Wonderland*, dit-il... *Geel! Isn't it great! Frost!*

Ils rirent... Solanges releva le collet de son manteau. Le vent — un beau *norroit*, s'était élevé.

— Dépêchons-nous, dit la jeune fille. Quelle heure est-il?

— Dix heures et demie.

— Si nous arrivons chez moi pour onze heures, mes parents n'auront pas eu le temps de s'inquiéter. Ils croiront que j'ai passé la soirée chez une de mes amies. Et nous assisterons à la messe de minuit...

Elle se tournait vers lui, les yeux illuminés. L'air était pur. On eut dit que les arbres, la route, les clôtures étaient recouverts de cristal. La lune jaune éclairant la nature en accentuait le côté féerique.

Au tournant de la route, la vieille maison, recouverte de givre, apparut, accueillante. Une lumière brillait à chaque fenêtre. On eut dit des sentinelles munies de torches, interrogeant la route pour voir si la "jeune fille prodigue" ne revenait pas au bercail.

— Vous voici à Saint-J... dit Solanges.

— Saint-J...! s'exclama la jeune homme. Mais c'est aussi mon village. C'est ici que je venais... Vous connaissez la *Villa des Erables*?

— Si je la connais! ne put s'empêcher de dire la jeune fille.

— Elle appartenait à mes parents, expliqua-t-il.

— Entrez chez moi, alors. Mon père vous remettra les clefs. C'est lui qui en a la garde.

— Votre père n'est pas le notaire Loranger?

— Oui.

— Comment n'y ai-je pas pensé quand vous m'avez dit votre nom!

— Vous étiez triste, dit-elle.

— Je ne le suis plus maintenant. Leurs yeux se rencontrèrent. Ils disaient tant de choses!

— Que le monde est petit, dit-elle. Elle ouvrait la porte.

— Papa, maman, cria-t-elle, je vous amène un invité. C'est un vieil ami.

A la radio, on chantait: *Les anges dans nos campagnes*...

Dehors, il commençait de neiger.

JEANNOT MARLI

— o —

Le Pardon de Robert

(Suite de la page 5)

— Tu vas mieux, ma chérie? lui demanda sa mère, la voix gonflée d'angoisse.

— Oui... mais j'ai mal à la tête. Pourquoi cette glace sur mon front?

— Il faut la garder encore un peu, ma petite enfant, lui recommanda son père, éminent médecin. Tu seras parfaitement remise dans quelques instants. Si tu essayais de dormir!

— Cela m'est impossible, après ce que je viens de vivre!

— Ne t'agite pas ainsi, je t'en prie. Le danger n'existe plus. Ne sommes-nous pas là, ta mère et moi?

L'assurance d'une telle vigilance calme les nerfs de la malade, qui s'endort bientôt d'un sommeil réparateur.

— Si elle repose paisiblement jusqu'au matin, elle est sauvée, affirme le docteur.

Et la nuit s'achève, bienfaisante, comme l'avait pronostiqué M. Dubreuil.

LISE termine la lecture d'une missive qui la laisse dans un étonnement inqualifiable. Elle ne peut détacher ses yeux des lignes qui dansent devant elle une folle sarabande. Les feuillets tremblent entre ses doigts, et soudain un sanglot lui déchire la gorge. Mme Dubreuil accourt aussitôt:

— Tu reçois des mauvaises nouvelles, ma Lison?

En guise de réponse, la jeune fille tend la lettre à sa mère, afin qu'elle en prenne connaissance.

"Mademoiselle,

"Un misérable ose venir quêter votre pardon et votre pitié.

"Votre pardon d'abord pour le mal que je vous ai causé, il y a à peine quelques heures, en pénétrant dans votre chambre dans le but de vous dévaliser. Je n'ignore rien des suites de mon intrusion chez vous... J'en étais à ma première tentative... Dieu,

dans sa miséricorde, a permis que vous fussiez ma victime, afin de m'arrêter au bord du gouffre qui m'aurait peut-être conduit au crime: votre portrait d'enfant a suffi pour opérer ce miracle. En me retrouvant en face de cette fillette, tout mon passé s'est levé devant moi. En un clin d'œil, je revécus mon enfance choyée, je revis mes parents bien-aimés. A ces réminiscences, je rougis de moi-même. Et quand j'ai été convaincu de votre identité avec celle de ma chère petite amie d'autrefois, toute mon audace est tombée.

"Emu plus profondément que vous ne pourriez le croire, je me suis enfui, sachant à peine ce que je faisais. Démasqué, j'ai achevé la nuit dans vos parages, guettant autant qu'il m'était possible, les allées et venues dans votre chambre. En face de votre fenêtre, j'ai connu le remords. Je vous jure sur la mémoire sacrée de mon père et de ma mère, que jamais plus je ne risquerai pareille aventure.

"Avant de me condamner, auriez-vous la patience d'écouter mon histoire, qui me vaudra, j'ose l'espérer, votre pitié.

"Vous vous rappelez la catastrophe financière qui a ruiné mes parents? Du jour au lendemain nous étions sur le pavé. Mon père, de santé débile, ne put surmonter cette

épreuve. Ma mère, veuve et pauvre, se demandait avec angoisse ce qu'il adviendrait de nous deux, quand une amie, restée fidèle malgré notre dénuement, lui trouvait un emploi comme dame de compagnie, chez un couple âgé, très riche.

"Apitoyées sur notre malheur, et se prenant d'affection pour nous, ces charitables personnes se chargèrent des frais de mon instruction. Je poursuivis de belles études classiques; à vingt ans, j'embrassais la carrière du génie civil.

"Le bonheur semblait enfin vouloir nous sourire, quand l'inlassable Fauchaise vint me ravir ma mère. Mon chagrin fut du désespoir. Mes bienfaiteurs tentèrent l'impossible pour me consoler. Peu à peu, je reprenais goût à la vie, quand quelques semaines plus tard, ils mouraient dans un accident d'automobile.

"Sans famille, presque sans le sou, je dus sans tarder pourvoir à mes besoins.

"Je me trouvai une position, pas très rémunératrice, mais qui m'éloignait de la misère. Je me comptais heureux de ma situation, lorsqu'il y a huit mois, mon patron fut forcé de me congédier, faute de besogne suffisante.

"Courageusement, je me mis à la recherche d'un autre emploi, résolu à accepter quoi que ce soit. Je me présentai partout où l'on demandait quelqu'un par voie des journaux, mais chaque fois, j'avais été devancé dans mes démarches. Un jour vint où le léger pécule que j'étais parvenu à économiser, s'épuisa. Je me vis alors aux prises avec la faim. Non sans que ma fierté en fût vivement piquée, je me décidai à aller quêter ma part de nourriture dans les refuges.

"Puis, un soir, désespéré, presque fou, je pris la honteuse détermination de m'adonner au vol. Coûte que coûte, il me fallait de l'argent!

"C'est alors qu'en cette veille de Noël, sachant nombre de demeures inoccupées, je tentai ma funeste expérience de cambriolage. Et, vous savez le reste...

"Encore une fois, je promets de ne plus renouveler semblable action.

"Votre souvenir sera ma sauvegarde, comme Noël a été mon régénérateur.

"Avant même d'avoir terminé la lecture de cette confession, vous aviez reconnu dans le bandit d'hier, votre petit compagnon de jadis, n'est-il pas vrai?

"Au nom de cette ancienne affection, puis-je attendre votre pardon et peut-être aussi un peu de sympathie?

"Humblement, je vous présente mes respectueux hommages.

ROBERT DE MONVILLIERS

Devant cette signature, Mme Dubreuil reste un long moment songeuse. Puis, en hochant la tête:

— Le pauvre enfant, murmure-t-elle.

— Son cas est bien lamentable, approuve Lise, en baissant le front, afin de dissimuler de nouveaux pleurs.

— Il faut mettre ton père au courant de cette triste affaire. Je crois qu'il pourra trouver une situation à Robert.

— Oh! alors, ce serait les plus belles étrennes jamais reçues! s'écrie Lise soudainement enthousiasmée. Du travail pour Robert, c'est la régénération, c'est le chemin qui le maintiendra dans celui de l'honnêteté. Il reviendra ce qu'il était.

— Ce qu'il n'a jamais cessé d'être, s'empresse de rétracter la mère. La tentation n'est pas la chute!

— Tu as raison... Alors, il a droit à notre estime, ce jeune homme.

— Surtout à beaucoup d'indulgence et de sympathie. Quand il viendra ici il faudra qu'il trouve une atmosphère familiale, un affectueux accueil qui lui feront comprendre que tout est pardonné, oublié même!

— Je t'y aiderai de tout mon cœur, je te le promets, maman.

Le cœur étroit d'une joie indicible, Lise se renferme dans un mutisme absolu.

En certaines circonstances, le silence n'est-il pas plus éloquent que la parole?

MARIE-ROSE MEUNIER

--- o ---

La Chronique de la Police et des Pompiers

Sous la direction de l'abbé OSCAR VALIQUETTE

BIOGRAPHIE

Le chef Joseph-François Chevalier célébrait, le 18 décembre, l'anniversaire de sa naissance. Il n'appartient plus maintenant à la brigade des incendies de Montréal, mais son souvenir y demeure encore.

Le 23 décembre 1890, il entra comme pompier sous les ordres du Chef A. Bertram qui n'avait dans le temps que 70 hommes; le chef Chevalier, comme on l'appelle encore, fut de tous les métiers, ce qui explique la grande diversité de ses connaissances.

Après avoir gagné une médaille d'argent au Conseil des Arts et Manufactures de la Province, il devient, en 1902, professeur à cette même institution.

En 1918, il est nommé Chef de la brigade des incendies de Montréal au moment où éclatèrent les différends entre les autorités civiles et les pompiers.

Après cinq années à la Direction suprême de la brigade le chef Chevalier a dû démissionner pour cause d'épuisement nerveux.

Nous pouvons dire sans erreur que le chef Chevalier fut un vrai "papa" pour ses hommes; plusieurs n'oublieront jamais ses grandes qualités de cœur et d'esprit.

Aujourd'hui, nous le saluons au Commissariat des Incendies de la Province, occupant la belle position

d'inspecteur instructeur de tous les départements de feu. Nous formulons pour lui des vœux de bonheur et de longue vie.



Le Chef Joseph-François Chevalier



Buvez-vous
ce **PORTER**
fortifiant ?

Boire l'INVALID STOUT
de Carling est un PLAISIR
UTILE !

Faites bénéficier votre organisme
de l'heureux apport de ce tonique
puissant. Dès aujourd'hui, buvez
l'INVALID STOUT de Carling.

UN PRECIEUX RECONSTITUANT
pour toute la famille

Tonique nutritif et fortifiant à contenance
élevée d'extrait de malt, tel est l'INVALID
STOUT de Carling que la profession médicale
prescrit aux débilés et anémiques.

GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Trai-
tement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle
poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enri-
chir votre sang avec le *Traitement Myrriam
Dubreuil*, éprouvé par des sommités médica-
les. Les chairs se raffermissent et se tonifient,
la poitrine prend une forme parfaite sous
l'action bienfaisante du *Traitement*. Il mé-
rite la plus entière confiance, car il est le
résultat de longues études consciencieuses. Le

TRAITEMENT Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la
propriété de raffermir et de développer la
poitrine en même temps que sous son action se
combient les creux des épaules. Seul produit
véritablement sérieux, bienfaisant pour la
santé générale. Le *Traitement* est très bon
pour les personnes maigres et nerveuses.
Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la
femme.

Engraisse rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous
enverrons *Gratuitement* notre brochure illustrée de
24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre *Traitement* est également efficace
aux hommes maigres, déprimés et souffrant
d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
confidentielle.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages
Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Trai-
tement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____



Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

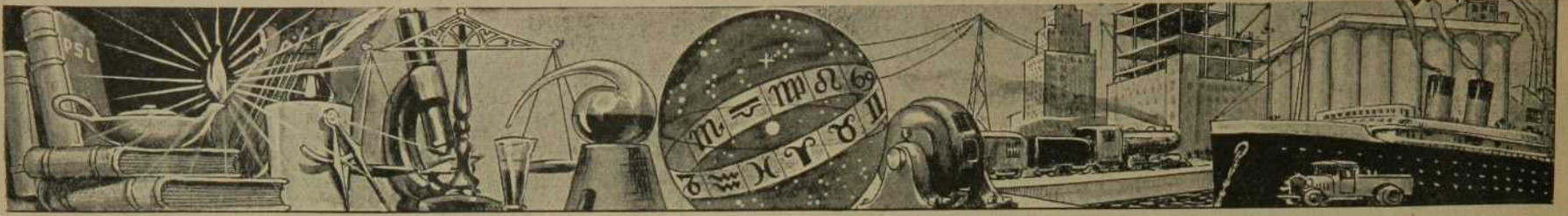
Coupon d'abonnement LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75¢ pour 6
mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90¢
pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE
POPULAIRE

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.





Notes Encyclopédiques

ORIGINE DES MOTS ET DES CHOSES

CRIER SUR LES TOITS

"Il n'est pas utile d'aller le crier sur les toits", entend-on dire assez communément. Cette locution a son origine dans une expression de l'Évangile : "Ce qui vous a été dit à l'oreille, publiez-le sur les toits", expression qui d'ailleurs devait être fréquemment employée aux temps anciens, dans les pays orientaux.

Les hommes, dit Monchablon (Dictionnaire d'antiquités), ont toujours su se faire des logements proportionnés à leurs besoins, relativement à leurs mœurs, au temps où ils ont vécu et au climat qu'ils ont habité; mais il ne faut pas juger des maisons des anciens par les nôtres. En général, et surtout en Égypte et dans tous les pays orientaux, les toits des maisons étaient en terrasses, qu'on ornait ordinairement de verdure. On s'y promenait, on y couchait souvent, on y montait dans les grandes alarmes. De là la loi de Moïse qui ordonnait de faire tout autour du toit un mur d'appui de peur que quelqu'un ne se tuât en tombant. Chaque maison était en réalité comme une grande tribune, toute dressée pour quiconque voulait se faire entendre de loin. Ainsi s'explique tout naturellement l'expression qui est venue jusqu'à nous.



Les hommes emprisonnés pour dettes, autrefois en Angleterre, étaient souvent l'objet d'une certaine pitié de la part du public et surtout des dames. Celles-ci allaient les voir au travers des barreaux de leur prison et les encourageaient. Ce qui était surtout agréable à ces pauvres reclus c'était l'aumône que les visiteuses déposaient à leur intention dans un tronc spécial. Cela leur permettait d'avoir quelques petites douceurs leur faisant prendre la vie en patience.

Deux savants français, M. et Mme Joliot-Curie, viennent d'inventer un procédé pour fabriquer du radium artificiel et de synthèse; cette découverte est extrêmement importante pour la médecine et la biologie.

Un magistrat anglais, M. Ryder, de Frinton-on-Sea, s'est condamné lui-même par deux fois à l'amende pour avoir circulé en auto dans les rues de Cambridge et sans avoir de lumières à son véhicule.

Un hôtelier de Boston qui avait l'habitude de nettoyer la cage de son perroquet dans son jardin eut la surprise, au cours de l'année dernière, de voir pousser, à l'endroit de ce nettoyage, une grosse citrouille qui arriva au poids de quarante et une livres et un "soleil" qui donna près de deux mille graines.

On peut être académicien et superstitieux tout en même temps; lors d'une des dernières séances de l'Académie française, treize membres seulement étaient présents et l'un des "immortels" eut une telle crainte superstitieuse de ce chiffre qu'il quitta immédiatement l'assemblée.

Le navire *Normandie* brûle du mazout dans ses chaudières; il en consomme pour une valeur de \$6.60 par minute, ou 396 dollars par heure. Il faut ajouter à cette dépense la paye d'environ treize cents personnes employées à bord, les réparations, l'usu-re, etc. C'est un beau navire pour un temps de crise.

Un californien a découvert un procédé pour conserver pendant cinq semaines les melons très mûrs sans qu'ils se gâtent; il suffit de les recouvrir bien également et complètement d'une légère couche de cire.



Le désert de Turkana n'est pas complètement inhabité; il y circule des tribus peu connues d'indigènes dont voici un des chefs. C'est certainement la première fois qu'il a eu les honneurs de la photographie et, pour cette mémorable circonstance, il a revêtu son grand costume de danse.

METTRE LA CHARRUE AVANT LES BOEUF

Tout le monde se moquerait d'un laboureur qui commettrait l'erreur absurde et impossible que suppose cette locution connue, et la plupart des gens qui sont les premiers à rire de cette image ridicule n'en font pas moins tous les jours des projets ou des folies qui rappellent ce proverbe. Savoir mettre de l'ordre dans ce que l'on fait; connaître exactement le point précis où doit commencer une entreprise pour en assurer le succès, constitue une véritable science qui n'appartient qu'aux gens de bons sens, ce qui veut dire qu'elle n'est pas très commune.

La plupart des hommes ambitieux, pressés d'arriver, veulent tout de suite tenter de réaliser des choses qui ne doivent venir qu'après d'autres efforts et des réalisations de moindre importance, dont celle qu'il cherche ne devrait être que la conséquence.

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT

Cette expression était, à l'origine, le refrain d'une chanson de table.

De la chanson, il ne reste que cette phrase qui est prononcée non seulement par les amateurs de bonne chère, mais aussi dans toutes les réunions joyeuses.

Elle est même employée lorsqu'on amène un nouveau convive ou un nouveau participant à une assemblée, quelquefois dans une société où rien ne prête à rire.

Tout le monde d'ailleurs ne partage pas cet avis et ne croit pas que l'on goûte davantage le plaisir lorsqu'on est nombreux.

On connaît la phrase célèbre d'un gourmand qui déclarait : "Pour manger une poularde, il faut n'être que deux : soi... et la poularde!"

On emploie aussi l'expression "Plus on est de fous, plus on rit" pour montrer que les hommes réunis en grand nombre perdent le contrôle d'eux-mêmes et se livrent à des excentricités, ce qu'ils n'oseraient faire seuls ou dans un petit cercle.



Cette masse blanche a l'apparence d'un œuf et c'en est un en réalité, mais ce n'est pas un œuf ordinaire; en regardant attentivement, vous verrez qu'il en sort un jeune crocodile, lequel vient au monde à la manière des petits poulets, comme d'ailleurs tous ceux de son espèce.

Dans une carrière de gravier près de la ville d'Arden, dans le Manitoba, on a trouvé récemment de grands squelettes que l'on croit être ceux d'une race d'hommes de très forte taille et qui habitaient le Canada avant les Indiens Peaux-Rouges.

Pour la commodité de certains travaux, on fabrique maintenant des brouettes à l'aide desquelles un seul homme peut transporter une charge d'une tonne. Ces brouettes, qui sont entièrement métalliques, sont équipées avec des pneus "ballons", et leur forme permet de basculer facilement la charge transportée quand on le désire.

Un inventeur vient de placer sur le marché un trépied pour appareil photographique et qui semble très pratique. Ce trépied ne pèse qu'une demi-livre et se place facilement dans la poche grâce à sa disposition télescopique; il peut néanmoins supporter le plus lourd appareil de photo pour touristes.

Une église d'Addison, Etat de New-York, possède un jeu de cloches d'un nouveau genre; ces cloches ne sont pas autre chose que des anciens tambours de freins d'auto et elles ont été accordées en limant une certaine quantité de métal à quelques-unes d'entre elles. Il paraît qu'on obtient avec ces cloches originales des carillons très réussis.

Il y a davantage de population en Asie que dans tout le restant du monde entier.

Les mines de charbon anglaises ont produit, l'année dernière, deux cent treize millions sept cent soixante mille et cinq cent cinquante-six tonnes de charbon commercial, et occupé 737.-960 personnes, pour un profit net de vingt millions de dollars.



Bonnes Résolutions de l'Année

Nos trois magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*, reproduisent maintenant des ROMANS COMPLETS. C'est à partir de son numéro de Noël, en vente le 14 décembre, que *Le Samedi* reproduira chaque semaine, en plus de son grand feuilleton à suivre, un roman d'amour complet, au lieu d'un roman complet en deux numéros. Notez bien la date!

De toutes les bonnes résolutions que vous pouvez prendre au seuil de l'année nouvelle, il n'en est peut-être pas de meilleure que celle de vous abonner aux trois plus grands magazines canadiens-français ou de les acheter au numéro, toutes les semaines ou tous les mois.

Comme cadeaux, ces trois magazines constituent la chose idéale. Les personnes à qui vous ferez ce magnifique cadeau de \$5.00 se souviendront de vous toute l'année. Vous n'avez qu'à remplir le coupon d'abonnement ci-dessous et à nous l'adresser avec votre argent. Inscrivez-y votre nom ou celui de la personne à qui vous voulez faire ce cadeau. Cette somme de \$5.00 représente cinquante-deux numéros du *Samedi*, douze numéros de *La Revue Populaire* et douze numéros du *Film*. Elle représente aussi quatre-vingts romans complets.



LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE
975, rue de Bullion
Montréal, P. Q.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can



Distillé et embouteillé au Canada par Melchers Distilleries Limited, Montréal et Berthierville